

Au Pays de l'Harmonie

GEORGES DELBRUCK

Au Pays de l'Harmonie

« Beauté, Harmonie, Amour ».

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1906

AVANT-PROPOS

Ce livre n'a aucune prétention littéraire; c'est l'exposé dans son ensemble d'une doctrine philosophique.

Si je lui ai donné la forme d'un voyage d'aventures, c'est afin de pouvoir exposer l'image d'un peuple mû par un idéal différent de celui que nous avons nous-mêmes, et de présenter la doctrine nouvelle dans son ensemble avant de traiter plus à fond les questions de détail, questions que je reprendrai dans d'autres ouvrages.

J'ai cherché surtout à être clair et à fatiguer le moins possible le lecteur qui m'aura suivi dans l'étude de questions forcément abstraites.

La recherche de la vérité a été mon unique but.

L'état sociologique que je présente ne peut pas être atteint, pas plus que l'étoile polaire ne peut être atteinte par le navigateur qui se dirige vers elle sans arriver à s'en rapprocher ; mais, comme l'étoile polaire, il peut servir de point de direction et permettre l'établissement de points de repère peu éloignés, mais situés dans la direction juste.

D'ailleurs l'idéal ne peut jamais être atteint, car il grandit et s'éloigne à mesure que l'homme s'élève par l'éducation.

L'Auteur.

LETTRE DU CAPITAINE X...

L'éditeur, en m'envoyant une épreuve du livre Au pays de l'Harmonie, *me demande si je veux ajouter quelques mots en tête de cet ouvrage.*

Certainement. — Je tiens à expliquer comment je me suis trouvé malgré moi mêlé à la publication de ce livre.

J'habite l'Algérie. Un jour, mon cuisinier indigène, qui avait acheté des pigeons tués par un Arabe, m'apporta un petit rouleau qui se trouvait sous l'aile d'un des pigeons. Je l'ouvris et aperçus sous l'enveloppe extérieure une bande portant ces mots : « Prière à la personne qui trouvera cet étui de le faire parvenir à MM........, éditeurs, sans l'ouvrir davantage. »

C'est ce que je fis, pensant qu'il s'agissait de documents scientifiques. Certes si j'avais pu me douter du contenu de ce rouleau, je ne l'aurais peut-être pas fait parvenir à destination.

Mais le mal est fait, et comme je n'y ai contribué que d'une façon tout à fait inconsciente, je désire garder l'incognito et compte absolument à ce sujet sur la bonne foi de MM... pour le respecter.

X..., capitaine en retraite.

Au Pays de l'Harmonie

LIVRE I

I

J'ai trente ans et vingt-cinq mille francs de rente. Après avoir roulé ma bosse dans les cinq parties du monde, après avoir fait beaucoup de sport et avoir beaucoup flirté avec des Américaines et des Anglaises, je m'étais arrangé une petite vie très agréable en France. L'été, je faisais du tourisme automobile avec une vingt-quatre chevaux qui marchait à ravir; et, l'hiver, je faisais la fête. J'étais parfaitement heureux; et je m'aperçois maintenant que j'étais très intelligent, car l'homme le plus intelligent est celui qui sait être heureux.

J'aurais pu continuer à jouir de l'existence et à mener une vie à la fois inutile et charmante, si je n'avais pas eu la malencontreuse idée d'écouter les conseils de gens bien pensants, qui m'ont reproché mon inaction.

D'après eux, l'homme qui ne fait rien est destiné à être un jour ou l'autre très malheureux. Toujours d'après eux, l'homme doit chercher à devenir célèbre ou tout au moins à se créer une

belle position reconnue. C'est pourquoi je me suis creusé la cervelle pour faire quelque chose.

Après avoir tourné et retourné dans ma tète mille projets irréalisables, je me suis dit que la meilleure chose à faire était de trouver une belle invention. Il n'est pas nécessaire pour gagner de l'argent d'inventer quelque chose de très compliqué : il faut surtout avoir de la chance. Ainsi l'homme qui a eu l'idée de mettre de la gomme à effacer au bout d'un crayon a, paraît-il, gagné cinquante millions. Dans tous les pays du monde les écoliers se servent d'un crayon avec de la gomme au bout, et je ne pouvais m'empêcher de regretter que cette invention ait déjà été faite, car il me semblait que j'aurais pu avoir moi-même cette idée et de ce fait devenir très riche.

J'avais à cette époque un gramophone, variété de phonographe, qui m'amusait beaucoup, et je m'étais souvent dit que si on pouvait améliorer cet instrument, supprimer les grincements, et donner plus d'ampleur et de velouté au son, le phonographe pourrait devenir vraiment artistique et intéressant.

Tout à fait par hasard, je lus dans un journal scientifique la description d'un nouvel appareil[1] inventé par un professeur étranger, à l'aide duquel on enregistrait les sons par des courants magnétiques. Je ne me lancerai pas ici dans la description compliquée de cet appareil, d'autant plus que j'ai hâte d'arriver à mes aventures personnelles ; mais enfin dans cet appareil il ne pou-

1. Télégraphone Poulsen.

vait pas y avoir de grincements, puisqu'il n'y avait aucun contact ; je pensais que des courants électriques peuvent s'intensifier et qu'avec des courants intensifiés, on pourrait mettre en vibration des plaques de résonance de grandes dimensions et de la sorte obtenir des sons puissants.

Cette idée me séduisit beaucoup ; j'en fus même enthousiasmé, et je me voyais déjà manœuvrant une petite boîte pas plus grande qu'un Kodak avec laquelle j'enregistrais de la musique au théâtre ; puis rentré chez moi, je mettais ma boîte en communication électrique avec des résonateurs énormes et je reproduisais les airs enregistrés avec une intensité telle que les vitres en tremblaient. J'appelais cette opération l'agrandissement phonographique, et je rêvais même de transmettre mes vibrations par la télégraphie sans fil.

J'achetai donc l'appareil magnétique que je mis à l'épreuve. Les sons étaient purs mais faibles. Pour intensifier les courants électriques j'achetai une bobine d'induction.

Avez-vous jamais joué avec des courants induits ? En tout cas, je ne vous conseille pas de le faire. D'abord on reçoit à tous moments des secousses très désagréables, dont on peut se faire une idée en mettant un doigt sur la masse d'une automobile dont le moteur est en marche et un doigt de l'autre main sur la tête d'une des bougies du moteur. Et puis les courants induits vous jouent des tours pendables avec les appareils de résonance, avec les diaphragmes qui, dans mon cas, ressemblaient aux diaphragmes des appareils téléphoniques ; les sons les plus purs étaient trans-

formés en bruits affreux; je m'embrouillais avec les courants primaires et secondaires, et à chaque instant jaillissaient de longues étincelles qui m'effrayaient et me déconcertaient.

Je travaillai avec persévérance, mais je vis que je n'arrivais à rien et j'attribuai mon insuccès aux batteries de piles dont je me servais. En présence de ce résultat, je me demandai si je ne ferais pas bien d'étudier la théorie de l'électricité, et j'achetai un ouvrage d'électricité hérissé de termes grecs.

Je ne sais pas si les électriciens font exprès d'écrire des livres confus pour bluffer et se donner de l'importance, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un traité d'électricité est ce qu'on peut rêver de plus rébarbatif et de plus ingrat.

Après avoir consciencieusement essayé d'assimiler mon traité d'électricité, sans d'ailleurs y réussir, il me vint cependant à l'idée de construire un accumulateur sur un principe tout à fait nouveau, et qui me semblait pouvoir donner un courant plus souple et plus maniable.

On verra par la suite et au récit de mes malheurs pourquoi je ne suis pas autorisé à donner la description de cet accumulateur.

Le premier essai de l'accumulateur a failli me coûter la vie, et cela de la façon suivante. Je l'avais posé sur une table, et prenant les deux fils des pôles je les réunis pour voir s'il ne se produirait pas une étincelle. Soudain l'accumulateur bondit au plafond qu'il défonça avec un bruit terrible et je fus couvert de débris et de plâtras.

Après m'être assuré que je n'étais pas blessé, et

m'être remis de mon émotion, je restai perplexe et, me conformant à une habitude prise au cours de mes nombreuses pannes en automobile, j'allumai une cigarette et me mis à réfléchir.

Le meilleur moyen de se tirer d'une panne ou plutôt de chercher les causes de la panne est de réunir un certain nombre d'hypothèses et de procéder par élimination.

Mais cette fois-ci ce moyen ne me réussit pas, car je ne trouvai pas d'hypothèse. Pourquoi cet accumulateur avait-il bondi au plafond lorsque j'avais fermé le circuit? La table était une table ordinaire en bois blanc, sur laquelle il n'y avait rien d'autre que l'accumulateur. J'eus un moment d'angoisse. Moi, sceptique, j'arrivai à me demander s'il n'y avait pas là quelque intervention mystérieuse, quelque force occulte et diabolique. Je ne sais pourquoi à ce moment je revis par la pensée Pickmann, le célèbre hypnotiseur, qui, dans une séance nous disait : « Il n'existe aucun fluide qu'on puisse transmettre à distance, sauf celui de l'amour. » J'avais crié : « Bravo », ce qui m'avait valu un regard courroucé de la part d'une vieille dame étrangère assise à côté de moi.

Non, il y avait là une cause naturelle qu'il s'agissait de trouver. Voyons, me dis-je, quand une pomme tombe d'un arbre, c'est qu'elle est attirée par le centre de la terre ; c'est Newton qui a trouvé cela. Très bien. Maintenant quand un accumulateur bondit au plafond, c'est le contraire, c'est donc qu'il est repoussé par le centre de la terre ; mais pourquoi cet accumulateur se-

rait-il repoussé par le centre de la terre? *That is the question.*

J'allumai une autre cigarette et peu à peu une hypothèse se présenta à mon esprit. Mon accumulateur était construit sur des données tout à fait nouvelles. Il n'y avait donc rien d'impossible à ce que l'électricité qu'il produisait ait une forme nouvelle; et si par hasard ce nouveau courant électrique avait la faculté de repousser le centre de la terre, l'accident qui s'était produit se trouvait expliqué par une cause naturelle. Seulement cette hypothèse me paraissait tout à fait invraisemblable. J'allumai une troisième cigarette et cherchai vainement une autre hypothèse ; je ne trouvai rien.

Je résolus alors de construire un nouvel accumulateur et de l'essayer encore, en prenant cette fois les précautions voulues pour ne plus avoir d'accident.

Je n'entrerai pas dans les détails d'ailleurs superflus de mes expériences. Toutefois j'arrivai à la conclusion que mon accumulateur possédait en effet, sous un volume et un poids très réduits, une force ascensionnelle colossale, tant comme puissance que comme durée.

Je me demandai à quoi cela pourrait me servir au sujet du phonographe. Evidemment à rien. Mais pourquoi ne pas abandonner l'idée du phonographe. Une force ascensionnelle colossale sous un volume et poids infimes ; mais avec cela je pouvais résoudre facilement le problème de la navigation aérienne, je tenais la fortune et la célébrité. Hélas!... mais n'anticipons pas.

Plus je songeais à cette idée d'aviateur, plus il me semblait que je pourrais résoudre le problème sans grandes difficultés car, grâce à mon accumulateur qui supprimait la pesanteur, je pouvais construire un appareil très peu volumineux n'offrant aucune prise au vent et employer toute la force d'un moteur à la propulsion de mon appareil ; en un mot faire un ballon dirigeable dont on supprimerait le ballon pour ne garder que la nacelle sans avoir à remorquer contre le vent le volume énorme de l'aérostat devenu inutile.

Il est évident que, si j'avais été raisonnable, j'aurais tout simplement fait breveter mon accumulateur et j'aurais très vite trouvé les capitaux nécessaires pour faire des expériences d'aviation. Mais je craignais de me voir voler mon invention ; j'avais toujours entendu dire que les inventeurs étaient exploités, et que c'étaient des gens d'affaires habiles et peu scrupuleux qui frustraient l'inventeur de sa découverte pour atteindre eux-mêmes la gloire et la fortune. Je me sentis subitement rempli d'une ambition démesurée ; je voulais frapper un grand coup et m'imposer d'emblée comme le plus grand homme du siècle. C'est cette ambition funeste qui m'a perdu et qui m'a poussé à faire des expériences en cachette comme si j'étais un conspirateur. Il en est résulté que je suis aujourd'hui un exilé dont le nom restera toujours inconnu.

J'arrivai peu à peu à une exaltation extraordinaire et je résolus de jouer le tout pour le tout, la gloire immédiate ou la mort ignorée. C'était très bête, je le reconnais maintenant ; aussi bête

que si un homme très riche allait d'un coup jouer toute sa fortune sur un seul numéro de la roulette à Monte-Carlo. Et encore ma comparaison n'est pas suffisante, puisqu'à Monte-Carlo on est arrêté par le maximum et qu'on ne peut pas jouer plus de 180 francs en plein sur un numéro. J'avais atteint un état voisin de la folie.

Lorsque j'étais enfant j'avais lu avec passion *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne. L'idée du *Nautilus* me revint tout à coup à l'esprit et je voulus imiter le capitaine Nemo qui avait construit son sous-marin avec des pièces détachées commandées séparément dans des usines diverses, de sorte que chaque usine ignorait à quoi pouvait servir la pièce commandée.

Dans mon cas le problème n'était pas aussi difficile. Comme moteur je me décidai à employer celui de ma vingt-quatre chevaux légère avec son changement de vitesse. Ce moteur était excellent et je le connaissais à fond.

Il ne me restait donc qu'à faire construire la coque en forme de torpille et le propulseur hélicoïdal. Je parvins sans grandes difficultés à dessiner ma torpille qui était en huit pièces, sans compter la tourelle de direction, la porte d'entrée, les tubes propulseurs et les glaces. Un des baquets de la voiture devait me servir de siège. Le propulseur me donna plus de mal, car je le voulais peu encombrant, et je fis là, encore par hasard, une grande invention en ayant l'idée d'employer deux tubes horizontaux placés de chaque côté de la torpille, et contenant chacun une vis sans fin, comme un escalier en colimaçon. Ces deux hé-

lices devaient tourner en sens inverse pour ne pas imprimer de rotation à la torpille elle-même, et devaient être reliées l'une à l'autre par une chaîne avec pignon intermédiaire pour renverser le mouvement, de façon à ce qu'elles soient solidaires l'une de l'autre et tournent à la même vitesse.

L'air devait être aspiré dans mes tubes horizontaux, grâce aux hélices, et assurer ainsi la marche en avant. Un gouvernail que je jugeai pouvoir être de dimensions assez réduites devait être actionné par mon volant de direction, et pour cela je pouvais me servir en grande partie des pièces de ma voiture.

Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est comment moi, un simple amateur, j'ai pu sans effort d'intelligence et sans beaucoup de travail réussir du premier coup un aviateur qui a marché tellement bien que je suis aujourd'hui exilé et prisonnier.

Lorsque j'eus terminé mes dessins et que je les eu revus et retouchés avec soin, je commandai les pièces dans différentes usines. On a certainement dû croire qu'il s'agissait de la coque d'un canot à moteur. Ma torpille était en aluminium et mesurait 5 mètres de bout à bout. J'avais prévu une glace à l'avant de la tourelle pour diriger, une de chaque côté, et une sous mes pieds pour voir au-dessous de moi.

Je choisis alors pour monter mes pièces une petite localité de province que j'avais découverte en faisant du touring automobile, et j'y louai en pleine campagne un hangar fermé où je remisai

ma voiture, et où je rassemblai les quelques outils nécessaires à l'assemblage et au montage de mes pièces ; et j'embauchai pour m'aider dans ce travail un ouvrier mécanicien assez borné, que je rencontrai sur la route et qui cherchait de l'ouvrage de ville en ville. On trouve quelquefois de ces ouvriers chemineaux. Je lui racontai que je construisais un sous-marin pour la guerre russo-japonaise, et ce brave homme n'a jamais pu comprendre pourquoi j'avais établi mon chantier si loin de la mer. Je lui recommandai le secret le plus absolu, lui offrant un bon salaire s'il le respectait et menaçant de le congédier à la moindre indiscrétion.

Le montage de la torpille et du moteur se fit sans trop de difficultés, mais je faillis être arrêté d'une façon irrémédiable par des détails auxquels je n'avais pas songé.

D'abord le réglage de l'élévation. Je me rappelais l'épisode de l'accumulateur qui avait bondi au plafond. Il s'agissait maintenant de pouvoir atteindre une grande élévation que je voulais pouvoir pousser jusqu'à 3.500 mètres, et en même temps d'avoir ce réglage assez délicat pour pouvoir, par exemple, m'élever doucement jusqu'au plafond de mon hangar ; et pour cela je fus obligé de faire trois réglages distincts et séparés. Le premier qui était fixe n'avait pour but que de détruire la pesanteur de mon appareil avec son chargement. En plus de cela, je plaçai sur le volant de direction deux manettes l'une au-dessus de l'autre, dont l'une, celle la plus rapprochée du volant, donnait les grandes variations que je complétais

avec l'autre qui donnait les variations minimes. Les relations entre ces deux manettes rappelaient celles qui existent entre les deux aiguilles d'une montre. Les essais furent très satisfaisants, et je m'amusai pendant plusieurs heures à monter du sol au plafond et à redescendre sans choc. Ces essais se faisaient bien entendu en l'absence de mon ouvrier.

Ensuite, pour mon courant électrique spécial que je baptisai « courant zénithal », je fis plusieurs canalisations distinctes et indépendantes. Si, en effet, le courant venait à manquer d'un côté, mon appareil aurait peut-être pu rester en l'air, mais alors dans une position chavirée. Cela aurait été un incident fâcheux et j'aurais perdu mon essence avec le risque de mettre le feu.

La plus grosse difficulté me fut occasionnée par la nécessité de maintenir l'équilibre horizontal. J'avais d'abord rêvé de naviguer dans l'air comme le poisson dans l'eau. Je voulais pousser des pointes vers le ciel, et piquer des têtes vers la terre et, grâce à cette idée, je m'étais, dans mon imagination forgé un gros succès populaire à la revue de Longchamps et au carnaval de Nice. Mais je fus obligé de renoncer à cette idée pour plusieurs raisons, dont la principale était les tours que cela m'aurait joué avec l'essence, et surtout avec l'huile du carter pour le graissage des têtes de bielle. Il me fallut donc imaginer un système de suspension donnant automatiquement la position horizontale, ce qui me coûta un mal infini. Je ne suis d'ailleurs pas autorisé à décrire

ce système et tout ce que j'écris en ce moment passera à la censure.

Cette difficulté aplanie, je me heurtai à une autre que je ne suis d'ailleurs pas arrivé à vaincre. Je voulais faire mon premier raid aérien pendant la nuit, et je résolus de me guider sur le baromètre pour l'altitude et sur la boussole pour la direction. Seulement, je m'aperçus qu'en dehors des variations occasionnées par le métal de mon appareil, le courant zénithal affolait la boussole et cela d'une façon irrégulière et intermittente. J'eus beau me creuser la cervelle pour remédier à cet inconvénient, je fus, à mon grand désappointement, obligé de constater que la boussole ne pourrait me donner qu'une direction approximative.

Je songeai un instant à me diriger d'après les étoiles, seulement je ne suis jamais arrivé à reconnaître qu'une seule constellation : celle de la Grande Ourse avec son étoile polaire. Or comme je voulais me diriger vers le sud, j'aurais eu l'étoile polaire dans le dos. J'essayai d'employer un miroir, mais alors je ne reconnus plus aucune étoile ; et puis je songeai à deux choses : d'abord qu'en cas de temps couvert je ne verrais aucune étoile ; ensuite que je n'avais pas un intérêt spécial à suivre une direction rigoureusement exacte. Mon projet était de faire constater ma présence le soir dans ma petite localité de province, de partir mystérieusement la nuit, de me trouver le lendemain matin le plus loin possible au sud, et d'épater ainsi les populations du monde entier par ma performance extraordinaire.

Si j'avais eu l'esprit scientifique, j'aurais fait

une communication sur mon accumulateur à l'Académie des Sciences. Si j'avais été raisonnable, j'aurais fait mes essais sans tambours ni trompettes, mais en plein jour. Au lieu de cela, j'ai voulu faire quelque chose d'extraordinaire, et j'y ai si bien réussi que personne ne voudra me croire. Je reconnais que je suis rageur de ma nature; et ce qui me fait enrager le plus est de penser que personne ne va croire que ce que j'écris m'est vraiment arrivé. Un monsieur quelconque va s'emparer de mon manuscrit, le signer, et dire que c'est lui qui a inventé tout cela..., que c'est une œuvre d'imagination alors que ce sont mes aventures à moi. Et cela sera d'autant plus facile que, dans ma folie, j'ai tout fait pour faire disparaître les preuves. Avant mon départ, j'ai vendu à la ferraille tout ce qui restait de ma voiture, j'ai réglé mes affaires d'argent pour une absence prolongée, et j'ai annoncé à mes amis que je partais pour explorer des contrées inconnues dans l'intérieur du Japon, et qu'ils n'auraient pas de mes nouvelles de plusieurs années. Bien entendu, je comptais annuler tout cela par un succès foudroyant et immédiat, qui aurait rempli de mon nom les journaux du monde entier, car j'étais persuadé de mon succès, et je ne m'étais d'ailleurs pas trompé.

De sorte qu'après avoir pleinement réussi, mon nom restera ignoré et je passerai pour un mystificateur anonyme.

Au sujet de l'aviateur, je dois encore ajouter que j'avais donné à mes propulseurs une multiplication énorme, et comme j'étais sûr de mon

cône d'embrayage qui était très doux, je comptais marcher en première et atteindre, en première vitesse, si l'aviateur répondait à mes espérances, la latitude de Valence ou d'Orange, après toute une nuit de navigation. J'avais employé cette multiplication parce que cela m'évitait une difficulté de construction, et je renonçai à employer la deuxième et la troisième vitesse qui, d'après mes calculs, auraient calé mon moteur. Quand je dis « calculs » c'est une façon de parler; j'ai jugé cela à vue de nez, car j'estime que dans les inventions les calculs ne servent pas à grand chose, et qu'on les fait généralement après coup pour bluffer et se donner de l'importance. J'avais aussi augmenté de beaucoup la capacité de mes réservoirs d'essence et d'eau.

Après avoir achevé mes préparatifs, je prévins la propriétaire du hangar que je partirais dans la soirée avec ma voiture automobile; elle ne se doutait de rien et ne savait pas que j'avais démoli ma voiture. Le soir après le dîner, je pris le café avec le maire et plusieurs autres personnes de la localité, pour bien faire constater ma présence. J'allais oublier de dire que j'avais acheté, je ne sais trop pourquoi, trois pigeons voyageurs que je logeai dans mon aviateur. Je pris avec moi quelques biscuits et deux litres de café froid très fort pour me tenir éveillé dans mon raid nocturne. J'avais, bien entendu, congédié mon ouvrier mécanicien, qui, comme je l'ai déjà expliqué, était borné et passablement abruti.

Comme j'avais réglé l'équilibre de mon aviateur à zéro avec son chargement y compris mon

poids, je fus obligé pour le sortir du hangar de le charger de sacs de lest représentant mon propre poids. Ceci se passait par une soirée d'octobre fraîche et brumeuse, et comme le hangar était une construction isolée, personne n'assista à mon départ. C'est d'ailleurs ce que je voulais. Je tirai mon aviateur dehors; il vint à moi doucement, comme un enfant, à quelques centimètres du sol. Lorsque je montai dedans, mon poids supplémentaire le fit bien entendu descendre et poser sur le sol; mais lorsque je me débarrassai de mes sacs de lest, il retrouva son équilibre flottant au raz du sol.

J'étais donc prêt à partir. Je passai en revue tous mes objets et instruments pour m'assurer que je n'oubliais rien, et non sans émotion je poussai progressivement la manette d'élévation. Mon appareil s'éleva dans les airs sans aucune secousse. J'observai la montée par le baromètre et m'élevai jusqu'à l'altitude de 1.500 mètres, pour parer à tout accident sur les massifs du plateau central; et une fois à cette altitude je mis mon moteur en marche. J'avais installé une manivelle de mise en marche à portée du siège, mais cette fois-ci le moteur partit au contact. Bon moteur.

J'embrayai en première et lâchai la pédale de débrayage avec beaucoup de précautions pour ne pas caler le moteur étant donné la grande multiplication des propulseurs. A ma grande surprise le moteur se mit à emballer même avec peu de gaz. Je m'assurai à tout hasard que le cône de friction ne patinait pas; il tenait bon. Après avoir pris ma direction à l'aide de la boussole, j'eus l'idée

d'essayer d'embrayer en seconde, ce que j'avais considéré comme impossible, vu ma grande multiplication. Le moteur continuait à emballer en seconde, même avec peu de gaz: je passai alors en troisième avec le même résultat. Le moteur tournait à toute vitesse avec un ronflement régulier.

Comment ne m'est-il pas venu à l'idée que, puisque je marchais en troisième au lieu de marcher en première, comme je comptais le faire, je devais arriver dans la matinée beaucoup plus au sud que je n'avais calculé. Cela m'aurait donné à réfléchir, car après Valence et Orange il y a Avignon et Marseille; puis après cela il y a la mer et dans la mer on peut se noyer.

Toujours est-il que je n'y ai pas pensé. J'étais d'ailleurs très absorbé par ma boussole et mon baromètre. La boussole dansait la danse de Saint-Guy; je m'étais bien attendu à des variations, mais pas avec le même degré d'hystérie, de sorte que je tenais ma direction par à peu près.

Et puis pour le baromètre il se produisit un fait auquel je n'avais pas pensé du tout ; on ne réfléchit jamais assez avant de s'embarquer dans des aventures pareilles. Je voulais conserver rigoureusement la même altitude et je m'aperçus que mon aviateur avait une tendance à monter; je finis par m'en expliquer la cause qui devait tenir à la diminution du poids de l'essence à mesure qu'elle se consumait et aussi à la diminution du poids de l'eau à mesure qu'elle s'évaporait.

Mon plan était le suivant : Marcher toute la nuit dans la direction sud, à l'altitude de 1.500 mètres; au lever du jour descendre où je me trouverais et

de préférence dans un endroit habité, de façon à épater la population et faire parler de moi.

J'évitai de regarder par les lucarnes, et surtout par celles de dessous car, chose étrange à avouer pour un aéronaute ou plutôt pour un aviateuriste, je souffre horriblement du vertige, à un tel point que je ne peux pas sans crainte regarder par la fenêtre d'un troisième étage ; pendant toute la nuit je ne pus chasser de ma pensée l'idée de l'abîme que j'avais sous les pieds; cela me donnait l'angoisse et c'est à cela, je crois, que je dois de ne pas m'être endormi. C'est monotone de rester assis les yeux fixés sur une boussole et un baromètre et d'entendre le moteur ronfler pendant toute une nuit sans savoir ce qui se passe au dehors ; je n'avais pas songé à cela. Quand on conduit une auto, le système nerveux reste tendu par suite de l'imprévu de la route ; mais dans mon cas le sommeil me guettait et j'eus lieu de me féliciter d'avoir emporté du café très fort. J'avais oublié de me munir d'un verre, mais je buvais à la bouteille.

J'ai dit qu'au départ la nuit était brumeuse ; seulement dès que j'eus atteint l'altitude de 1.000 mètres j'aperçus les étoiles, et la nuit resta étoilée pendant tout mon voyage.

Je pensais voir les premières lueurs du jour vers six heures du matin. En effet, à six heures moins quelques minutes je vis pâlir les étoiles. Mais il me sembla en même temps voir devant moi une masse sombre se découper sur le ciel. Tout à coup cette masse sombre se colora en rose, et après quelques secondes d'hésitation je compris ;

c'était de la neige, les lueurs de l'aurore sur la neige; et cette neige était tout près de moi et semblait venir vers moi à une vitesse effrayante.

Instinctivement je débrayai et serrai le frein à pédale. Cette pédale était folle, il n'y avait pas de frein. Je cherchai le frein à main; il était absent. Je poussai alors à fond la manette de grande élévation, et je dus faire avec mon aviateur un bond prodigieux dans les airs, car je me sentis collé et aplati sur mon siège. J'étais trop près de la masse neigeuse pour songer à faire marche arrière et, pendant deux ou trois secondes, j'attendis les événements, persuadé que c'était la fin.

J'ai plusieurs fois dans ma vie frôlé la mort et je n'ai jamais eu mes facultés paralysées. La sensation a été au contraire plutôt agréable. Jamais je ne me suis senti à la fois plus jeune et plus calme; la seule manifestation physique a été un léger frémissement des narines. Je m'attendais à une collision terrible; il n'y eut qu'un léger et rapide frôlement sur la neige que je perçus sous mes pieds; j'avais évidemment franchi des montagnes neigeuses et je ne voyais plus aucun obstacle devant moi. Toujours débrayé je mis le levier du changement de vitesse au point mort.

Je me demandai alors ce qu'il fallait faire et dans ma perplexité j'allumai une cigarette. Je ne pense pas à tout, mais je n'oublie jamais d'emporter des cigarettes. Mon baromètre indiquait une altitude de 3.500 mètres. Mais qu'y avait-il audessous de moi? La montagne ou la plaine. Le moyen de s'en assurer était de regarder par la dalle vitrée que j'avais sous les pieds, mais que

j'avais soigneusement recouverte d'un morceau de tapis. Seulement, je n'osais pas regarder : l'idée de l'abîme m'épouvantait. J'embrayai alors à nouveau en troisième et marchai pendant quelques minutes, puis, me remettant au point mort, me décidai cependant à soulever un coin du tapis, pour jeter un coup d'œil vers le bas.

J'étais au-dessus d'une plaine encore peu éclairée. Je ramenai la manette d'élévation progressivement et descendis lentement jusqu'à l'altitude de 200 mètres ; je fis cela très lentement, car la descente me donnait l'angoisse. J'éprouvais une sensation analogue à celle qu'on éprouve pendant la descente dans le tangage d'un paquebot quand on sent le plancher vous manquer sous les pieds.

Je regardai alors de nouveau par la dalle vitrée, et descendis à 50 mètres du sol. J'étais au-dessus d'un très beau parc. A ma droite il y avait un palais avec un dôme doré, qui me rappelait vaguement le pavillon de la Jetée-Promenade à Nice. Je m'aperçus que, bien qu'au point mort, mon aviateur marchait encore très vite à cause de la vitesse acquise. J'embrayai alors en marche arrière jusqu'au moment où je me trouvai arrêté au-dessus d'une route, sur laquelle je vis, arrivant vers moi à toute vitesse, une automobile de livraison blanche, sur le toit de laquelle étaient assises plusieurs personnes. Chose bizarre l'auto ne soulevait aucune poussière.

Me servant alors de la seconde manette, celle qui permettait le réglage minutieux de l'élévation, je descendis à six mètres du sol et passai la tête par une des lucarnes de côté.

Un des gens de la voiture me dit alors : « Vous pouvez descendre ici ; vous n'avez rien à craindre. » Ils avaient tous l'air de gens très bien, seulement ils portaient des sandales et étaient drapés dans des peignoirs de bain.

Je descendis donc et, après avoir touché le sol, je coupai le courant zénithal, j'arrêtai le moteur, et. ouvrant la porte, je sortis de mon aviateur prêt à tendre les deux mains pour recevoir les ovations que j'estimais avoir bien méritées.

Je me trouvais juste en face de la porte de la voiture de livraison. « Entrez là », me dit celui qui m'avait déjà adressé la parole ; et avant que je fusse revenu de ma surprise, il me poussa dans la voiture dont la porte se referma sur moi. L'intérieur de la voiture était tout en porcelaine blanche. Un des coins était coupé par une banquette également en porcelaine. L'homme me cria alors de dehors : « Il ne vous arrivera rien de fâcheux ; seulement déshabillez-vous complètement, mettez-vous tout nu. » Et la voiture partit à bonne allure. Je remarquai qu'il n'y avait ni bruit, ni trépidation. On avait l'air de glisser.

Je refusai absolument de me déshabiller ; j'étais indigné. Mettez-vous à ma place ; je m'attendais à une réception enthousiaste, et on m'enfermait dans une voiture cellulaire ; car il n'y avait pas d'erreur, c'était bien une voiture cellulaire, un vulgaire panier à salade, et non une voiture de livraison comme je l'avais d'abord cru.

C'est toujours drôle d'entendre raconter les ennuis qui sont arrivés aux autres ; mais, quand cela vous arrive à vous, ce n'est plus du tout la

même chose, et je vous assure que j'étais très, très embêté.

Pendant ce trajet en panier à salade automobile, je cherchai à mettre un peu d'ordre dans mes idées. Je me demandai d'abord où je me trouvais. D'après mon projet, je pensais descendre la vallée du Rhône ; je ne devais donc pas rencontrer de montagnes élevées. Puisque j'avais franchi un col neigeux de 3.500 mètres d'altitude, c'est que j'avais devié de ma route et que j'avais passé sur une région montagneuse, qui ne se trouvait pas sur mon itinéraire projeté; j'écartai l'hypothèse des Pyrénées pour conserver celle des Alpes. J'avais donc dévié à l'Est à cause du mauvais fonctionnement de ma boussole; j'avais franchi les Alpes et me trouvais dans une vallée italienne, et je ne sais pourquoi je songeai à la vallée d'Aoste; peut-être parce que je ne la connaissais pas, et qu'on m'avait dit y trouver des endroits de villégiature très élégants; et puis peut-être aussi parce que cela flattait mon amour-propre de penser que j'avais franchi le massif du Mont Blanc.

Je cherchai ensuite à expliquer la présence de gens très bien en peignoir et en sandales, et je trouvai une explication en supposant que j'étais descendu dans un établissement de cure d'air, un genre d'établissement Kneipp où les gens se promènent en sandales et en costume primitif. J'avais d'ailleurs cru remarquer un léger accent italien chez l'homme qui m'avait parlé, et dont la voix était agréable et chaude.

Cependant il y avait dans ces déductions des lacunes que je ne m'expliquais pas. D'abord les pei-

gnoirs avaient beaucoup de chic et les sandales étaient très élégantes. Comme je cultive la coquetterie de la chaussure, j'avais tout de suite remarqué les sandales qui étaient vraiment très intéressantes. Or les Kneippistes sont généralement teintés d'ascétisme et de puritanisme, ce qui les rend rebelles à toute tendance artistique, et les sandales qu'on porte dans ces genres d'établissements sont généralement vulgaires et grossières. Il est vrai que j'avais peut-être à faire à de grands seigneurs italiens qui faisaient de l'hygiène avec art et coquetterie.

Maintenant quelle pouvait être la cause de mon arrestation? Je ne trouvai qu'une seule explication, c'est qu'on me prenait pour un espion. Cela ne m'effraya pas beaucoup, car je n'avais pas d'appareil photographique et on ne pouvait trouver sur moi aucun croquis, aucune note.

Cependant il y avait dans ces déductions un point très faible. Les espions sont arrêtés par des agents de police. Or les agents de police n'ont pas l'air de grands seigneurs, et ne se promènent pas en peignoir et en sandales, et les grands seigneurs qui font de l'hygiène en peignoir et en sandales n'arrêtent pas eux-mêmes les espions, et ne conduisent pas eux-mêmes des paniers à salade automobiles.

J'en étais là de mes réflexions lorsque la voiture s'arrêta doucement. L'homme me réitéra l'ordre de me déshabiller, et comme je refusai avec indignation en menaçant de me plaindre à mon consul, il me répondit qu'à son grand regret je resterais enfermé dans la voiture sans aucune

nourriture jusqu'au moment où j'aurais obéi.

J'étais furieux, mais toute réflexion faite je pensai qu'il valait mieux me soumettre à cette mesure arbitraire et vexatoire, quitte à réclamer plus tard.

Lorsque je fus complètement déshabillé la porte de la voiture s'ouvrit. La voiture était entrée à reculons sous une voûte et j'avais devant moi une grande salle sombre dans laquelle je pénétrai. Une porte massive se referma derrière moi et je me trouvai dans l'obscurité presque complète, bien que les murs me semblassent phosphorescents. Dans cette salle il faisait chaud et cela sentait bon.

Au bout de quelques instants, mes yeux s'habituant à l'obscurité j'aperçus un banc à ma gauche, ou plutôt un divan, car lorsque je m'assis dessus, je le trouvai délicieusement moelleux et frais.

J'avais passé une nuit blanche, les émotions de mon voyage m'avaient brisé de fatigue ; aussi, dès que je m'étendis sur le divan, je m'endormis d'un sommeil profond.

II

Je ne sais combien de temps dura ce sommeil, mais lorsque je me réveillai j'eus d'abord de la peine à me rappeler où je me trouvais et ce qui m'était arrivé; tout cela me semblait étrange. Je ressentis aussitôt une faim terrible, et je me demandais comment je ferais pour trouver à manger, lorsque sur une console, en face d'une ouverture fermée qui devait être un monte-plat, j'aperçus un plateau chargé de victuailles.

La salle dans laquelle je me trouvais était maintenant éclairée d'une lumière douce qui semblait provenir de la phosphorescence des murs.

Les victuailles se trouvaient sur un plateau en or, avec couteau et fourchette également en or. C'était splendide et une petite flamme bleue sortait d'une pointe dans un des coins du plateau. Quand je dis victuailles c'est une façon de parler; il y avait sur le plateau une espèce de parfait glacé qui ressemblait à un petit ananas d'une drôle de couleur, un mélange de vert irisé et de bleu pastel avec des taches noires.

Cela sentait très bon; j'en coupai une tranche et cela se coupait comme une poire bien mûre. Ce fruit, car c'était un fruit, était vraiment délicieux; il fondait dans la bouche en donnant une impression de fraîcheur et de bien-être.

J'avisai un grand pot en cristal coloré, que je croyais contenir de l'eau ; mais je m'aperçus à ma grande joie qu'il contenait un excellent champagne, dont j'avalai plusieurs verres avec grande satisfaction.

Mon repas terminé, je trouvai sur le plateau un coffret en or repoussé contenant des cigarettes dont j'allumai une à la petite flamme bleue, et je m'étendis sur le divan dans un état de douce béatitude. En réfléchissant à ce qui m'arrivait, je me dit que décidément je n'avais pas lieu de me plaindre. J'étais prisonnier, c'est vrai, victime d'une arrestation arbitraire; mais on me traitait royalement. Je ne gémissais pas sur la paille humide des cachots; j'étais étendu sur un bon divan, on me servait dans de la vaisselle en or, je buvais du champagne, et mon cachot qui sentait bon était une grande salle tout en marbre avec des murs phosphorescents, une salle que plus je regardais plus je trouvais splendide. J'avais à faire à des gens ayant du savoir-vivre, sans doute les gens en peignoir de bain, et je pouvais envisager l'avenir sans trop d'appréhensions.

J'allumai une seconde cigarette à la petite flamme bleue, et tout en la regardant je me demandai ce que pouvait bien être cette flamme qui sortait d'une pointe. Je débarrassai le plateau de ce qui se trouvait dessus, je le retournai dans tous les sens, et je restai abasourdi.

J'avais dans les mains un plateau en or repoussé ; dans le coin était une pointe d'où sortait une flamme. Mais aucun réservoir (je m'en assurai), aucun accumulateur, aucune bobine; rien. C'était

incompréhensible. Et puis je me mis à regarder ma cigarette, qui à l'examen avait l'air d'un morceau de bois poreux, et qui, comme la première, brûlait sans faire de cendre.

Je me demandai si par hasard je ne rêvais pas et pour m'en assurer, je me pinçai fortement le bras. Au fond c'était idiot, car, si on rêve, on peut très bien rêver qu'on se pince le bras, et cela ne prouve rien du tout.

Très intrigué, je me mis à arpenter ma prison, et à un moment donné je passai derrière une espèce de rocher phosphorescent qui se trouvait dans le fond, lorsque tout à coup, j'aperçus une ravissante femme couchée qui versait de l'eau dans une piscine.

Je me retirai vivement, car, bien que je ne sois pas généralement incommodé par le sentiment de la pudeur, je me trouvai horriblement gêné du fait que j'étais tout nu.

— Madame, lui dis-je, je vous présente mes hommages.

Il m'arrive toujours des histoires de ce genre. Chaque fois que je suis impressionné, j'accouche d'une ineptie : ça ne rate pas.

J'avais autrefois un ami qui, quand on le présentait à une femme, disait toujours : « Madame, je vous présente mes hommages » ; et je trouvais cela tout à fait à côté de la note.

Pourquoi ai-je dit justement cette phrase banale à la femme couchée?

Comme la femme ne répondait pas et qu'elle ne bougeait pas, je supposai qu'elle dormait peut-être tout en versant de l'eau. Je fis alors le tour du

rocher pour l'aborder du côté « pieds », car elle était couchée le long du rocher avec le côté « tête » à droite, et je trouvai là, la porte d'une grotte dans le rocher. Cette grotte était un cabinet de toilette avec lavabo, etc. : il y avait aussi des ustensiles de toilette, brosses, peignes, instruments pour les ongles, plus des onguents, des pâtes et des eaux de toilette. Tout cela était magnifique.

Je cherchai en vain un vêtement pour couvrir ma nudité : il n'y avait même pas de serviettes.

Tout en étudiant un prétexte pour engager la conversation avec la femme couchée, je me brossai les cheveux, faisant ma raie avec un soin tout particulier et je me lavai. L'eau qui sentait bon s'évaporait immédiatement, c'est sans doute pour cela qu'il n'y avait pas de serviettes.

Une fois ma toilette terminée je sortis de la grotte et cherchai à apercevoir la dame couchée sans être vu moi-même. Elle versait toujours de l'eau, seulement cela ne ressemblait pas à de l'eau : on aurait dit plutôt des pierres précieuses liquides, et l'eau de la piscine était pareille ; cela miroitait de toutes les couleurs. J'allongeai le pied pour m'assurer de la température de l'eau : elle était tiède. Alors, brusquement, je sautai dans la piscine où je m'accroupis de façon à avoir de l'eau, ou plutôt des pierres précieuses jusqu'au cou.

La femme était drapée dans un vêtement très élégant ; elle avait les doigts couverts de bagues et était idéalement jolie. Elle me regardait en souriant et il me semblait qu'elle rougissait.

Je lui adressai la parole. Je ne sais plus exactement ce que je lui dis, mais elle ne répondait

toujours pas ; elle semblait me suivre des yeux et, par moments, son regard se voilait. Supposant qu'elle ne comprenait peut-être pas le français, et me sentant devenir un peu hystérique, je me mis à lui faire des grimaces pensant la faire rire ; mais je n'obtins aucun résultat.

Peu à peu je crus comprendre. Cette femme, car c'était bien une femme en chair et en os, il n'y avait pas d'erreur, cette femme versait de l'eau en dormant, et elle dormait les yeux ouverts et en plus de cela elle avait l'oreille dure. Ce devait être une demi-mondaine amenée à mon intention par le monsieur en peignoir, ce qui me sembla être une délicate attention de sa part. Il n'y avait donc pas lieu de me gêner.

J'ai d'ailleurs la déplorable habitude de n'avoir de respect pour les demi-mondaines que dans l'exercice de leurs fonctions ; au fond c'est bête.

— Allons, la petite amie, réveillons-nous, lui dis-je. Il ne faut plus dormir ; nous allons causer un peu.

Comme elle ne bougeait toujours pas, je voulus lui prendre la main ; mais la main résistait. Je lui tâtai les bras ; la peau était douce, mais ce n'était pas une femme, c'était une statue tiède, et avec cela tellement jolie que j'en devins tout à fait amoureux. J'aurais d'ailleurs dû comprendre qu'une femme ne peut pas indéfiniment verser de l'eau d'une cruche, fut-elle en or ciselé, sans que cette cruche ne se vide. Mais que d'or dans ma prison, mon Dieu, que d'or !

Oui, elle était vraiment ravissante dans cette pose nonchalante, avec son regard voilé. Et elle

semblait vivre et changer de couleur. Par moments sa peau si blanche semblait se couvrir d'un nuage rosé. Cette statue dégageait positivement une effluve de tendresse.

Je restai pendant fort longtemps en contemplation devant cette délicieuse créature, tout en faisant couler de mes bras et de mes mains des gouttes d'eau qui perlaient chacune d'une couleur différente. Je voyais rouler sur ma peau des diamants, des topazes, des émeraudes, des turquoises, des saphirs, des perles nacrées, et je renonçai à chercher aucune explication, pensant que j'étais plongé dans un rêve délicieux.

Je retournai ensuite dans le cabinet de toilette de la grotte et, regardant dans la glace, m'aperçus que j'avais une barbe d'au moins deux jours. Je découvris deux rasoirs quelque peu rouillés et qui juraient par leur apparence commune avec les autres ustensiles d'une richesse somptueuse qui couvraient le « dressing table ». Je me rasai d'une façon tout à fait réussie ; j'avais la peau en bon état. Je flânai longuement, et m'arrangeai aussi les ongles que mes travaux d'aviateur avaient mis dans un état déplorable. De temps en temps je jetais un coup d'œil à la petite statue aux attaches délicates, qui restait toujours aussi charmante et aussi séduisante. Et puis je restais en contemplation devant les murs phosphorescents de ma prison. Au toucher, on aurait dit du marbre, et les phosphorescences étaient dans les nuances tendres formant des dessins très intéressants, quoique fondus les uns dans les autres ; chose étrange, les dessins changeaient cons-

tamment et progressivement. C'était prodigieux.

Finalement après avoir mangé ce qui restait de l'ananas bleu et bu ce qui restait de champagne, je m'endormis de nouveau sur le divan.

Lorsque je me réveillai, un homme était devant moi; c'était celui qui m'avait poussé dans la voiture.

— Bonjour, Monsieur, me dit-il. Vous sentez-vous bien reposé?

L'homme que j'avais devant moi était très bien. D'abord je m'aperçus que ce que j'avais pris pour un peignoir de bain était un peplum, un vêtement drapé très élégant. Il y a des gens qui jugent le caractère d'après l'écriture, d'autres par les lignes de la main. Moi, je juge d'après la physionomie et le son de la voix, et je me trompe rarement. Je change quelquefois d'opinion après coup, mais pour m'apercevoir ensuite que la première impression était la bonne.

Cette fois-ci ma première impression fut : sportsman, intelligent, puissant, délicat, courageux, bon, charmant, et je vis subitement s'évanouir la rancune que je lui avais gardée au sujet de l'aventure du panier à salade. Je me sentis au contraire envahi d'une grande sympathie à son égard. C'est si rare de rencontrer des gens vraiment bien que cela fait toujours plaisir.

— Je vous apporte, me dit-il, un vêtement; cela vous gêne sans doute d'être en état de nudité. Attendez, je vais vous le draper.

C'était un vêtement en soie blanc laiteux, avec filigranes en or et tissé en nid d'abeilles comme l'Aertex Cellular clothing de Londres. Il m'atta-

cha le vêtement sur l'épaule avec une superbe agrafe en diamants et émeraudes que j'estimai au bas mot à 40.000 francs. Je me laissai faire ; j'avais renoncé à comprendre.

— Je crois que nous avons à causer, n'est-ce pas, ajouta-t-il. Vous ne seriez pas fâché de comprendre ce qui vous arrive?

— Mais évidemment.

— D'abord laissez-moi vous féliciter sur votre passage du col de Déon. C'était téméraire, fou, mais admirablement exécuté. Nous avons cru que vous alliez vous briser sur les glaciers. Vous avez fait un bond formidable dans les airs et avez rasé la neige du col. Franchement vous pouviez vous donner un peu plus de marge sans déchoir. C'est toutefois à titre de bon sportsman que j'ai le plus grand plaisir à vous serrer la main. Mais dites-moi tout de suite, comment avez-vous connu l'existence de notre club?

— Pardon, Monsieur, lui dis-je, vous me paraissez charmant, vous m'êtes très sympathique, seulement je ne comprends pas un traître mot à tout ce que vous me racontez. D'abord où suis-je? Dans la vallée d'Aoste?

— Comment, vous ne savez pas où vous êtes?

— Je ne suis pas en Italie?

— Mais non, vous êtes au Club de l'Harmonie. Je vois d'ailleurs que nous ne nous en tirerons pas avec cette façon de causer. Racontez-moi votre voyage et je vous expliquerai ensuite ce qui vous arrive ici.

Je lui racontai alors brièvement comment j'avais construit en secret mon aviateur, comment j'étais

parti de nuit et comment, après avoir frôlé la neige du col, j'avais atterri dans un endroit dont je ne connaissais pas la position, mais que je supposais être une vallée alpine sur le versant italien.

Mon interlocuteur visiblement ému me serra fortement les deux mains...

— Ah, me dit-il, vous ne savez pas combien vous me faites plaisir. J'avais en vous laissant arriver ici assumé une responsabilité très grande. Ainsi vous m'affirmez qu'on ne connaît pas en Europe le courant zénithal, et que vous ne connaissiez pas vous-même l'existence du Club de l'Harmonie; que c'est le hasard seul qui vous a amené ici, et qui vous a fait franchir le col de Déon.

— Je vous l'affirme, en effet, mais je ne comprends toujours pas.

— Eh bien, mon cher Monsieur, vous êtes ici au cœur de l'Afrique. Le Club de l'Harmonie se trouve au centre de l'Afrique. Le pays dans lequel nous nous trouvons est un plateau entouré de montagnes inaccessibles. Nous vivons ici isolés du reste du monde, et nous ne voulons pas qu'on soupçonne notre existence. A l'aide de télémicrophones à longue portée, dont dispose notre bureau météorologique, nous avons entendu votre moteur environ une heure avant votre arrivée, malgré la vitesse effrayante à laquelle vous avez dû marcher. C'était moi qui était chargé de décider de votre sort. Estimant que, lorsqu'on est menacé d'un danger, il vaut mieux le connaître, j'ai suspendu l'action du voile électrique pendant votre descente, sans quoi vous seriez arrivé tout

de même, mais à l'état de cadavre. J'ai lieu de me féliciter de ma décision, puisque je sais maintenant que le danger qui semblait nous menacer n'existe pas. Vous seul parmi les civilisés connaissez le courant zénithal, vous seul connaissez l'existence de notre pays et ces deux choses demeureront ignorées du reste du monde.

Me demandant si je n'avais pas à faire à un joyeux mystificateur, je résolus de ne manifester aucune surprise et de poser des questions habiles.

— Puis-je vous demander qui vous êtes, lui dis-je.

— Je m'appelle Lysias, et il est inutile d'y ajouter « Monsieur », ce terme étant inconnu chez nous. Vous êtes déjà baptisé chez nous du nom de Martial qui, dans notre langue, veut dire ourson.

— Trop aimable ! Ainsi nous sommes au centre de l'Afrique et non en Italie comme je le croyais?

— Parfaitement.

— Pourquoi au moment de mon atterrissage m'avez-vous poussé dans une voiture en porcelaine. Pourquoi m'avez-vous fait déshabiller ; pourquoi suis-je prisonnier ?

— Vous n'êtes pas prisonnier ; vous êtes en quarantaine. Cette salle n'est pas une prison, c'est une étuve à désinfection.

— Une étuve à désinfection ! mais je ne suis pas malade. Je vous donne ma parole qu'au moment de mon départ, il n'y avait à ma connaissance aucun cas de peste ou de choléra en France.

— Vous n'êtes pas malade, mais vous apportez des germes d'infection redoutables pour nous, et

puis vous répandez une odeur nauséabonde qui soulève le cœur. Ce n'est pas étonnant étant donné que vous et vos ancêtres vous êtes toujours nourris de choses immondes, et que vous n'avez aucune notion d'hygiène ni de bactériologie. L'odeur de votre haleine est loin d'être agréable. Cependant je dois constater une grande amélioration depuis votre arrivée et j'espère d'ici à quelque temps vous purifier complètement et vous rendre tout au moins présentable et inoffensif, grâce aux microbes que je vous fais absorber avec votre nourriture.

— Vous me faites manger des microbes! m'écriai-je avec terreur. Vous voulez donc m'empoisonner?

— Rassurez-vous. Je vous fais absorber de bons microbes qui vont livrer un combat terrible aux microbes funestes dont vous êtes infecté. Je vous montrerai d'ailleurs, mais plus tard, la projection d'une goutte de votre sang, et vous assisterez au combat des microbes; c'est très intéressant. Vous ignorez, je le vois, qu'avec votre façon de vous nourrir vous donnez naissance chaque jour à un nombre incalculable de microbes nocifs.

— Vous m'avez parlé de voile électrique. Qu'entendez-vous par là?

— Je vous ai dit que le Club de l'Harmonie est un plateau entouré de montagnes neigeuses et inaccessibles ne possédant qu'un col, celui de Déon. Le voile électrique est une couche d'électricité aérienne, juste au-dessous du col de Déon, qui couvre le pays tout entier. Ce voile est pour nous un moyen de défense; aucun être animé ne peut le traverser sans être foudroyé. Le voile électrique nous sert aussi à régler la température, à tamiser

le soleil pendant la journée, et à empêcher le rayonnement pendant la nuit, de sorte que la température est invariable le jour comme la nuit, d'un bout de l'année à l'autre. Il nous sert enfin à régler l'état hygrométrique de l'atmosphère de sorte que nous provoquons la pluie pendant quelques heures dans la nuit, et qu'il fait toujours beau pendant la journée.

— Qu'est-ce que c'est le Club de l'Harmonie? Pourquoi « Club »?

— Le nom officiel de notre pays est « La République de Déon ». Mais nous nous sommes formés en club. Tout ce qu'il y a dans le pays appartient au club dont nous sommes tous membres: nous vivons en harmonie; c'est pourquoi nous nous intitulons « Club de l'Harmonie ».

— Combien y a-t-il de membres dans ce Club de l'Harmonie?

— Environ soixante mille.

— Est-ce que je pourrai être admis comme membre?

— Mais certainement.

— Ainsi tout appartient au club? Par exemple le magnifique bijou que vous m'avez donné appartient à vous ou au club?

— Il appartient au club ou plutôt il n'appartient à personne.

— Mais alors la cotisation doit être excessivement chère; je serais très désireux de devenir membre, seulement, ne prévoyant pas ce qui m'arrive, je crains de ne pas avoir emporté assez d'argent. Vous m'avez l'air d'être tous horriblement riches. Tout ce que je touche est en or, vous

me donnez des bijoux de quarante mille francs comme je donnerais deux sous à un pauvre. Je ne pourrai pas suivre votre train de vie; mes moyens ne me le permettent pas.

Le regard de Lysias, que notre conversation avait l'air d'amuser tandis qu'elle me crispait, s'éclaira d'un bon sourire et il me dit :

— Je suis patriarche ; je vous nomme membre honoraire du Club. A partir de maintenant, tout dans le pays vous appartient autant qu'à moi.

Déterminé à ne pas me laisser bluffer et à rester imperturbable je continuai mes questions.

— Qu'entendez-vous par patriarche ? Quel âge avez-vous ?

— Quel âge me donneriez-vous ?

— Je ne sais trop quoi vous répondre. Vous avez le physique d'un homme de vingt-cinq ans, et le regard et l'assurance d'un homme mûr. Je vous donne environ trente-cinq ans.

— J'en ai quatre-vingt-trois.

Cette fois-ci je perdis contenance. Ou bien Lysias mentait, ou bien c'était à n'y rien comprendre. Car voici la description de Lysias : taille moyenne ; type menu et délicat ; imberbe ; peau mate, douce et fraîche ; cheveux courts, bruns, fins comme de la soie, abondants, ondulés ; yeux bleus avec de longs cils ; mains très intéressantes, mains d'artiste soignées comme des mains de femme ; pieds aussi soignés que les mains ; voix chaude et veloutée ; regard loyal et courageux ; démarche souple, ondoyante, jeune ; malgré la ténuité des membres et des attaches on devinait des muscles en acier trempé.

Je sentis toutefois que Lysias disait la vérité, il parlait d'une façon simple et sincère, je ne lui en voulais plus ; il m'était au contraire très sympathique. Je continuai :

— Comment se fait-il que tout soit en or dans ma prison ? Vous ramassez donc l'or à la pelle ?

— Vous l'avez dit, nous le ramassons à la pelle. Nous avons dans le pays des montagnes de gravier d'or, de pépites d'or vierge sans mélange de terre ou de rocher ; il n'y a qu'à le ramasser. L'or n'a donc ici aucune valeur dans le sens que vous attribuez à ce mot. Chez vous l'or est le symbole de la richesse ; chez nous l'or n'est qu'un métal utile. C'est le métal dont nous nous servons presqu'exclusivement ; il est malléable, inoxydable, agréable à l'œil, et nous avons réussi à le tremper, de sorte que nos ressorts en or trempé sont plus durs et plus flexibles que les vôtres en acier. Cette abondance d'or est une des raisons pour lesquelles nous ne voulons pas qu'on soupçonne notre existence. Si on s'en doutait, on nous enverrait d'abord des missionnaires pour nous civiliser (Lysias appuya sur le mot « civiliser »), puis, sous prétexte de soutenir les missionnaires, les civilisés se rueraient sur notre pays pour nous massacrer et nous dévaliser. Il est vrai que nous n'avons rien à craindre ; outre notre voile électrique qui oppose une barrière absolument infranchissable, nous pourrions avec nos canons électriques envoyer par dessus les montagnes des ondes foudroyantes qui balaieraient le désert à 50 kilomètres à la ronde. Mais ces moyens de destruction nous répugnent et nous préférons rester ignorés.

Je vois avec plaisir, continua Lysias, que vous vous êtes servi des rasoirs de Paul Airin, que j'ai fait venir par téléphone du musée rétrospectif des curiosités qui est à l'autre bout du pays. Oh, ne me remerciez pas ; car j'ai fait cela par pur égoïsme. Toute notre philosophie est d'ailleurs basée sur l'égoïsme, le seul mobile auquel obéissent les hommes. Cela m'aurait répugné de voir une barbe en porc-épic, voilà tout. Mais puisque vous allez vivre parmi nous, je vais, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, vous faire épiler. Les poils donnés par la nature aux animaux servent à les préserver du froid. Mais ils ne servent à rien chez l'homme qui se garantit par des vêtements, sinon à être un foyer d'infection[1] et ils rappellent d'une façon par trop désobligeante notre origine simiesque. Vous, vous en avez jusque dans les narines, ce qui doit être fort gênant.

— Vous allez vous servir de pâte épilatoire ?

— Non, les poils seront arrachés un à un, et les racines seront détruites au galvano-cautère. Ne craignez rien ; cela ne sera pas douloureux. Je ferai passer dans cette salle une onde anesthésique, et l'opération se fera sans que vous le sachiez, mais en plusieurs fois. J'en chargerai deux jeunes déesses, Vérone et Sorrente, qui m'ont déjà promis de s'occuper de vous et qui parlent le français.

— Vous dites : deux jeunes déesses qui parlent le français. Mais est-ce que tout le monde ne parle pas le français dans ce pays-ci ?

— Mais non.

1. Metchnikoff, *Essai de philosophie optimiste*.

— Quelle est donc la langue du pays?

— Le carthaginois.

— Le carthaginois! Mais comment alors savez-vous le français?

— Comment je parle le français? De la façon suivante. Il y a environ cinq ans, nos électro-chercheurs paraboliques nous ont fait découvrir un explorateur français, Paul Airin, qui se mourait dans le désert au pied de la montagne. C'était un naturaliste qui, abandonné par ses noirs, était venu s'échouer là, à bout de forces. Un peu par pitié et beaucoup par curiosité, nous avons organisé une expédition pour le sauver et l'amener ici. Il a vécu trois ans parmi nous et il est mort, il y a environ deux ans, d'une maladie d'estomac. C'est lui qui m'a appris le français et c'est lui qui a baptisé des noms de Vérone et Sorrente les deux jeunes déesses qui vous serviront de «cicerone» et qui étaient aussi ses élèves. Paul Airin était très intéressant, mais tout à fait différent de vous. C'était un homme de science encore plus laid que vous, fin, railleur, sceptique, amer, et dépourvu de toute religion, ce qui le rendait très malheureux; il n'avait d'autre idéal que la science. Or la science est un moyen, mais elle ne doit pas être le but.

— Vous êtes donc très religieux?

— Très religieux. Seulement notre religion s'appelle la philosophie de la beauté, de l'harmonie et de l'amour. Elle est basée sur la science, et elle évolue avec la science.

— Qu'avez-vous fait de mon aviateur?

— Votre aviateur est en sûreté. Nous l'avons remisé dans une grotte. Après désinfection, j'ai

envoyé vos effets au musée des curiosités barbares.

— Comment! Au musée des curiosités barbares mon complet de chez Alexandre, ma cravate de chez Coucke et mes chaussures de chez Antoine ?

— Ah! oui, parlons de vos chaussures ; mais elles sont horribles. Le pied ne peut pas s'étendre ; elles relèvent du bout ; la semelle est trop longue, Cependant elles sont moins horribles que celles de Paul Airin qui étaient vraiment ignobles. Mais pourquoi est-ce qu'elles relèvent du bout? Cela vous paralyse les muscles du pied ; cela vous force à marcher le ventre en avant en posant le talon par terre et en roulant sur le pied comme sur une boule.

— Je ne puis vous le dire ; je n'ai jamais pu obtenir d'un bottier qu'il me fasse des chaussures qui touchent à terre jusqu'au bout. Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est qu'elles relèvent moins.

A ce moment, Lysias poussa un fauteuil en bois sculpté qui était appuyé au mur, et ce fauteuil glissa sur le sol jusqu'à mon divan, mais glissa comme un traîneau sur la glace. Je fus stupéfait, car j'avais en vain essayé la veille de bouger ce fauteuil, qui m'avait paru boulonné au sol.

Lysias s'assit à côté de moi et d'un air confidentiel et naïf me dit : « Paul Airin m'a raconté que les femmes chez vous portent des bas ». Est-ce vrai?

— Mais oui.

— Lorsque je lui en ai demandé la raison, il m'a répondu que leurs jambes étaient trop laides pour qu'elles puissent les montrer. Je ne l'ai cru qu'à moitié parce qu'il était souvent railleur et amer.

Je ne répondis pas à cette question de Lysias.

— Tout ce que je vois ici, lui dis-je, tout ce que je touche, tout ce que j'entends me semble paradoxal. Les prisons sont somptueuses, les ananas sont bleus et pleins de microbes, les cigarettes ne font pas de cendre, tous les ustensiles sont en or, les jolies femmes qui sourient en rougissant sont des statues.

— Ah oui, la statue vivante.

— Les statues vivantes versent des pierres précieuses liquides qui sentent bon, les fauteuils scellés au sol glissent tout à coup comme des traîneaux, les murs sont phosphorescents et changent de couleur, les jeunes gens comme vous se trouvent être des patriarches. C'est à n'y rien comprendre. Franchement, si j'écrivais notre conversation d'aujourd'hui, cela paraîtrait absolument idiot.

— Eh bien, vous l'écrirez; j'ai apporté du papier et un crayon. Les pigeons que vous avez amenés sont bien des pigeons voyageurs, n'est-ce pas?

— Oui; mais, à propos, que sont-ils devenus?

— Ils sont à l'étuve de désinfection.

— Comment, eux aussi?

— Mais certainement. Il y en a un qui est déjà mort, mais les deux autres sont en bonne voie. Malgré la distance énorme qui nous sépare de la France, on pourrait tenter de les lâcher, mais après les avoir soumis à un régime d'entraînement spécial et les avoir préparés par de la nourriture intensive.

— Vous allez les nourrir de microbes?

— Non, mais de fruits chimiques.

— Encore un paradoxe. Je vais le noter. Passez-moi le papier et le crayon.

— Mais ce n'est pas un crayon, dis-je à Lysias, c'est un bâton pointu en porcelaine artistique.

— Il est en porcelaine chimique et produira, au contact du papier, des radiations bleu marine ; nous nous servons beaucoup du procédé des radiations.

J'essayai le crayon. Il était moelleux et donnait des caractères larges, d'un beau bleu noir.

— Ecoutez, dis-je à Lysias, si vous me donnez le secret de votre crayon, je vous abandonne mon aviateur. Ce crayon suffira pour établir ma fortune.

— J'ai pensé, continua Lysias, que cela vous intéresserait peut-être d'écrire le récit de vos aventures et de tenter de l'envoyer en France. Nous réduirons votre manuscrit par la photographie et le tirerons sur pelure avant de le confier au pigeon voyageur. J'y mets toutefois une condition expresse, c'est que vous ne fournirez aucun renseignement de nature à divulguer le secret du courant zénithal, que vous ne donnerez ni votre nom ni le nom de la localité d'où vous êtes parti, ni la position géographique de notre pays, position que vous ne connaissez d'ailleurs pas.

— Mais, alors, on ne me croira pas.

— Votre récit passera pour de la haute fantaisie, mais qu'importe ; il pourra intéresser quand même. Je ne peux pas venir tous les jours, d'abord parce que je suis très occupé à la Faculté des Pedigrees où j'ai voix consultative, et ensuite parce que je suis obligé de passer moi-même dans une autre étuve à désinfection en quittant celle-ci. Je

reviendrai dans deux ou trois jours; d'ici là, vous aurez le temps d'écrire ce qui vous est arrivé jusqu'à présent, et je lirai votre manuscrit avant de le réduire; il passera ainsi à la censure. Je viendrai vous voir alors tous les jours et je vous raconterai l'histoire de notre peuple; je vous expliquerai notre philosophie, et lorsque vous sortirez, une fois votre cure terminée, vous comprendrez que tout ce qui autrement vous paraîtrait invraisemblable n'est que la conséquence logique des événements. Quand vous cesserez de travailler à votre manuscrit, ne pensez à rien; laissez-vous vivre. Mangez, dormez, et surtout baignez-vous beaucoup dans l'eau lumineuse; c'est indispensable pour votre cure.

— L'eau lumineuse m'intéresse beaucoup, mais la statue qui la verse m'intéresse encore davantage. Je vous avouerai que j'en suis positivement amoureux.

— Oui, elle n'est pas mal, surtout l'amphore en or avec dessins en relief, qui est une merveille. La statue s'appelle Siva; elle est l'œuvre d'un sculpteur mort il y a environ dix siècles.

— Puisque les statues sont si jolies, je suppose que les femmes dans ce pays-ci sont très bien.

— Mais certainement, elles sont très bien.

— Et pas trop farouches?

— Elles sont toutes charmantes.

— Oui, mais, je veux dire pas trop... austères. Enfin... vous ne comprenez pas?

— Mais si, je comprends parfaitement. Sachez que nous sommes ici au pays de l'amour, au pays où l'on aime toujours et encore. Seulement,

comme vous n'êtes qu'un civilisé, c'est-à-dire presqu'un barbare, il ne faut guère vous attendre qu'à des succès d'estime et de curiosité. Mais nous ferons de notre mieux pour vous rendre le plus heureux possible. D'ailleurs, vous me plaisez : vous n'êtes pas comme Paul Airin rebelle à toute vibration artistique. Je devine que, sans que vous puissiez encore les comprendre, les mots d'harmonie et de solidarité amoureuse caressent agréablement votre oreille. Je crois que nous pourrons vous faire connaître la joie intérieure et provoquer en vous le rayonnement d'amour, quoique dans une mesure restreinte.

Lysias sortit alors après m'avoir serré affectueusement les deux mains.

Il est inutile de raconter mes impressions et mes réflexions pendant les trois jours où je suis resté seul, d'autant plus que je ne saurais pas m'y prendre, car je n'ai jamais eu de dispositions littéraires. Je parlerai seulement de l'aventure de la moustache.

Lorsque je m'éveillai, le lendemain matin, je me dirigeai vers le cabinet de toilette pour y faire ma barbe, et tout en marchant me passai la main sur la figure ; elle était lisse comme si je venais de me raser. Devant le miroir, je restai stupéfait ; je n'avais plus de moustache, et cela m'allait très bien ; j'étais rajeuni ; hurrah ! Il faut vous dire que j'avais souvent songé à me raser complètement comme les Américains ; mais j'hésitais pour un tas de raisons. D'abord, quand on est complètement rasé, il est indispensable d'être toujours tiré à quatre épingles, sans quoi on peut

être pris pour un maître d'hôtel ou pour un cabotin. Et puis on ne sait pas d'avance si ce sera seyant ; cela dépend de la forme de la lèvre supérieure dont on ne peut pas se rendre compte tant que la moustache est là. Si on n'est pas bien sans moustache, il faut la laisser repousser et alors, pendant des semaines entières, on se promène avec une brosse à dents sur la lèvre, ce qui est très laid, et parfois même très gênant. Un de mes amis s'est rasé la moustache à la suite d'un pari. Cela ne lui allait pas. Sa femme était furieuse. Des querelles ont éclaté dans ce ménage jusqu'alors à peu près uni. La vie en commun est devenue intolérable. Il a divorcé et ne s'en porte d'ailleurs pas plus mal. Voilà. Mais ceci n'a rien à voir avec mes aventures.

J'étais donc épilé et pour toujours. J'avais la peau lisse comme celle d'un nouveau-né, et cela m'allait très bien. Hurrah !

Le lendemain, je n'avais plus de poils à la partie supérieure du corps.

Deux jours après je n'en avais plus aux jambes ; je n'avais plus rien de l'homme des bois. J'étais gentil comme un petit bébé.

III

Le troisième jour, Lysias revint me voir. Sa visite me remplit de joie. Ce patriarche apportait avec lui un parfum de jeunesse. Il était affable, bien tourné et charmant.

Il me dit qu'il allait me raconter l'histoire de son peuple, de sa philosophie et de ses institutions ; que, bien qu'il soit très au courant de notre manière de vivre par les renseignements que lui avait donnés Paul Airin, il me poserait encore de nombreuses questions, m'engageant toutefois à ne noter pour le manuscrit que ce qui aurait trait aux Déoniens. Il m'engagea aussi à l'arrêter lorsque je ne comprendrais pas, et à ne pas craindre de lui faire des objections, ce qui le forcerait à être plus clair ; que d'ailleurs il chercherait à me démontrer que tout ce qui est arrivé au pays déonien, n'était que la conséquence logique des événements. Je cède la parole à Lysias.

Nous, Déoniens, sommes Carthaginois d'origine ; mais nous sommes de race grecque. Au moment de la prise et de la destruction de Carthage par les Romains, il y a donc environ vingt siècles, un groupe d'un millier de jeunes gens réussit à s'enfuir dans le désert. La résistance était devenue inutile et ne pouvait aboutir qu'à la mort ou à l'esclavage. Ces jeunes gens

étaient tous patriciens, tous beaux, forts et ardents; ils représentaient la jeunesse dorée de l'époque. Ils emmenèrent avec eux environ un millier de jeunes femmes, leurs compagnes de plaisir, pour la plupart d'origine grecque. Ces femmes, éprises d'un idéal de beauté et d'amour, étaient jeunes, belles et cultivées. Ils se firent suivre aussi par des esclaves au nombre d'environ quatre mille. Ces esclaves étaient tous noirs, sauf un, un esclave grec appelé Déon, auquel les fugitifs donnèrent la liberté en l'affranchissant.

Déon, qui était encore tout jeune, avait été réduit en esclavage par les Romains. Il avait beaucoup souffert chez eux, car il avait un tempérament et un caractère irréductibles, et avait de ce fait gémi dans les prisons romaines, dans les ergastules. Il était ensuite tombé entre les mains des Carthaginois, qui l'avaient relativement bien traité. Il n'en voulait donc pas à nos ancêtres, tandis qu'il avait conservé à l'égard des Romains une haine féroce, qui le hantait nuit et jour et qui absorbait toute sa pensée.

Déon était probablement un des plus grands génies que le monde ait jamais produits, et si au lieu d'être esclave il avait été patricien, si au lieu de s'enfuir dans le désert il avait régné par son intelligence dans le domaine de la culture romaine, l'histoire de la civilisation aurait peut-être été tout autre, et nous Déoniens n'aurions probablement jamais existé.

Déon, par sa haute intelligence, par sa force de caractère, par son enthousiasme toujours vivace,

par sa mâle beauté, s'imposa immédiatement comme le chef incontestable et incontesté. C'était un homme extraordinaire : nous lui devons tout. Il est notre fondateur, notre père, notre ancêtre. Nous vénérons sa mémoire ; notre pays porte son nom. Nous sommes issus de Déon ; nous sommes Déoniens.

La petite armée déonienne, après avoir franchi les montagnes de l'Atlas et avoir échappé à la poursuite des Romains, erra d'oasis en oasis, harcelée par les pillards nomades du désert. Je ne vous ferai pas le récit trop long de ses combats et de ses souffrances. Je reprendrai les Déoniens au moment où ils vinrent s'échouer au pied des montagnes infranchissables et éternellement neigeuses qui entourent notre pays, diminués en nombre, mourant de faim et de soif, lamentables, exténués et à bout de force. Un seul était resté bien portant, ardent, joyeux et terrible ; c'était Déon.

Il y avait au pied des montagnes de l'eau en abondance et des cactus avec lesquels les Déoniens apaisèrent leur faim. On pouvait faire là une halte, mais on ne pouvait pas y rester. Retourner dans le désert, c'était courir à une mort certaine. La chaîne de montagnes paraissait infranchissable et s'étendait à perte de vue. Cependant Déon, accompagné de quelques noirs, parvint, à force de recherches opiniâtres, à découvrir le col qui porte son nom, le seul col praticable dans tout le massif. De sa voix puissante qui faisait trembler les échos, il réveilla les Déoniens, les harcela, les insulta, les traita de lâches et d'esclaves, et plus par

les menaces que par les exhortations, parvint à faire franchir le col par ce qui restait de l'armée, par ce qui n'était plus qu'un troupeau sans force et sans volonté. Ce passage très dangereux ne s'effectua pas sans de nouvelles pertes, et bon nombre des nôtres roulèrent dans des précipices effroyables et s'engouffrèrent dans des crevasses monstrueuses et béantes.

Mais l'ère des souffrances était terminée et les Déoniens, en arrivant dans notre pays, se trouvèrent en terre promise, en plein paradis terrestre. Le pays tout entier était un vaste jardin arrosé par de nombreux cours d'eau limpides. Sur des gazons verdoyants les arbres ployaient sous le poids de fruits succulents. Le climat était admirable, et il n'y avait pas d'animaux d'aucune espèce, pas même d'insectes. Sur toute la périphérie se trouvaient des grottes innombrables et splendides qui entourent notre pays comme dans certaines de vos villes d'eaux les hôtels entourent le parc central.

Quand vous sortirez, vous verrez ces grottes, absolument merveilleuses, dont l'exploration en détail vous demanderait des années entières. Tous les torrents des glaciers qui se déversent dans notre pays se réunissent en un large fleuve qui s'appelle le Déon, et ce fleuve aboutit à un gouffre immense, le gouffre de Déon, dans lequel il se jette pour disparaître sous terre dans la direction nord. Ce gouffre de Déon, dans une grotte fantastique hérissée de stalactites, est probablement la merveille la plus splendide et la plus impressionnante du monde entier, et Paul Airin estimait la force

motrice utilisable de la chute à quatre fois celle des chutes du Niagara.

Après s'être reposés de leurs fatigues, les Déoniens se comptèrent. Il ne restait que 350 blancs, 600 femmes et 3.500 esclaves. Les noirs, comme vous le voyez, avaient mieux résisté à la chaleur et à la fatigue que les blancs, et les femmes étaient restées plus nombreuses que les hommes, parce qu'elles n'avaient pas pris part aux combats meurtriers que l'armée n'avait cessé de livrer depuis son départ.

Les Déoniens auraient probablement vécu dans une douce oisiveté sans les exhortations, les ordres et les menaces de Déon. Son idée fixe, opiniâtre, obsédante était la haine des Romains. « Attendons le temps voulu, disait-il, le nombre d'années ou même de siècles nécessaires. Mais notre devoir impérieux, notre devoir patriotique est de reprendre Carthage, d'abattre l'orgueil de Rome et ensuite de nous emparer de Rome pour devenir les maîtres du monde. »

Dans le cerveau de ce géant intellectuel bouillonnaient les projets les plus vastes qui, à l'époque, paraissaient absolument insensés, malgré l'influence toute-puissante qu'il avait su prendre sur les Déoniens. Le génie de Déon était incommensurable. Il a d'instinct établi les bases, rudimentaires il est vrai, mais incontestables de la science moderne. Il a découvert les lois de la pesanteur et de l'astronomie. Il a découvert la chimie physique, que vous appelez osmonique je crois, et la radiation des corps. Il a découvert l'électricité et sa transmission aérienne, la chimie biologique,

l'alimentation chimique, les lois de l'hygiène, l'harmonie des centres nerveux, la physiologie ou science de la vie, la psychologie physiologique, le reflux zénithal, la philosophie de l'Harmonie, l'éducation et la transmission des instincts, le rayonnement d'amour, la séparation de l'amour et de la procréation et enfin l'utilisation de la force motrice terrestre.

Le fait suivant vous donnera une idée de l'activité prodigieuse de Déon. Il faisait commencer, un mois à peine après l'arrivée des Déoniens, des travaux pour établir des turbines destinées à transformer la force motrice des chutes d'eau en électricité et, un an plus tard, des machines rudimentaires, mais mues par l'électricité, commençaient à creuser un puits pour aller chercher à plus de 4.000 mètres de profondeur la chaleur terrestre et la transformer directement en électricité. Ce projet, qui dut bientôt être abandonné, et qui n'a été mené à bonne fin que plusieurs siècles après, frisait la folie, puisque nous n'avions pas à l'époque besoin de force motrice. Le pays regorgeait de fruits excellents et nourrissants, et de plus, si nous avions eu besoin de force motrice, nous pouvions nous servir des innombrables chutes d'eau qui se trouvaient partout. Mais Déon obéissait à une impulsion d'instinct, à une impulsion de combativité scientifique. Il voulait résoudre d'abord le problème le plus difficile, nous disant qu'après cette victoire le reste ne serait plus qu'un jeu d'enfants.

Un an et demi après l'arrivée des Déoniens éclata la guerre des esclaves, guerre terrible qui faillit anéantir notre race. Les Carthaginois, aussi

féroces à cet égard que les Romains, traitaient leurs esclaves avec une cruauté barbare, et nous n'arrivons pas encore aujourd'hui à comprendre comment il se fait que pendant toute la civilisation ancienne, il ne se soit pas trouvé un seul philosophe pour élever la voix contre cette chose honteuse qui s'appelle l'esclavage. Les esclaves étaient considérés comme ne faisant pas partie de l'humanité, et nos esclaves furent durement et cruellement menés, notamment pendant les travaux du puits conçu par Déon. Ils étaient beaucoup plus nombreux que nous, environ dix contre un, et poussés par un des leurs nommé Néros, qui se révéla chef intelligent et doué d'un rare courage, ils se révoltèrent. La guerre s'annonça comme terrible et devant se terminer par l'extermination d'un des deux partis. Entre nos mains les esclaves avaient souffert; ils voulaient nous faire souffrir à leur tour; et puis ils voulaient nous prendre nos femmes. Aucun terrain d'entente n'était possible.

Ils étaient trop nombreux pour que nous puissions livrer une bataille rangée, car on se battait à l'arme blanche, et nous étions obligés d'opposer au nombre de nos ennemis une stratégie et une tactique supérieures. Cependant, lorsque Déon se précipitait à la tête des nôtres, les cheveux au vent, splendide, magnifique et rugissant comme un lion, tout ployait devant lui.

La guerre dura deux ans et se termina par l'anéantissement de nos ennemis. Les deux ou trois cents survivants, qui parvinrent à s'échapper en franchissant de nouveau le col de Déon, durent périr misérablement dans le désert.

Nous étions vainqueurs; mais la guerre fut meurtrière et la victoire chèrement achetée. Nous comptions 350 combattants au début de la guerre; après la victoire, il ne restait plus que 50 hommes et 600 femmes.

Malgré ce résultat, Déon, qui depuis le début n'avait jamais été blessé, qui n'avait jamais été malade, qui n'avait jamais connu un moment de fatigue, qui restait beau, jeune et resplendissant d'enthousiasme, continua à prêcher la guerre contre les Romains, et ne se voyant pas suivi dans ce projet qui semblait insensé, il prêcha non plus par la parole, mais par l'exemple. Dix ans après la guerre des esclaves, les six cents jeunes femmes étaient mères de quatre mille enfants presque tous issus de Déon.

Vous pourriez me demander comment on pouvait savoir qu'ils étaient issus de Déon. C'est parce que cet homme était un être à part et que ses enfants portaient son nom écrit sur leur visage. Nous ne nous ressemblons pas au pays de l'Harmonie, nous avons horreur de l'égalité et nous sommes tous très différents les uns des autres. Mais le tempérament de Déon était tellement vivace, sa personnalité tellement ardente, qu'aujourd'hui, après vingt siècles, nous lui ressemblons encore. Je vous mènerai avec quelques-uns de mes concitoyens devant la statue de Déon et vous me direz vous-même : « Vous ne vous ressemblez pas entre vous, mais vous ressemblez tous à Déon. » De ces quatre mille enfants il y avait un nombre à peu près égal de filles et de garçons. Les filles devinrent mères dès l'âge de dix-huit

ans. Trente-huit ans après la guerre des esclaves, nous étions plus de dix-huit mille. Cinquante-six ans après la guerre, la République de Déon comptait plus de soixante-dix mille habitants, presque tous enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants de Déon, et dont un grand nombre étaient en bas âge.

Vous remarquerez que la troisième génération était issue d'unions consanguines, puisque ceux de la deuxième génération étaient pour la plupart demi-frères et sœurs et, d'après les idées que vous avez chez les civilisés, ces unions auraient dû donner de mauvais résultats. Mais ces idées ne sont pas justes, et, à condition que les unions consanguines ne soient pas trop souvent répétées, elles ne font qu'accentuer le type de la race, elles accentuent les qualités et les défauts. Il faut supposer que les êtres de la deuxième génération avaient plus de qualités que de défauts, car cette troisième génération fut de toute beauté, et c'est à ces unions consanguines au début que nous devons en grande partie la persistance du type et des qualités de Déon.

Ces unions absolument libres ne donnèrent lieu à aucune querelle, à aucune scène de jalousie. Les jeunes gens, dominés par la grande figure de Déon, apportaient dans la procréation l'enthousiasme du patriotisme le plus pur ; les jeunes femmes étaient constamment occupées à nourrir et à élever leurs enfants.

Les fruits croissaient en abondance, et Déon en avait augmenté la valeur nutritive par l'adjonction de sels chimiques. Les grottes formaient des

logements sains et presque luxueux. Les soucis de la vie matérielle n'existaient pas et les jours se passaient heureux en jeux et en sports destinés à développer la force et l'adresse des jeunes gens, et en études scientifiques et philosophiques conduites par Déon lui-même.

A cette époque tournante de notre histoire, Déon avait environ soixante-dix-huit ans. C'est à peine s'il commençait à grisonner; il était toujours étonnant de jeunesse et de vigueur et sa voix était restée puissante et chaude. Mais un changement profond s'était opéré dans ses idées et la haine qu'il nourrissait à l'égard des Romains s'était éteinte. Il convoqua un jour les Déoniens en une réunion solennelle et leur proposa d'abandonner l'idée de la guerre contre les Romains et de renoncer définitivement à quitter le pays. Après de longues discussions, cette proposition fut adoptée à l'unanimité. Déon prononça alors un discours mémorable dont je vais vous donner une traduction libre en français moderne.

IV

Voici les commandements de Déon à son peuple :

« Vous savez, mes enfants, avec quelle opiniâtreté j'ai défendu mes opinions, avec quelle ardeur je vous ai prêché la guerre contre les Romains. J'estime toutefois que, lorsqu'un homme s'aperçoit qu'il s'est trompé, son devoir est de le reconnaître publiquement, et cela avec d'autant plus de solennité qu'il a été plus absolu dans son dogme.

« Je me suis trompé, car j'ai confondu deux sentiments qui ne se ressemblent pas, qui sont même le contraire l'un de l'autre. J'ai confondu le chauvinisme et le patriotisme.

« Le chauvinisme est au patriotisme ce que la haine est à l'amour.

« Le chauvinisme est la haine du peuple voisin ; c'est l'internationalisme de la haine.

« Le patriotisme est l'amour de son pays et de ses concitoyens ; c'est la solidarité amoureuse.

« Le chauvinisme conduit à la guerre, à la destruction des peuples les uns par les autres, à la ruine, la désolation et la barbarie.

« Le patriotisme conduit au progrès, à la solidarité, à la fusion des peuples et au règne de l'harmonie.

« Le chauvinisme est inspiré par l'instinct de la destruction et de la cupidité.

« Le patriotisme est inspiré par l'instinct de la conservation et de l'amélioration.

« Je voulais que vous vous empariez de Rome afin de pouvoir imposer ma doctrine philosophique au monde entier. Mais ce n'est pas par la force qu'on peut imposer les idées; c'est par l'exemple. Voilà ce que je reconnais aujourd'hui.

« Je veux que vous conserviez les magnifiques qualités de combat qui frémissent dans vos âmes; mais je veux que vous employiez votre force et votre intelligence à conquérir la nature elle-même, à conquérir la joie de vivre qui sera votre œuvre.

« Je veux que vous réalisiez vous-mêmes un idéal que n'atteindront peut-être jamais les autres peuples, mais qui leur servira un jour de point de direction, comme l'étoile polaire sert de point de direction au navigateur sans qu'il puisse s'en rapprocher.

« Je suis Dieu, car jamais aucun autre Dieu n'aurait fait pour vous ce que j'ai fait.

« Je suis Dieu et vous êtes mes enfants. Et je vous proclame tous Dieux et Déesses.

« Et je proclame Dieux et Déesses tous vos descendants jusqu'à la fin des siècles à venir.

« Tant que je vous ai prêché la guerre contre les Romains, je vous ai poussés à la procréation; je vous ai dit que votre devoir patriotique était d'augmenter la population.

« Mais maintenant que nous renonçons à quitter le pays divin que nous habitons, je veux

que vous réduisiez la population par voie d'extinction au nombre de 60.000 qui est en harmonie avec l'étendue du pays, et qui ne devra jamais être dépassé.

« Et vous laisserez éteindre d'abord la race de ceux qui ne sont pas issus de moi qui suis Dieu.

« Et je veux que votre race divine devienne toujours de plus en plus belle, de plus en plus noble et ardente. Je veux que le nombre reste fixe, mais que la qualité aille toujours croissant jusqu'à la fin des siècles à venir.

« Et vos hommes de science les plus éminents étudieront sans cesse les moyens d'améliorer la race par la sélection, de façon à ce que vos corps soient plus beaux, vos âmes plus nobles, et vos esprits plus lumineux.

« Unis dans un enthousiasme patriotique sans cesse grandissant, vous poursuivrez l'Idéal de la Beauté, de l'Harmonie et de l'Amour.

« Et l'Idéal ne peut jamais être atteint car il grandit et s'éloigne à mesure que l'homme s'élève par l'éducation.

« Mais la poursuite de l'Idéal est le but le plus noble de l'existence.

« Car la poursuite de l'Idéal embellit le corps, réchauffe le cœur, élève l'âme, éclaire l'esprit et provoque le rayonnement d'amour et la joie de vivre.

« Et vous chercherez à différencier l'instinct de la reproduction, de la faim d'amour qui est ressentie par l'organisme tout entier et qui, lorsqu'elle est satisfaite, provoque le rayonnement d'amour et la joie intérieure.

« Chez les animaux le désir sexuel, ou instinct de la reproduction, est presque la seule forme de l'amour.

« Chez l'homme, le désir sexuel est un besoin naturel du corps auquel vous donnerez satisfaction dans la mesure voulue, car la souffrance de ce désir provoque des troubles nerveux, fait naître l'inquiétude et la mélancolie, et paralyse l'épanouissement de l'être inconscient.

« Mais vous n'attribuerez au désir sexuel qu'une importance secondaire, celle due à un besoin naturel du corps.

« Et l'importance du rôle joué par le désir sexuel dans les manifestations de l'amour décroîtra à mesure que l'homme s'élèvera par l'éducation.

« Vous développerez au contraire la faim d'amour qui est un état d'âme, une vibration intense et joyeuse des centres nerveux de l'être inconscient, et qui représente aussi une aspiration vers l'idéal et un espoir d'harmonie des cinq sens artistiques.

« Car la faim d'amour se manifeste par le désir intense de contempler celle qu'on aime, de la voir toujours et encore, d'écouter le son aimé de sa voix et d'entendre le bruissement léger de son vêtement, de trembler doucement au toucher de ses mains délicates et de sa chevelure ruisselante, de s'enivrer de son effluve tiède, et de goûter ses baisers tendres et parfumés d'amour.

« Et la non-satisfaction de la faim d'amour jette un trouble profond dans l'organisme tout entier et pervertit les instincts.

« De la non-satisfaction de la faim d'amour, résulte la tristesse, la souffrance d'amour et le dé-

sespoir d'amour, et aussi le dépérissement de l'organisme.

« Au contraire, la satisfaction de la faim d'amour éclaire la vie comme un rayon de soleil, et provoque le rayonnement d'amour et la joie d'aimer.

« Pour celui qui aime, le ciel est plus resplendissant, le corps est plus léger, la nature est plus belle, les gazons sont plus verts et plus tendres, les cimes neigeuses plus étincelantes et plus pures, l'eau du rocher est plus limpide, et la vie est plus douce et plus joyeuse.

« Et vous aimerez librement et généreusement.

« Et l'amour que vous éprouverez pour la préférée ne vous empêchera pas de ressentir une égale tendresse pour les autres. Vous les aimerez toutes, car elles seront toutes également charmantes et adorables, mais vous les aimerez différemment, car elles seront différentes les unes des autres.

« Et vous Déesses, vous n'en aimerez pas qu'un seul à l'exclusion des autres ; vous les aimerez tous avec tendresse, mais différemment, car ils seront tous également charmants et magnifiques, quoique différents les uns des autres.

« Celui qui voudrait être aimé sans aimer lui-même se priverait de la plus grande joie qui existe au monde ; il ferait preuve d'avarice ; il voudrait recevoir plus qu'il ne donne.

« Soyez généreux de vous-mêmes, donnez à profusion, donnez toujours et encore ; et ne demandez rien en échange. La joie consiste à donner et non à recevoir.

« Soyez généreux, fiers, splendides et magnifiques ainsi qu'il sied à des Dieux.

« Et vous rayonnerez aussi d'amour pour les Dieux, mais cet amour se manifestera sous une autre forme, sous la forme d'amitié franche, loyale, tendre, généreuse et désintéressée.

« Et vous, Déesses, rayonnerez aussi d'amour pour les déesses, mais sous la forme d'amitié franche, loyale, généreuse et désintéressée.

« Et vous aimerez aussi d'amour les beautés de la nature et la beauté dans les arts, les sciences et la philosophie, car vous chercherez en toutes choses la beauté et non la laideur ; vous cultiverez l'enthousiasme et non l'indifférence ; vous vibrerez d'amour et non de haine.

« Et vous chercherez la beauté en toutes choses, car la recherche de la beauté est un instinct, un état d'âme qui fait naître le bonheur, alors que la recherche du mal et de la laideur en toutes choses est un état d'âme qui fait naître la tristesse et engendre le désespoir.

« La beauté est à la laideur ce que le bien est au mal, ce que la vérité est à l'erreur, ce que l'amour est à la haine.

« Et vous ne chercherez pas les défauts chez les autres ; vous chercherez et aimerez leurs qualités.

« Il ne faut pas critiquer, il faut créer ; il ne faut pas gémir, il faut produire ; il ne faut pas rêver, il faut penser.

« Et vous puiserez votre joie dans le bonheur des autres ; et vous chercherez toujours, et par tous les moyens, à vous rendre utiles et agréables

les uns aux autres. La souffrance d'autrui sera une souffrance pour vous, et vous partagerez entre vous les peines comme les joies, les déboires comme les espérances, car vous vivrez en harmonie.

« Et vous aimerez librement et généreusement, mais vous séparerez la procréation, de l'amour.

« L'amour est un état d'âme ; la procréation est un devoir d'état.

« Le but de la procréation doit être l'amélioration de la race, et c'est aux hommes de science les plus éminents que vous confierez le devoir d'élaborer les lois de population.

« Ils étudieront sans cesse les moyens les meilleurs pour réglementer la procréation sans entraver le plein épanouissement de l'amour dans sa forme la plus complète.

« Et vous séparerez les instincts du raisonnement conscient, car les instincts n'obéissent pas naturellement au raisonnement conscient.

« Il semble exister en nous deux êtres distincts ; l'un inconscient, instinctif, généreux, qui se révèle par les instincts ; l'autre conscient, philosophique et imaginatif, qui se révèle par l'intélligence consciente.

« La culture de l'être inconscient fait naître la conscience instinctive[1]. Mais cette conscience dont le raisonnement sera inconscient restera instinctive.

« La culture intellectuelle de l'être conscient doit avoir pour but la révélation de la beauté en toutes choses.

« Par la sélection et l'éducation, il existera entre

1. Ou intuition.

ces deux êtres, entre l'inconscient et le conscient, une harmonie parfaite qui les fusionnera en un seul être.

« L'être inconscient est le créateur et l'exécuteur de nos impulsions.

« L'être conscient doit être l'éducateur et le coordonateur de l'être inconscient.

« Les instincts sont provoqués par des réflexes coordonnés.

« Et l'ensemble des instincts constitue l'âme.

« Elever et améliorer les instincts c'est élever l'âme.

« Car celui dont les instincts sont ardents, nobles et généreux possède une âme ardente, noble et généreuse.

« Et c'est par l'étude de la philosophie, des arts et des sciences qu'on élève l'esprit et l'intelligence.

« Mais c'est surtout par des impressions et des moyens physiques qu'on améliore les instincts et qu'on élève l'âme.

« Et c'est surtout pendant l'extrême jeunesse que les instincts peuvent se modifier, tandis que la culture intellectuelle peut s'obtenir à tout âge.

« Et les instincts se transmettent par hérédité alors que la culture intellectuelle ne se transmet pas par hérédité.

« Et il est important surtout et avant tout d'avoir de nobles instincts.

« Car celui qui a de mauvais instincts et une grande intelligence est un danger pour tous.

« C'est pourquoi, dans l'éducation des enfants, le but principal jusqu'à l'âge de la procréation doit

être l'éducation et l'amélioration des instincts, c'est-à-dire la culture, l'harmonie et l'épanouissement des centres nerveux inconscients, c'est-à-dire l'élévation de l'âme ; et ceci afin que les enfants arrivés à l'âge de la procréation puissent transmettre à leurs descendants des instincts améliorés et des âmes plus nobles.

« Et la culture intellectuelle qui résultera de l'éducation des instincts ne sera qu'une conséquence, mais elle ne sera pas le but.

« Et cette éducation des instincts se fera surtout par des impressions et des moyens physiques, et non par des doctrines théoriques ; elle s'appuiera sur des faits et non sur des paroles.

« Et l'éducation première est la plus importante, et cette éducation est d'autant plus importante que l'enfant est plus jeune.

« C'est donc avant les premiers bégaiements de l'enfant que cette éducation commencera.

« Et c'est aux déesses les plus tendres et les plus charmantes que sera confiée l'éducation première des enfants.

« Et il faut que les premières paroles qu'ils entendent soient des paroles d'amour et de tendresse, et que les premiers bruits qu'ils entendent soint les sons d'une musique douce et joyeuse, que les premiers objets qui frappent leur vue soient des visages frais et charmants, que les choses qui les entourent soient des choses d'art, que les premiers objets qu'ils touchent soient doux et chatoyants, que les premiers parfums qu'ils respirent soient des parfums suaves et délicats, et que les premiers fruits qu'ils goûtent

soient les lèvres roses et fraîches des déesses. Il faut que de ces impressions premières naisse le sentiment de l'harmonie et c'est ce sentiment de l'harmonie transformé en instinct de l'harmonie qui servira de base et de guide dans les rapports qu'ils auront entre eux et dans les rapports qu'ils auront avec les autres dieux.

« Et l'éducation des impressions premières, de simple deviendra complexe à mesure que l'enfant se développera, et cette éducation première formera une harmonie.

« Et vous aurez soin d'éveiller le plus tôt possible chez les enfants les cinq sens artistiques, la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat et le goût.

« Et pendant toute leur jeunesse vous continuerez à développer la rapidité, la précision et la délicatesse de ces cinq sens dont l'épanouissement contribuera à l'épanouissement de l'âme et développera le sens artistique et le sentiment de l'harmonie.

« Vous aimerez vos enfants et vous leur prodiguerez les caresses, car la beauté se nourrit d'amour et de caresses comme l'abeille se nourrit de fleurs.

« Et à mesure que les enfants approcheront de l'adolescence, vous leur ferez pratiquer tous les sports, pour développer chez eux l'instinct de la combativité courtoise et désintéressée, et pour leur enseigner la joie de vaincre la difficulté.

« Et vous leur ferez gravir les cimes neigeuses afin qu'ils s'imprègnent des beautés grandioses de la nature, et qu'ils acquièrent l'amour du danger, le sang-froid, la présence d'esprit et l'impassibilité physique.

« Et vous leur enseignerez à bondir dans la montagne comme des chamois et dans la plaine comme des gazelles, à grimper dans les arbres comme des singes et à voltiger de branche en branche comme des écureuils, à jouer dans l'eau comme des dauphins, et à osciller dans l'herbe comme la fleur oscille sous la rafale.

« Et vous leur enseignerez la multiplicité et l'indépendance des mouvements simultanés pour développer l'intelligence des centres nerveux inconscients.

« Et vous leur enseignerez toutes manières de jeux d'adresse et de souplesse.

« Vous leur enseignerez l'harmonie des sons, des formes, des lignes et des couleurs et l'harmonie de toutes choses, et vous vous efforcerez de faire naître en eux l'idéal de la beauté, de l'harmonie et de l'amour.

« Et vous remplirez leurs cœurs d'ardeur et de vaillance, d'audace et de courage, et leur apprendrez à vibrer d'enthousiasme.

« Et ces études physiques revêtiront l'aspect de fêtes et de spectacles et se feront aux sons de musique légère et joyeuse, de façon, tout en développant les qualités de combativité, à développer aussi le sentiment de la courtoisie, de l'harmonie et de la solidarité amoureuse.

« Et vous leur enseignerez à être jeunes et charmants dans leur physionomie, dans leur démarche, dans leurs mouvements, dans leurs gestes, et aussi dans leur sommeil, afin que le sommeil soit réparateur et empreint de sérénité.

« Et vous leur enseignerez la respiration pro-

fonde par le nez, car l'air est le parfum délicieux de la vie, et la respiration profonde développe les poumons et réchauffe le cœur.

« Et vous veillerez à ce que l'air soit toujours pur, car l'air pur enrichit le sang alors que l'air vicié empoisonne l'organisme.

« Et vous leur enseignerez les soins de propreté du corps et la propreté en toutes choses, car la propreté est l'âme de l'hygiène et découle de l'idéal de la beauté, de l'harmonie et de l'amour.

« Et vous leur enseignerez le massage du corps et les frictions de la peau, car les frictions stimulent la circulation, nourrissent la peau et la rendent douce, soyeuse et résistante.

« Et vous leur enseignerez tous les soins à donner au corps, car l'état du corps influence l'état d'âme.

« Et leurs corps seront jeunes et charmants et aspireront comme leurs âmes à un idéal de beauté, d'harmonie et d'amour.

« Et dans l'éducation physique vous concentrerez vos efforts sur la culture et l'épanouissement des centres nerveux inconscients, c'est-à-dire des centres des instincts et de la vie.

« Et vous aurez soin, en développant ces centres nerveux, c'est-à-dire en développant l'intelligence inconsciente, vous aurez soin de garantir l'indépendance de l'intelligence consciente, c'est-à-dire de l'intelligence du cerveau.

« Car l'idée instinctive doit jaillir forte et belle des centres nerveux inconscients, et le rôle de l'intelligence consciente qui réside dans le cerveau est de la renforcer ou de la transformer ou

même de l'arrêter si les circonstances l'exigent.

« Les centres nerveux forment une harmonie dont le cerveau doit être l'éducateur et le coordonnateur.

« Mais les relations entre l'être conscient et l'être inconscient devront former une harmonie et non une hiérarchie, car l'autorité de l'être conscient impliquerait l'esclavage de l'être inconscient, alors que les liens qui unissent ces deux êtres doivent être ceux de la solidarité amoureuse.

« Il ne faut pas éteindre les instincts pour les rendre passifs ; il faut, au contraire, les développer, les cultiver et les diriger pour les rendre utiles et généreux.

« Et dans les générations à venir vous arriverez même à faire entrer dans cette harmonie les organes de la vie végétative tels que le cœur, et vous serez alors entièrement maîtres de vos corps nobles et beaux, et de vos âmes ardentes et fières.

« Et cela sera dans une harmonie parfaite le triomphe de l'intelligence consciente.

« Le développement musculaire ne sera donc qu'une conséquence de l'éducation physique, mais ne sera pas le but, car le but sera le développement et l'éducation des centres nerveux inconscients.

« Et dans l'éducation de vos enfants, vous attribuerez une grande importance à la différenciation des muscles, qui est la faculté de pouvoir mettre en tension à volonté et individuellement tous les muscles du corps, en laissant les muscles voisins à l'état de relaxe.

« La différenciation des muscles est le résultat de la culture du commandement inconscient mis en

état d'harmonie avec le commandement conscient.

« Vous viserez à l'adresse, la souplesse et l'élégance, et non à la force musculaire, car l'homme doit travailler avec son intelligence et non avec ses muscles. Les machines automatiques conçues par l'intelligence et puisant leur force motrice au sein de la terre exécuteront les travaux qui demandent de la force.

« Le mouvement nouveau demande pour être exécuté le concours de l'intelligence consciente, car le mouvement nouveau n'est pas instinctif.

« Mais le mouvement acquis passe à l'état d'instinct et n'est bon que lorsqu'il arrive à se faire sans le secours de l'intelligence consciente, car lorsqu'il demande le concours actif de l'intelligence consciente, il est lent, fatigant et maladroit.

« Le mouvement acquis et qui est passé à l'état d'instinct est commandé par les centres nerveux inconscients, et l'intelligence consciente n'a pas conscience de ce commandement, car ce commandement est inconscient.

« Et la précision du commandement inconscient donne l'adresse et aussi la rapidité et la légèreté de mouvement.

« La sérénité du commandement inconscient donne la souplesse et la grâce.

« La noblesse du commandement inconscient donne l'élégance et la fierté physique.

« Et je veux que vous soyez élégants, car l'élégance découle de l'idéal de la beauté, de l'harmonie et de l'amour.

« L'élégance du corps est le résultat de l'élégance

des instincts, qui se révèle par la pensée noble et joyeuse, par la physionomie aimante et loyale, par le regard tendre et courageux, par le mouvement léger et souple, par le geste sobre et fier, par le son de voix chaud et velouté.

« La coquetterie de la toilette n'est que le complément harmonique de l'élégance ; et je veux que vous ayez cette coquetterie et que votre vêtement soit en lui-même une œuvre d'art.

« Mais, en art, la beauté repose sur la simplicité.

« C'est pourquoi vos vêtements seront chatoyants, magnifiques et simples.

« Et votre vie entière sera une œuvre d'art, car elle sera chatoyante, magnifique et simple.

« Car le but de l'art n'est pas seulement d'inspirer des œuvres d'art. Le but de l'art est surtout de pénétrer dans les moindres détails de la vie, et de faire de la vie elle-même une œuvre d'art.

« Et lorsque l'âge de la procréation sera arrivé et que les jeunes dieux et les jeunes déesses auront transmis à leurs descendants des instincts améliorés et des âmes embellies par l'éducation, qu'ils seront arrivés au plein épanouissement de leur être, ils jouiront généreusement de la vie et partageront leur temps entre les sports, l'amour et les fêtes.

« Et lorsque l'ardeur de leur jeunesse se sera calmée, ils seront d'instinct attirés par le travail ; ils apprendront à goûter la joie du travail et emploieront leur combativité à résoudre les grands problèmes de l'art, de la science et de la philosophie, en vue du bonheur de tous.

« Le travail n'est pénible que lorsqu'il est imposé par la crainte ou le besoin.

« Mais, lorsqu'il est inspiré par l'enthousiasme et qu'il a pour but le bien de tous, le travail est anoblissant et procure la joie.

« Et les dieux et les déesses pourront, lorsque les circonstances l'exigeront, travailler dans le recueillement et dans le silence.

« Et lorsque l'âge du repos aura sonné, ils puiseront leur bonheur dans la joie des autres et aussi dans leur propre cœur, car la joie intérieure croît avec le nombre des années[1].

« Et ils resteront jusqu'à la fin de leurs jours jeunes de corps et d'esprit, car ils connaîtront la vieillesse physiologique, c'est-à-dire la jeunesse éternelle.

« Et les arts, la science et la philosophie atteindront un développement que vous ne pouvez même pas soupçonner, pas plus que vous ne pouvez sonder le problème de l'Infini, c'est-à-dire connaître l'Inconnaissable.

« Et avec relativement peu de travail, vous vivrez toujours dans l'abondance et dans la splendeur, car votre nombre ne dépassera jamais soixante mille et les ressources naturelles du pays, déjà plus que suffisantes, s'accroîtront encore par votre intelligence.

« Actuellement les sels de la terre se transforment en herbe, l'herbe en brebis, la brebis en laine, et la laine en étoffe.

« Mais vos descendants apprendront à transformer les sels de la terre directement en étoffes, au moyen de machines électro-chimiques qui

1. METCHNIKOFF, *Essai de philosophie optimiste.*

puiseront leur force motrice au sein de la terre.

« Et de même ils apprendront à transformer les sels de la terre directement en fruits succulents, au moyen de machines et sans le secours des arbres.

« Et ils apprendront à transformer les sels de la terre directement en pierres précieuses jetant mille feux, et cela au moyen de machines et sans le secours des rochers.

« Et ils apprendront à transformer directement les sels de la terre en mille choses utiles et agréables, et cela au moyen de machines.

« Et ces machines puisant leur force motrice au sein de la terre, seront construites en matières inaltérables et inusables ; elles ne demanderont aucune surveillance et seront de ce fait de véritables forces naturelles.

« Et vos descendants jouiront de ces forces naturelles conçues et construites par leurs ancêtres.

« Et de ces forces naturelles couleront à jet continu des étoffes ruisselantes et merveilleuses comme le ruisseau rapide coule dans le gazon.

« Et de ces forces naturelles jailliront des vins pétillants et généreux comme l'eau jaillit du rocher.

« De ces forces naturelles tomberont sans interruption des fruits succulents comme la pomme tombe du pommier.

« De ces forces naturelles tombera une pluie scintillante de pierres précieuses comme la grêle tombe du ciel.

« Et de ces forces naturelles émaneront toutes sortes et manières de choses utiles et agréables à l'existence.

« Et cela sans aucun travail de votre part.

« Car vous accomplirez des miracles; mais ces miracles ne seront pas en opposition avec les lois de la science. Ces miracles seront au contraire le résultat de vos travaux et la consécration de votre génie scientifique et artistique.

« Et vous ne tremblerez pas au son du tonnerre car vous le provoquerez à votre guise.

« Et vous n'adorerez pas la nature ; vous la commanderez, car vous êtes des dieux et des déesses, et la nature pétrie par votre science, domptée par votre génie deviendra votre esclave dévouée et votre collaboratrice intelligente.

« Et vous établirez les lois de l'hygiène dont le but est d'augmenter la santé, d'augmenter la vitalité et de rendre l'organisme réfractaire à la maladie.

« La santé est l'âme du bonheur; elle est le résultat de l'harmonie des centres nerveux et de leur parfait fonctionnement.

« La santé est comparable à une fortune provenant d'héritage ; on peut l'augmenter par la science : on peut la diminuer ou la perdre par ignorance, et selon les soins donnés à l'organisme avant l'âge de la procréation on peut transmettre à ses descendants une santé accrue ou une santé diminuée.

« L'homme doit chercher à tirer de son organisme le maximum de rendement avec le minimum d'usure et, en obéissant aux lois de l'hygiène, il connaîtra la vieillesse physiologique, c'est-à-dire la jeunesse éternelle.

« Vous confierez à vos hommes de science les

plus éminents le soin de déterminer la composition de vos aliments, et à mesure que la race se modifiera par l'évolution, ils étudieront sans cesse les modifications à apporter à cette composition.

« L'analyse chimique de la nourriture et le dosage de la quantité de matières assimilables qu'elle doit contenir a pour objectif la réparation normale des tissus.

« Car la nourriture doit réparer généreusement les tissus sans encombrer le sang de déchets nuisibles.

« Il doit y avoir harmonie parfaite entre l'assimilation et la désassimilation.

« Car l'organisme de celui qui assimile moins qu'il ne désassimile, dépérit par anémie.

« Et l'organisme de celui qui assimile plus qu'il ne désassimile, c'est-à-dire qui assimile trop ou ne désassimile pas assez, se détériore par intoxication.

« Et après avoir dépassé le point culminant de sa vitalité, l'homme doit, dans ses aliments, réduire progressivement la quantité de matières assimilables ; car il faut éviter l'usure et la fatigue des organes d'assimilation et de désassimilation, et les organes de désassimilation faiblissent généralement avant les organes d'assimilation.

« Mais l'harmonie de la digestion, de l'assimilation et de la désassimilation ne peut pleinement s'épanouir que si les centres nerveux inconscients qui commandent ces fonctions vibrent avec joie. Il est donc nécessaire, par la forme donnée aux aliments et aux repas, de provoquer un espoir d'harmonie dans les sens artistiques de l'être inconscient.

« C'est pourquoi, s'inspirant de l'idéal de la beauté, de l'harmonie et de l'amour, vos artistes les plus éminents et les plus généreux s'efforceront de donner aux sels réparateurs et améliorateurs les formes les plus variées de fruits succulents, parfumés, frais et délicats, savoureux au palais, chatoyants à l'œil, charmants au toucher et agréables à l'oreille et à l'odorat.

« Le but essentiel et différé de l'alimentation doit être l'augmentation de la santé et l'amélioration de la race. C'est pourquoi la composition chimique des aliments et la proportion de matières assimilables qu'ils doivent contenir seront réglées par les hommes de science.

« Mais le but immédiat des repas doit être la joie et le bien-être.

« C'est pourquoi les repas seront généreux, chatoyants, magnifiques et simples, et constitueront une œuvre d'art joyeuse et gaie.

« Et vous observerez aussi les lois de l'hygiène intellectuelle dans votre façon de travailler. Pour produire beaucoup il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, mais il faut travailler régulièrement. Celui qui travaille irrégulièrement se fatigue et produit peu ou produit mal.

« Et vous travaillerez par enthousiasme et pour donner satisfaction à vos instincts de combativité, et cela en vue du bonheur de tous.

« Et votre philosophie sera optimiste et non pessimiste.

« Elle enseignera la joie et non la tristesse ; le courage et non la crainte ; la victoire et non la défaite ; la fierté et non l'humilité ; la combativité

et non la résignation ; la vaillance et non la soumission ; l'enthousiasme et non l'indifférence ; la beauté et non la laideur ; l'harmonie et non la hiérarchie ; l'amour et non la haine.

« Il ne faut pas pleurer, il faut chanter ; il ne faut pas exister, il faut vivre.

« Et vos médecins seront des professeurs de santé et non des professeurs de maladies.

« Et vos philosophes seront des professeurs de joie et de bonheur et non des professeurs de désespérance.

« Et vos poètes chanteront la joie d'aimer et la joie de vivre, et non le désespoir d'amour et la désespérance de la vie.

« Et c'est par la perception des cinq sens que les centres nerveux conservent leur énergie et leur vitalité.

« Et par l'entraînement, le pouvoir récepteur des sens se développe en puissance et en délicatesse, et il s'atrophie par l'inaction ; de même que le soc de la charrue brille par le travail et se rouille dans le repos.

« Les sensations reçues se transforment par la suite en pensées et en actes.

« Et l'homme pour arriver au plein épanouissement de son être ne doit pas demeurer isolé. Il doit se mêler à la foule, et vivre dans une atmosphère d'amour, d'enthousiasme, d'air pur, de lumière, d'activité, de bruit et de mouvement.

« Il ne faut pas se polariser ; il faut vibrer.

« Et le mot création n'est qu'une figure ; on ne peut rien créer et on ne peut rien détruire. On ne peut que transformer.

« Et cette loi s'applique aussi au domaine des idées.

« L'idée nouvelle n'est pas une création ; elle n'est que la transformation heureuse d'idées déjà énoncées par d'autres.

« Il ne faut pas accumuler les idées ; il faut les échanger.

« Il faut produire, donner, recevoir et transformer, et cela avec générosité et avec joie.

« Et les terres et les objets et tout ce qui existe n'appartiendront ni à vous personnellement ni à la collectivité. Ces choses n'appartiendront à personne, mais tous pourront en jouir librement, comme tous pourront jouir librement de la lumière des cieux et de l'air des montagnes ; car par votre intelligence vous produirez une grande surabondance de toutes choses, et vous vivrez en harmonie dans la splendeur et l'abondance.

« Et votre vie sera une œuvre d'art, car elle sera chatoyante, magnifique et simple.

« Et votre race qui s'améliorera sans cesse par la sélection et l'éducation sera elle-même une œuvre d'art, car elle sera composée d'éléments différents entre eux et dont l'ensemble formera une harmonie.

« Et la femme ne sera pas l'égale de l'homme, mais elle ne sera pas non plus son inférieure : elle en sera le complément harmonique.

« Et l'homme ne sera pas l'égal d'un autre homme ; mais il ne sera pas non plus son supérieur ou son inférieur ; il sera son complément harmonique.

« Et vous ne serez pas égaux entre vous, car

l'égalité est contraire aux règles de l'art; mais vous vous compléterez les uns les autres selon les lois de l'harmonie.

« Et vous ne chercherez pas à vous dominer les uns les autres, car vous vivrez en harmonie.

« Et vous empêcherez par tous les moyens les autres de se dominer entre eux, car vous vivrez en harmonie.

« Unis par les liens de la solidarité amoureuse, vous emploierez votre combativité à résoudre les grands problèmes de l'art, de la science et de la philosophie, et cela en vue du bien de tous.

« Et vous formerez ainsi une grande famille composée du peuple tout entier, et vous unirez vos efforts pour donner une bonne éducation à tous les enfants, car ce sont vos descendants qui accompliront les grandes œuvres conçues par votre intelligence et l'accomplissement de ces grandes œuvres sera la consécration de votre génie.

« Et si chez un de vous ou de vos descendants se manifestaient de mauvais instincts, vous ne le puniriez pas, car les mauvais instincts sont le résultat d'une dissonance dans l'harmonie des centres nerveux et proviennent d'une erreur d'hérédité ou d'une erreur d'éducation. Vous chercheriez à modifier ces instincts et à en empêcher la transmission à la race.

« Il ne faut ni punir, ni pardonner, il faut guérir.

« Et vous ne connaîtrez pas la jalousie, car la jalousie n'est pas inspirée par l'amour; elle est inspirée par les mauvais instincts de la domination et de la monopolisation, et vous n'aurez pas ces instincts.

« De l'amour doit résulter la tendresse et non la haine.

« Et vous ne connaîtrez pas la soumission, l'humilité et la résignation, stigmates de l'esclavage, car vous serez fiers, magnifiques et splendides.

« Et vous ne connaîtrez pas l'ascétisme, car l'ascète est cruel pour lui-même, et celui qui est cruel pour lui-même est porté d'instinct à être cruel pour les autres.

« Il faut être bon pour soi-même et bon pour les autres.

« Et vous ne connaîtrez pas l'austérité qui est la négation de l'art et de la joie, car l'austérité engendre la tristesse morne, terne et solennelle.

« A l'inverse de la joie qui, elle, dilate tous les pores de la peau, la tristesse les resserre, les ferme et fait refluer vers le centre tous les fluides toxiques de l'élimination, et les miasmes de la tristesse sont contagieux.

« Et vous ne connaîtrez pas le sentiment de la pudeur qui est en contradiction avec les principes de l'art.

« Inspirés par l'idéal de la beauté, de l'harmonie et de l'amour, vous ne couvrirez vos corps charmants que dans la mesure voulue pour les rendre encore plus beaux et plus harmonieux.

« Et vous emploierez à cet effet des étoffes légères, chatoyantes et magnifiques.

« Et vous soignerez vos corps pour qu'ils restent jeunes, souples et beaux.

« Et ils resteront jeunes et charmants jusqu'à la fin de vos jours, car vous connaîtrez la vieil-

lesse physiologique, c'est-à-dire la jeunesse éternelle.

« Et vous ne connaîtrez pas le sentiment de la colère, car la colère est un signe de faiblesse et non de force.

« La colère a pour cause une révolution et une dissonance dans l'harmonie des centres nerveux. Elle jette le trouble dans la circulation, pervertit le raisonnement et est presque toujours suivie de dépression nerveuse.

« Et vous ne connaîtrez pas la paresse, car la paresse a pour cause un manque d'intensité dans les vibrations des centres nerveux inconscients et vous serez ardents et combatifs de naissance et par éducation.

« Et vous ne serez pas solennels et renfermés ; vous serez, au contraire, expansifs et affables. Vous aurez plaisir à connaître les idées des autres et à leur faire connaître les vôtres.

« Vous serez sociables, simples et aimants, car vous vivrez en harmonie.

« Et vous serez gais, amusants et spirituels, car de la gaîté naît la joie, et du choc des idées mordantes et spirituelles naît l'étincelle chaude et joyeuse.

« Et vous ne connaîtrez pas l'angoisse et l'inquiétude intérieure qui ronge le cœur et empoisonne l'existence. Vous connaîtrez au contraire la paix intérieure, car votre philosophie sera optimiste, et votre idéal sera celui de la beauté, de l'harmonie et de l'amour.

« Et vous cultiverez la joie intérieure, car la joie intérieure est semblable à une flamme ar-

dente et douce qui réchauffe le cœur de celui qui la possède.

« Et celui qui possède la joie intérieure porte en lui-même le bonheur et peut le transmettre par rayonnement à ceux qui l'entourent.

« Par l'éducation des centres nerveux inconscients vous arriverez à la différenciation des muscles et vous serez maîtres de toutes les contractions musculaires dans leurs moindres détails.

« Et vous cultiverez aussi le son de votre voix parlée et chantée, car le son de la voix est une caresse indépendante des sentiments exprimés[1].

« Et vous arriverez avec un souffle très léger à mettre en vibration non seulement les cavités de la face mais aussi les tissus du corps tout entier.

« Car les cordes vocales donnent des vibrations mères qui sont susceptibles d'être amplifiées et enrichies par les vibrations harmoniques provoquées par les centres nerveux inconscients.

« Le son de votre propre voix chaude, veloutée et tendre provoquera dans votre organisme des vibrations qui vous rempliront de joie et qui rempliront aussi de joie ceux qui vous entendront.

« Et le son de la voix des autres provoquera également chez vous des vibrations qui vous rempliront de joie.

« Sans contractions et sans efforts de votre part, les pulsations de votre voix se poursuivront dans le lointain comme le font les ondulations soulevées sur l'eau par la brise légère.

1. Dr Roux, *l'Instinct d'Amour*.

« Je suis Dieu.

« Je suis le Dieu ancêtre, le Dieu barbare, le Dieu de force, de puissance et d'enthousiasme.

« Et vous conserverez et développerez ces qualités de force, de puissance et d'enthousiasme.

« Mais par la sélection de la race, par l'éducation de l'âme, et en vertu du principe de l'évolution, vous ajouterez à mes qualités des qualités que je ne possède pas moi-même, des qualités de douceur et de délicatesse, résultats de la culture.

« Issus de sang pur, vous resterez purs sangs et et vous ne laisserez pas contaminer votre race.

« Et dans les siècles à venir vous serez à la fois puissants et délicats, intelligents et bons, combatifs et courtois, courageux et tendres, élégants et simples, cultivés et sociables, sportsmen et intellectuels, patriciens et savants, viveurs et philosophes, artistes et artisans.

« Vous serez à la fois hommes de science et idéalistes, car vous étudierez la matière pour la connaître, la dominer et l'asservir.

« Mais la science ne sera pas le but ; elle ne sera qu'un moyen.

« Le but sera la poursuite de l'idéal de la beauté, de l'harmonie et de l'amour.

« Et les dieux évolueront vers les arts, les sciences et la philosophie.

« Et les déesses évolueront vers les arts, l'éducation des jeunes et l'organisation des fêtes.

« La culture des arts sera commune aux deux sexes.

« Et ces principes que je vous donne je les puise dans le meilleur et le plus profond de mon âme.

« Mais en vertu du principe de l'évolution, la vérité d'aujourd'hui peut devenir l'erreur de demain.

« C'est pourquoi si, par la suite, un dieu vous expose une erreur dans les principes que je vous donne, vous ne le montrerez pas au doigt, mais vous le vénérerez comme un bienfaiteur, car celui qui démontre une erreur enseigne de ce fait une vérité.

« Et vous n'aurez pas la foi, vous ne croirez pas sans comprendre ; vous ne craindrez pas de discuter les principes que je vous donne, car de la discution la vérité ressort plus éclatante.

« Ce n'est pas la vérité qui s'effondre sous la logique ; c'est l'erreur.

« Une doctrine philosophique pour être vraie doit être basée jusque dans ses moindres détails sur le raisonnement scientifique.

« Et vous ne chercherez pas à donner au progrès une marche trop rapide, car de la révolution naît la réaction ; c'est de l'évolution que naît le progrès.

« Et les principes que je vous donne vous serviront de religion et vous n'aurez pas d'autre religion que celle de la beauté, de l'harmonie et de l'amour.

« Car celle-là seule est vraie ; celle-là seule procure la joie et le bonheur pour tous également.

« Et vous célébrerez le culte divin dans des temples splendides et magnifiques.

« Vous y célèbrerez votre propre gloire, car vous êtes tous dieux et déesses fusionnés en un seul Dieu par la religion de la beauté, de l'harmonie et de l'amour.

« Et dans la somptuosité du service divin

qui évoluera avec le progrès, vous exposerez les splendeurs de vos conquêtes artistiques et scientifiques.

« Et vous unirez vos voix pour célébrer votre gloire. Les mélodies adorables chantées par chaque voix s'enchevêtreront d'une façon complexe et inextricable pour former ensemble une harmonie grandiose et joyeuse, aussi noble et aussi pure que la neige éternelle des hautes montagnes, aussi douce et aussi tendre qu'une caresse d'amour, aussi riche et aussi chatoyante que l'éclat glorieux d'un coucher de soleil.

« Vous célébrerez le culte divin la tête haute, magnifiques et fiers. Vous vous sentirez grandis en contemplant le passé, et tremblants d'émotion en contemplant les cimes escarpées de l'idéal qui vous restent encore à gravir.

« Car l'Idéal n'est jamais dans le passé ; il est toujours dans l'avenir.

« Et lorsque le jour sera venu, vous révélerez au reste du monde la vérité dont vous serez la consécration.

« Et vous ne connaîtrez pas la satiété de la joie, car votre joie naîtra de la poursuite de l'Idéal, et l'Idéal grandit et s'éloigne à mesure que l'homme croit s'en approcher.

« Il est aussi impossible d'atteindre l'Idéal que de sonder le mystère de l'Infini, c'est-à-dire de connaître l'Inconnaissable.

« Et vos âmes sont immortelles car elles continueront à vibrer toujours plus nobles et plus hautes, plus ardentes et plus fières dans les âmes de vos descendants. »

V

Lysias s'arrêta quelques instants puis reprit :

Depuis ce temps-là notre peuple n'a pas eu d'histoire autre que l'histoire du progrès et de la civilisation pour arriver à l'harmonie. Toutes les prédictions de notre prophète se sont aussi pleinement réalisées que si elles avaient été écrites après coup. Les Déoniens ont vécu sans gouvernement et presque sans lois. Un règlement rappelant les règlements intérieurs de vos grands cercles a suffi ; et encore, ce règlement n'a pour ainsi dire jamais été appliqué.

Il y a toujours eu une grande surabondance de toutes choses; le sentiment de la solidarité amoureuse a toujours régné en maître. Cela s'explique aisément, car nous étions, de naissance, combatifs et ardents, et le travail a toujours été chez nous agréable et intéressant.

Après la mort de Déon, quelques querelles éclatèrent de temps à autre, mais cela seulement pendant deux ou trois générations. Ces querelles furent sans importance, car d'un commun accord les Déoniens s'efforcèrent non seulement de les calmer et de les dissiper, mais d'en faire disparaître jusqu'au souvenir.

Au début, tout était à créer, toutes les machines étaient à construire. Aussi les progrès furent rela-

tivement lents. Mais les Déoniens mirent à leurs travaux un tel enthousiasme, ils s'étaient par leur religion si bien solidarisés avec les générations qui devaient les suivre et dans lesquelles ils sentaient que vibreraient leurs propres âmes, qu'après les premières difficultés surmontées, les progrès marchèrent à pas de géants, et nous sommes arrivés aujourd'hui à un état de choses qui probablement vous paraîtra invraisemblable.

Mais cet état de choses ne vous paraîtra invraisemblable que si vous ne réfléchissez pas. Car songez au passé ; comparez ce qui depuis vingt siècles s'est passé en Europe avec ce qui s'est passé ici.

Pendant que vous avez détruit, nous avons créé.

Lorsque la civilisation romaine s'est effondrée sous la poussée formidable des Barbares, l'Europe s'est trouvée plongée dans la nuit noire de la désolation et de la sauvagerie.

A la même époque nous marchions de l'avant dans l'opulence et la splendeur.

Notre religion était optimiste, alors que la vôtre était pessimiste.

Alors que nous nous étions élevés nous-mêmes au rang de dieux intelligents et bons, vos ascètes, vos ermites couverts de vermine vivaient dans des cavernes, se nourrissant de racines qu'ils déterraient avec leurs ongles et se ravalaient au niveau des animaux pour plaire à un Dieu qu'ils déclaraient être un idéal de bonté et de douceur ; et cependant ils ne cessaient de redouter avec terreur les colères et les vengeances de ce même Dieu.

Nos philosophes nous enseignaient la fierté et la joie.

Vos prêtres vous enseignaient l'humilité et la crainte.

Nous luttions ensemble et à rangs serrés pour le progrès et le bonheur.

Vous luttiez isolément ou par groupes dans le but de vous nuire les uns aux autres ou de vous détruire les uns les autres, toujours poussés par la crainte ou la cupidité et jamais par l'enthousiasme.

Et lorsque par exception vous luttiez avec enthousiasme, le but était la guerre, c'est-à-dire le but était de voler, piller, brûler, saccager, détruire et tuer vos semblables.

Et, ce qui à nous, Déoniens, nous paraît le plus triste dans toutes ces guerres, ce n'est pas seulement les monceaux de cadavres résultant de ces luttes, ce n'est pas l'horreur soulevée à l'idée de tous ces jeunes gens beaux et courageux s'entr'égorgeant sans motif d'animosité, ce n'est pas les ruines, les larmes et la désolation, mais c'est surtout le sentiment de haine soigneusement attisé et entretenu, c'est la haine érigée au rang de vertu patriotique.

Chez nous les grandes vertus patriotiques sont la bonté et l'amour.

C'est la haine et le besoin de détruire qui chez vous ont absorbé la plus grande partie de votre combativité depuis vingt siècles.

Chez nous la combativité, à un degré bien plus intense, a été employée à créer et améliorer.

Vous avez fait de la vie une expiation.

Nous en avons fait une joie.

Vous avez fait de la terre une vallée de larmes.

Nous avons fait de notre pays un jardin resplendissant de beauté, d'harmonie et d'amour.

Vous avez déclaré que le corps était une guenille.

Nous en avons fait une œuvre d'art.

Vous avez sanctifié la malpropreté physique.

Nous avons fait de la propreté une vertu patriotique.

Vous avez cherché à éteindre et à humilier les instincts.

Nous les avons cultivés et dirigés pour les épanouir et les rendre utiles.

Chez vous, pendant le moyen âge et lés siècles qui ont suivi, le peuple a gémi sous l'oppression. Les seigneurs étaient fiers de leur ignorance et méprisaient le travail. Leur bonheur était de détruire et non de créer. Les rues des villes étaient des cloaques et les chemins de campagne des coupe-gorge. La culture des seigneurs était à peine un vernis superficiel; ils portaient des vêtements de soie et de velours, mais ne portaient pas de linge et ne connaissaient pas l'usage du savon.

Lorsque chez vous les premiers hommes de science ont tenté leurs essais timides, ils ont été traqués, poursuivis et souvent martyrisés et condamnés. On les a accusés d'être inspirés par le diable.

Alors que vous faisiez de Satan l'esprit du mal nous en faisions l'esprit de la vie, le symbole du progrès et de la joie de vivre.

Nos hommes étaient tous beaux, intelligents,

fiers, ardents, nobles et bien portants, et cependant nous choisissions pour la sélection de la race.

Chez vous les gouffres causés par les guerres et les épidémies ont été comblés par la procréation de tous, y compris les serfs, les manants, les vilains, les misérables, les phtisiques, les rachitiques, les alcooliques, les ventrus, les congestionnés, les dégénérés, les neurasthéniques, les aliénés, les idiots et les imbéciles.

Alors que vous viviez sous le régime de l'autorité, c'est-à-dire de la hiérarchie de l'esclavage, où le noble insulte le serf pour courber ensuite l'échine comme un valet devant un dignitaire de cour qui lui-même porte, en signe de servitude, une clé brodée dans le dos, nous étions tous libres et nous vivions en harmonie.

Alors qu'agenouillés et rampants comme des esclaves, vous trembliez devant les colères chroniques d'un Dieu énigmatique et que vous acceptiez, avec humilité et résignation, ses vengeances aveugles qui frappaient souvent l'innocent pour le coupable, nous nous étions élevés nous-mêmes au rang de dieux et de déesses, fiers, splendides et magnifiques, resplendissants de beauté et d'amour.

Alors que vos révolutionnaires rêvent de supprimer la richesse, nous avons supprimé la pauvreté et nous vivons tous dans la splendeur.

Alors que vos égalitaires rêvent de niveler par le bas, nous avons harmonisé dans le niveau le plus élevé possible.

Alors que vous croupissiez dans les bas-fonds marécageux de l'ignorance et de la superstition,

nous gravissions les cimes étincelantes d'un idéal de beauté basé sur la science.

Notre vie est chatoyante, magnifique et simple.

La vôtre est terne, mesquine et compliquée.

Et cela parce que vous n'avez pas d'idéal, parce que votre philosophie est pessimiste au lieu d'être optimiste, parce que si vous êtes souvent des héros au point de vue physique, et quelquefois au point de vue moral, vous êtes généralement des lâches au point de vue philosophique; vous n'osez pas espérer; vous n'osez pas croire à la possibilité du bonheur sur terre. On vous a fait croire que la recherche du bonheur était dégradante. Vous êtes paralysés par des préjugés, des sentiments d'instinct qui sont contraires à la logique, et vous n'osez pas approfondir. Vous avez la foi; vous croyez sans comprendre, sans chercher à comprendre et vous en êtes fiers parce qu'on vous a persuadé que la foi est une vertu. Vous ne croyez pas avec le cerveau, vous croyez avec la moelle épinière.

Votre prophète vous a dit : « Aimez-vous les uns les autres », et vous n'osez pas aimer. Chez vous la bonté passe pour ridicule et l'amour est souvent considéré comme criminel. Votre admiration se porte vers ceux qui savent dominer, haïr et détruire. Et vous n'avez en aucune façon le sentiment artistique de l'harmonie en toutes choses.

Vous allez voir chez nous ce qu'un peuple peut devenir lorsqu'il est guidé par un idéal élevé.

Nous réalisons en chair et en os un idéal que n'ont même pas rêvé les dieux imaginaires de l'Olympe. Nous sommes ce qu'il y a de plus beau et de plus

parfait dans la nature entière. Nous représentons le triomphe de la vie. Nous représentons le triomphe de la beauté, de l'harmonie et de l'amour. Nous nous adorons nous-mêmes, car nous, Déoniens, sommes tous des dieux et des déesses.

En parlant ainsi Lysias me paraissait transfiguré et grandi. Malgré ses formes délicates et élégantes, il me donnait l'impression d'un géant. Sa voix chaude vibrait avec ampleur; il avait le geste large et magnifique et ses yeux bleux scintillaient comme des diamants. J'étais ému et fatigué, et mes yeux ont certainement dû me tromper, car je voyais Lysias baigné dans une auréole de lumière tremblotante.

— Eh bien, me dit Lysias d'une voix plus douce, je vous ai fatigué, n'est-ce pas? Toutes ces théories vous paraissent abstraites et quelque peu extraordinaires.

Et Lysias me regardait avec son air habituel, plein de bienveillance charmante.

Je lui répondis que je n'étais pas philosophe; que j'étais simplement sportsman et viveur et que, si l'histoire des Déoniens m'avait vivement intéressée, je n'avais pu le suivre que très vaguement dans l'exposé des doctrines de Déon.

Lysias, après m'avoir serré la main, sortit et me laissa seul.

Et dire qu'il va falloir que j'écrive tout cela; oh! ma tête, ma pauvre tête!

Enfin, heureusement que j'ai une mémoire phénoménale, et je vais essayer d'écrire, tant bien que mal, le mot à mot, sans chercher à comprendre.

VI

Pendant deux jours je restai seul et travaillai à mon manuscrit, me servant du crayon en porcelaine qui était un vrai bijou. Me fiant à ma mémoire, je laissai courir ma main d'une façon machinale et sans chercher à comprendre, car chaque fois que j'essayais de réfléchir, cela me gênait pour écrire. Je n'ai donc guère pu approfondir le discours de Déon; cependant l'impression qui m'est restée est que ce discours contient certainement des choses intéressantes, mais que comme ensemble les doctrines qui s'y trouvent exposées sont absolument fausses.

Je passai le reste du temps à flâner et à fumer des cigarettes. Je restais souvent en contemplation devant la charmante Siva (je parle de la statue, qui était toujours aussi séduisante, qui versait toujours des pierres précieuses liquides et qui par moments me troublait).

Me regardant dans la glace du cabinet de toilette, je me trouvai très bonne mine. Jamais je ne m'étais vu aussi jeune. Evidemment la cure dans mon étuve me réussissait à merveille. Cependant je commençais à trouver le temps long. C'est donc avec un véritable plaisir que je vis reparaître Lysias qui entra, plus charmant et plus élégant que

jamais et qui portait une étoffe sur le bras gauche.

— Votre cure, cher ami, me dit-il, n'est pas encore tout à fait terminée; mais cependant je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous fassiez quelques petites sorties, à la condition de rentrer ici après chacune d'elles. Avez vous envie de sortir ce soir?

— Si j'ai envie de sortir? Mais je vous crois, et nous allons faire la fête, n'est-ce-pas, tous les deux ensemble?

— C'est que je suis patriarche, c'est-à-dire ce que vous appelleriez chez vous « rayé des cadres », et la fête m'amuse moins qu'autrefois. Après avoir cultivé l'amour des jolies femmes, je cultive maintenant l'amour des belles idées. Cependant une fois n'est pas coutume. D'ailleurs Vérone et Sorrente vont venir dans un instant nous prendre en automobile et ce sont elles surtout qui vous montreront le pays; je suis sûr qu'elles vous plairont beaucoup.

— Vérone et Sorrente. Mais ce sont mes épileuses.

— Justement.

— Et elles conduisent elles-mêmes une auto?

— Mais oui. Tenez, je vous apporte un vêtement plus habillé que le vôtre.

Lysias me fit endosser une tunique légère, puis me drapa sur l'épaule un peplum fait d'une étoffe délicieuse. Peplum n'est pas le mot juste; c'était plutôt une grande écharpe en mousseline de soie. La couleur en était rose pâle avec une bordure rose-thé, et l'étoffe avait l'air d'être tissée en

perles toutes petites. C'était doux au toucher, et cela ruisselait positivement entre les doigts avec un joli tintement presque imperceptible. Lysias était habillé d'une étoffe semblable mais en jaune ambre. Il sortit de sa poche une poignée de bagues magnifiques, qu'il me versa entre les mains comme une poignée de noisettes, en me disant de choisir celles qui me conviendraient.

— Et les autres, lui demandai-je.

— Eh bien vous en ferez ce que vous voudrez, me dit-il. Les bijoux n'ont ici aucune valeur, pas plus que chez vous les cailloux ramassés sur la grève. Il y en a tellement dans le pays que les entrepôts en sont pleins.

Après avoir choisi cinq ou six bagues, j'allai par prudence cacher les autres dans un pli de la robe de la statue, ce qui parut amuser beaucoup Lysias.

— Et où irons-nous ce soir, dis-je à Lysias. Avez-vous des cafés avec des tziganes? Est-ce qu'on joue des valses de Margis.

— Je compte vous mener ce soir voir un exercice de gymnastique scolaire. On y exécutera une nouvelle symphonie.

Je sentis ma figure tomber. Une symphonie, répondis-je, ne me dit pas grand'chose. J'ai été nourri, comme enfant, de musique classique ; je me suis, il y a quelques années, saturé de Wagner en Allemagne. Maintenant j'en suis arrivé à préférer une marche militaire avec musique, tambours et clairons, ou bien alors la musique gaie comme celle de Messager. Mais les symphonies, je les fuis comme la peste, et j'aimerais mieux autre chose.

Et puis enfin la gymnastique scolaire ne m'enthousiasme pas non plus.

Lysias se mit à rire, et me dit : « Je crois que vous avez du bon et que nous ferons quelque chose de vous. Vous aimez la musique militaire parce qu'elle est simple, gaie et puissante, et qu'elle fait vibrer en vous l'instinct de la solidarité. Vous n'aimez plus Wagner parce que vous êtes sportsman et combatif et qu'il vous déplaît d'être dominé pendant des heures par un génie que vous ne comprenez pas et qui vous paraît agressif. Et vous n'aimez pas la musique classique parce qu'elle est pédante et terne. Votre musique en général est terne, mesquine et compliquée ; la nôtre est chatoyante, magnifique et joyeuse. »

— Ecoutez, Lysias, j'ai réfléchi un peu aux principes de Déon depuis l'autre jour : c'est tout simplement la doctrine anarchiste (j'avais préparé cette botte pour Lysias, pensant l'acculer par surprise).

— La doctrine de l'harmonie ne ressemble nullement à celle de l'anarchie, répondit Lysias avec chaleur : c'est exactement le contraire, vous entendez, le contraire. L'harmonie n'est pas seulement le contraire de l'anarchie ; c'est aussi le contraire du socialisme d'état, le contraire de l'égalité, le contraire de la hiérarchie, le contraire de l'autorité. C'est le contraire de tout cela puisque c'est absolument différent. Je vois que vous êtes un peu musicien, et je vais me servir de la musique pour tâcher de vous faire comprendre l'harmonie sociologique. Retournons par la pensée aux pays civilisés. Imaginons chez vous un orchestre

de cent musiciens, composé entièrement de brutes, de gens sans éducation, agressifs et égoïstes. Supposons qu'il n'y ait pas de musique écrite, et supposons que chaque exécutant n'ait qu'un seul but, qu'un seul désir : faire plus de bruit que son voisin, se faire entendre au détriment de son voisin. Il en résulterait une cacophonie épouvantable qui irait grandissant jusqu'au moment où les exécutants cesseraient de jouer pour frapper à coups de canne sur la tête de leurs voisins et se battre avec férocité dans une mêlée générale : cet état de choses représenterait le chaos, c'est-à-dire l'anarchie. Le résultat serait affreux. Supposons maintenant les cent exécutants jouant tous de la même façon le même air à l'unisson : ceci représente le régime de l'égalité ; c'est monotone, triste, et faux au point de vue artistique. Supposons ensuite notre orchestre de cent musiciens devenu orchestre militaire ; supposons les exécutants très médiocres, et le chef d'orchestre à la fois borné et très autoritaire, menant son orchestre à la baguette pour lui faire exécuter un morceau banal et ennuyeux : nous sommes ici dans le régime de la hiérarchie et de l'autorité. Chaque exécutant s'efforcera de jouer sa partie, correctement et cela pour deux raisons : d'abord pour éviter les punitions, et ensuite pour tâcher par sa bonne volonté et sa docilité de mériter une récompense sous forme de permission, médaille, ou avancement. Le sentiment qui anime le musicien est le même que celui du chien qu'on veut faire sauter à travers un cerceau, qui voit devant lui un morceau de sucre et qui entend derrière lui le cinglement de la cra-

vache. Cet orchestre militaire sera meilleur que les deux autres: il y aura de l'ordre. Mais le résultat sera banal, ennuyeux, antiartistique, et ne donnera de joie, ni aux exécutants, ni aux auditeurs. Supposons enfin, pour terminer notre comparaison, un orchestre de cent musiciens dont chaque exécutant soit un grand artiste. Supposons qu'un chef d'orchestre soit à peine nécessaire pour présider à l'exécution d'une œuvre grandiose, splendide, magnifique; que chaque exécutant joue sa partie avec passion, avec âme, avec amour, que la partie qu'il exécute le remplisse de joie, qu'il puise aussi sa joie dans la joie de ses collègues et dans l'exécution de l'œuvre ellemême, à laquelle il contribue dans toute la mesure de ses forces. Supposons que chaque exécutant n'ait aucune crainte d'amende, qu'il n'espère aucune récompense ultérieure et que sa récompense consiste entièrement dans l'exécution de sa partie, se sentant uni à ses collègues par les liens de la solidarité amoureuse, en vue de la production d'une grande œuvre artistique. Cet orchestre d'artistes désintéressés et vibrant d'enthousiasme représente le régime de l'harmonie. Vous voyez que ce régime ne ressemble ni à celui de l'anarchie, ni à celui de l'égalité, ni à celui de l'autorité. Seulement pour faire partie de ce dernier orchestre il faut avoir une âme d'artiste: c'est une condition indispensable. Chez nous l'œuvre d'art grandiose et magnifique, c'est la vie elle-même et nous sommes solidairement participants et exécutants de cette œuvre d'art qui est notre œuvre à tous.

— Lysias, mon bon Lysias, je ne suis qu'un

pauvre sportsman un peu viveur. Ne me faites plus de tirades philosophiques. Je ne suis pas de force, je ne peux pas discuter avec vous. Vos paroles vous donnent peut-être raison ; mais j'ai le sentiment que vous avez tort, et que vos doctrines sont fausses, archifausses. Parlons plutôt de fêtes et de plaisirs puisque nous sommes au pays de l'harmonie.

A ce moment la porte s'ouvrit brusquement. Vérone et Sorrente entrèrent en coup de vent et dans un éclat de rire.

Ces deux déesses m'ont immédiatement enthousiasmé et ravi ; elles sont tout simplement exquises. Ce sont des petites femmes souples, légères, fines et coquettes.

Et puis elles ne se ressemblent pas. Voilà : Vérone est une petite brune mignonne et svelte, avec de jolis yeux bruns van Dick, chauds et doux comme de la peluche, et de belles chairs nacrées toutes veinées de bleu, en toile d'araignée. Elle est outrageusement décolletée, et son vêtement composé d'une tunique dont la partie supérieure forme écharpe en mousseline de soie, ne couvre la poitrine qu'en biais de sorte qu'elle a un sein à l'air, un joli petit sein rond qui tiendrait dans la main. Le vêtement est couleur bleu pastel frangé d'or pâle. Vérone porte des sandales blanches toutes couvertes de perles ; Elle a les jambes nues et ses chevilles sont délicieusement fines. Elle ne tient pas en place ; elle fait des gambades et galope autour de la pièce en riant et en faisant la Loïe Fuller avec son écharpe légère, ressemblant ainsi à un grand papillon bleu. Ses mouve-

ments ont la souplesse et la caresse de ceux d'une jeune chatte.

Quant à Sorrente elle est complètement différente. Sorrente est une petite blonde avec un teint blanc et rose tout à fait extraordinaire. Avec cela de grands yeux en velours violette de Parme avec de longs cils, des yeux candides et gais. Elle porte sur la tête une grande fleur rose tout à fait plate et posée sur le côté ; on dirait un parasol ; et elle s'est emmaillotée jusque sous les aisselles dans une étoffe gris poussière, d'un gris lumineux et chatoyant. Elle a les épaules et les bras nus et s'amuse à marcher à tout petits pas comme une poupée japonaise, ce qui semble faire le bonheur de Vérone. Sorrente a l'air d'une pièce de jeu d'échecs. Elle porte beaucoup de perles autour du cou et elle est chaussée de petites sandales blanches incrustées d'or qui laissent voir des pieds dont les ongles sont brillants et tout roses.

Elles ont toutes les deux beaucoup de pierreries aux doigts et leurs mains se plient comme du caoutchouc. Toutes les deux sont adorablement jolies et fraîches.

— Allons, dit Lysias, en route.

— On ne prend pas de chapeaux?

— Un chapeau ! mais à quoi cela peut-il servir, dit Lysias.

— Un chapeau ! oh le vilain civilisé.

C'est Sorrente qui a dit cela avec un petit air moqueur mais gentil, et aussitôt Vérone a renouvelé ses gambades et ses cris de joie.

J'avais certainement fait une gaffe pour commencer, et j'étais très embêté.

Et cela à cause des femmes, car j'aurais voulu produire une bonne impression première, et je n'en avais pas produit du tout; j'avais raté mon effet.

Une automobile blanc et or nous attendait à la porte.

— C'est moi qui conduis, dit Lysias ; voulez-vous vous mettre devant à côté de moi, ou préférez-vous vous asseoir derrière avec les déesses.

— J'aime mieux tenir compagnie aux déesses, répondis-je avec vivacité.

Je ne dirai pas grand chose sur l'auto, car je ne pense plus qu'aux deux déesses. Cependant j'ai remarqué qu'on n'entendait aucun bruit de moteur ni d'engrenages. Il paraît que l'auto marche par attraction magnétique qui se règle automatiquement suivant la direction qu'on donne à la voiture. Je n'y crois pas, car cela me semble paradoxal. La route était en diamantine phosphorescente à teintes changeantes, avec *virages relevés*. Au moins ils sont dans le mouvement au pays de l'Harmonie !

Les étoiles brillaient dans un ciel pur, la brise était délicieusement tiède, le paysage avait l'air d'un décor de féerie, cela sentait bon et Lysias conduisait bien. Je reconnais de suite le caractère d'un homme à sa façon de conduire un auto. Il y les audacieux, les timides, les brutes, les égoïstes, et les maladroits. Lysias conduisait en artiste courageux et bien élevé.

Mais les déesses ! Ah ! quel rêve, quelle soirée ; qu'elles sont gentilles et bien élevées ! Et puis avec cela pas farouches du tout. Elles flirtent ; elles

flirtent à fond. On s'embrasse, en veux-tu, en voilà, et puis elles sont gaies et elles sentent bon. De vrais petits purs sangs qui galopent.

Je me rappelle avoir lu dans le temps un roman anglais, de Trollope je crois, dans lequel le héros est fiancé simultanément à deux jeunes filles qu'il aime également, et il n'arrive pas à se décider à laquelle il donnera congé.

J'ai trouvé ce livre idiot, parce que dans ce cas on aime forcément une plus que l'autre.

Eh bien maintenant je comprends, car je me trouve dans le même cas ; je suis amoureux fou de toutes les deux.

Vérone est plus coquette et plus amoureuse, mais Sorrente est plus vive, plus enjouée, plus câline et plus originale.

Les baisers de Vérone sont plus chauds et plus doux ; mais ceux de Sorrente sont plus tendres et plus savoureux.

Les deux déesses sont également délicieuses, fines, souples, délicates et charmantes.

Et toutes les deux me bouleversent également quand elles me regardent avec leurs jolis yeux de velours.

Par moments Vérone faisait voltiger son vêtement léger, comme si c'était un drapeau, et Sorrente debout, les bras étendus, ressemblait à une figure allégorique.

Moi, je les tenais toutes les deux par la taille ; j'étais penché en arrière, plongé dans une douce béatitude.

J'ai été navré lorsque la voiture s'est arrêtée devant une grotte magnifique et éclairée comme

l'est un casino pour les jours de grand gala.

Nous étions arrivés et la grotte était pleine de monde ; c'était féerique.

D'abord les parois de la grotte qui étaient lumineuses changeaient de couleur tout le temps. Les couleurs étaient variées dans toutes les parties de la grotte et se fondaient les unes dans les autres en changeant. J'ai appris depuis qu'on appelle cela ici une symphonie de couleurs.

Il y avait environ deux cents jeunes gens et jeunes filles qui exécutaient ensemble un exercice de barres garnies de boules au bout. Mais leurs vêtements qui avaient l'air d'être en mousseline de soie changeaient aussi de couleurs. C'était extraordinaire et ravissant ; je n'ai jamais rien vu d'aussi beau dans aucune féerie ou ballet.

On entendait une musique splendide, grandiose, qui me remplissait de bonheur. Mais dès mon entrée, je suis resté stupéfait ; car d'abord les barres avaient l'air lourdes et demandaient un effort pour être soulevées ; mais tout à coup elles ont semblé rester suspendues dans l'espace, et les jeunes dieux se sont mis à faire des exercices de barre fixe sur ces barres suspendues dans le vide. Puis à un moment donné, tous ces jeunes gens ont lancé leurs barres en l'air pour faire des échanges et ces barres ont passé à côté les unes des autres, au-dessus les unes des autres, sans se toucher ou se frôler. Elles avaient l'air intelligentes comme les billes d'un champion de billard.

Lysias m'a expliqué tout de suite que les barres étaient à poids variable, et que la variation des poids, qui était réglée par des courants électriques,

suivait la musique et faisait partie de la symphonie, de même que la radiation des couleurs, qui, elles aussi, faisaient partie de la même symphonie.

La variation des poids ne m'a pas trop étonné, car je m'étais servi du même principe pour mon aviateur.

Vérone et Sorrente s'étaient étendues sur des couchettes moelleuses ; je me rapprochai de Vérone pour lui demander où était l'orchestre.

— Ne me dérangez pas en ce moment, me dit-elle, car je suis en extase de cette symphonie de parfums. C'est une œuvre grandiose.

Je remarquai que Vérone et Sorrente avaient les narines écarquillées et semblaient absorbées comme dans un rêve.

— Ne sentez-vous donc rien ? ajouta Vérone.

— Mais si, je trouve que cela sent bon.

— Vous me dites que cela sent bon, comme chez vous un sauvage dirait, en entendant une suite de Massenet : « Ce bruit n'est pas désagréable. » Mais vous ne vibrez donc pas à cette symphonie, vous ne percevez pas le délicieux contrepoint, enchevêtré et chatoyant de ces quatre cent cinquante parfums, dont le rhythme est marqué par les changements délicats de la température et qui s'harmonise si bien avec la belle musique et la radiation des teintes ?

Je ne trouvai rien à répondre et m'éloignai plutôt vexé. J'allai retrouver Lysias, l'homme charmant par excellence, et lui demandai où était l'orchestre.

Il me répondit qu'il n'y avait pas d'orchestre, que la musique était jouée par le véraphone.

mais que le cliché avait été pris sur un orchestre de quinze cents musiciens.

— Qu'est-ce que le véraphone?

— Le véraphone est un phonographe magnétique. On enregistre les vibrations sur des rubans d'or magnétique qui se déroulent entre les pôles d'un électro-aimant, et à la reproduction on met en vibration électrique des amplificateurs ou résonateurs artistiques.

— Mais, Lysias, j'ai déjà pensé à cela, c'est l'application au phonographe du télégraphone de Poulsen. C'est en cherchant cela que j'ai trouvé l'aviateur. Il est vrai que je n'ai pas réussi avec le télégraphone. Mais expliquez-moi cela en détail, cela m'intéressera beaucoup.

— D'abord nous avons une grande quantité d'instruments de musique, mais qui se jouent tous à peu près de la même façon. On se sert d'un clavier qui transmet électriquement les vibrations à tel ou tel instrument. On emploie une main pour manœuvrer le clavier et avec l'autre main et aussi avec les pieds et les genoux, on manœuvre les différentes manettes d'expression.

Tous nos instruments de même que nos voix donnent la pulsation artistique qui est l'âme de l'instrument,

— Que voulez-vous dire par pulsation?

— Les pulsations sont des ondes qui se poursuivent et se dépassent. Si vous jetiez simultanément deux pierres dans l'eau ou presque simultanément, il se produirait des ondes dissemblables qui, par moments, en se joignant produiraient une onde plus forte. Cette onde renforcée s'ap-

pelle la pulsation. On peut l'obtenir en faisant vibrer ensemble deux lames donnant la même note, mais pas tout à fait au même diapason. Il se produit alors une pulsation comme celle que vous avez dans le registre « voix céleste » de vos harmoniums. Ce registre est composé pour chaque note de deux lames qui ne sont pas tout à fait d'accord.

— Est-ce vrai, me dit Lysias, qu'on se sert encore chez vous d'instruments tels que les violons, qui datent du moyen âge? Paul Airin nous a raconté que chez vous un violoniste bien doué, et travaillant huit heures par jour pendant dix ans, pouvait arriver à donner des rages de dents aux hommes et des crises de nerfs aux femmes. Est-ce que chez vous on cherche par la musique à donner des crises de nerfs ou bien est-ce là encore une de ces boutades amères dont Paul Airin était coutumier?

— Il y a là du vrai, mais avec l'exagération d'un sceptique. Votre Paul Airin voyait probablement la vie en noir.

— Si notre musique demande un si grand nombre d'exécutants, c'est que le nombre est lui-même un élément de charme. Un accord parfait frappé sur un piano ne produit aucun effet. Ce même accord joué par quinze cents musiciens est d'un effet grandiose. Un tambour ne fait que du bruit, et ce bruit est désagréable. Mais cent tambours battant ensemble font un bruit agréable, bien que ce ne soit qu'un bruit, car l'idée de solidarité se trouve évoquée.

Voici comment nous nous y prenons, pour l'exécution d'une partition. Les parties sont écrites

par le compositeur à titre d'indication. Les exécutants apprennent ces parties, les jouent ensemble jusqu'à ce qu'ils se soient bien pénétrés de l'œuvre, et ensuite chacun interprète sa partie suivant son inspiration, de sorte qu'une partie doublée par cent instruments est interprétée de cent façons différentes. Il en résulte pour l'ensemble un certain *flou* artistique, un cachet chatoyant qui provient de l'imprévu, et que le compositeur peut prévoir, mais ne peut pas préciser par écrit. Lorsque l'exécution d'ensemble a atteint la perfection voulue, elle est enregistrée au véraphone qui donne un cliché premier. Mais ce cliché est reproduit et dans cette reproduction le compositeur, assis à son clavier électrique, fait les retouches d'ensemble sur les courants qui provoquent les vibrations électriques des amplificateurs. Ceci a surtout pour but de chercher des qualités de son plus veloutées, ou plus éclatantes, à l'aide des transformateurs électriques.

Cette opération de retouche se répète souvent plusieurs fois successivement pour obtenir par reproduction des clichés de plus en plus parfaits ; et enfin lorsque le cliché de musique est bien au point on l'amalgame avec les clichés des radiations lumineuses, des parfums, des variations de poids et de tous les éléments de la symphonie qui ont été établis d'une façon analogue. L'exécution simultanée de ces divers clichés, donne un cliché unique qui est reproduit à un certain nombre d'exemplaires, et ces exemplaires sont déposés au Conservatoire artistique. Ainsi la symphonie qu'on exécute en ce moment est commandée par

les appareils du Conservatoire à l'aide de courants aériens sans fil. Nous ne nous servons d'ailleurs que des courants aériens, qui peuvent se rencontrer, s'enchevêtrer, sans se déranger mutuellement, et qui ne sont perçus que par les appareils auxquels ils sont destinés.

— Qu'entendez-vous par le cliché des parfums? demandai-je à Lysias. Je ne perçois pas de symphonie, je trouve que cela sent bon, voilà tout. Je croyais qu'on avait versé des flacons de parfum très délicat.

— Pas du tout. Dans le cas actuel, la sensation de parfum est produite par des ondes électriques d'une nature spéciale, qui mettent en vibration les nerfs de l'odorat.

— Lysias, je regrette de vous dire que je ne vous suis qu'avec difficulté, et je me demande si vous ne me racontez pas des blagues.

— Vous n'êtes qu'un civilisé, me répondit Lysias, c'est-à-dire presqu'un barbare. Vous êtes ignorant de votre ignorance. Vous n'avez pas d'idéal, ou du moins vous ne comprenez pas qu'il puisse exister un idéal plus élevé que celui que vous possédez vous-même. Vous voyez que chez nous l'exécution d'une symphonie à quinze cents musiciens ne demande pas beaucoup de travail. Il suffit, au Conservatoire, de donner le contact électrique. Le reste se fait tout seul, automatiquement, et le résultat est bien plus artistique, bien plus chatoyant, bien plus flou que celui que nous pourrions obtenir en dérangeant quinze cents personnes. Et par leurs exercices physiques les jeunes gens que vous voyez devant vous participent à

l'œuvre conçue dans ce but, et ils sont fiers de leur participation. Ils apprennent le sentiment de l'harmonie et de la solidarité, et ces exercices de muscles et surtout de centres nerveux inconscients servent à l'éducation de l'âme. Ainsi, en ce moment ils échangent des boules en se tournant le dos. Les mouvements sont commandés par les centres inconscients. Car l'esprit de ces jeunes dieux est absorbé tout entier par le côté artistique de l'œuvre. Les mouvements sont automatiques, instinctifs. Les centres nerveux des instincts sont devenus intelligents et l'ensemble des instincts constitue l'âme. Nous développons en même temps les sens artistiques de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du toucher, et nous faisons l'éducation de l'âme, c'est-à-dire de l'être inconscient, par des impressions et des moyens physiques, et cela d'une façon agréable et artistique.

Les jeunes gens avaient en effet abandonné leurs barres et, divisés en deux escouades qui se tournaient le dos, ils échangeaient des boules lumineuses à teintes changeantes qui s'entrecroisaient sans se toucher, en formant des dessins charmants. Ces boules paraissaient intelligentes. Le spectacle dans cette grotte merveilleuse aux teintes changeantes était absolument féerique et la musique continuait, grandiose et joyeuse, de la belle musique nourrie et gaie. A un moment donné les jeunes gens déposèrent leurs boules en les alignant, et allèrent tous et toutes s'étendre sur une multitude de petites couchettes qui se trouvaient sur les bas côtés, et qui avaient l'air de rochers.

— Comment, ils vont dormir maintenant ? dis-je à Lysias.

— Justement, me répondit-il. Les parfums vont devenir plus délicats, les teintes plus sombres et plus mystérieuses, et la musique joyeuse va se transformer en bruissement de nuit pour guider les songes, charmer l'être inconscient et donner la sérénité dans le sommeil. Demain matin les élèves seront réveillés par des fanfares sonores et joyeuses, ils prendront leurs douches, feront leur toilette et partiront ensuite pour une excursion dans les glaciers des montagnes, pour s'imprégner des beautés grandioses de la nature et acquérir l'amour du danger.

— Mais alors, ils habitent ici ? Cette jolie grotte est un dortoir scolaire ?

Lysias se mit à rire et me dit :

Nous n'avons pas de domicile au pays de l'harmonie ; nous vivons comme l'oiseau sur la branche, et nous dormons à l'endroit où nous nous trouvons le soir. Il y a des couchettes moelleuses partout. Mais vous, vous allez rentrer à votre étuve ; votre cure n'est pas finie.

— Et les déesses? demandai-je avec émotion.

— Les déesses vont rester ici. Elles veulent dormir au bruissement de nuit de la musique. D'ailleurs voyez, elles dorment déjà.

— Alors fini le flirt ? C'est ennuyeux ; moi qui avais espéré faire plus ample connaissance.

— En route, me dit Lysias.

Pendant le retour je n'ai pas écouté Lysias ; je suis resté muet. Mon esprit était absent ; je rêvais aux deux déesses.

VII

Lysias est revenu me voir aujourd'hui ; il m'a raconté un tas de choses, et j'ai trouvé sa conversation un peu ennuyeuse, un peu trop philosophique, j'aurais préféré flirter avec les déesses. Mais enfin Lysias est un aimable patriarche qui me veut du bien, et si je note sa conversation, c'est parce que je m'ennuie et que je n'ai rien de mieux à faire.

— Je n'ai pas vu de domestiques : n'en avez vous donc pas? ai-je demandé à Lysias.

— Non, nous n'en avons pas.

— Des esclaves alors ?

— Non plus. Cela serait inutile, car notre vie est simple, quoique chatoyante et magnifique.

Déterminé, pour en avoir le cœur net, à pousser Lysias dans ses derniers retranchements, je continuai.

— Qui est-ce qui fait le ménage ?

— Il n'y a pas de ménage à faire.

— Qui époussette la poussière sur les bibelots ?

— Il n'y a pas de bibelots et il n'y a plus de poussière. Nous avons détruit la poussière et nous n'en faisons plus. Comme notre nourriture se compose exclusivement de fruits artificiels, l'agriculture ne sert qu'à l'esthétique. Le pays entier est recouvert d'un gazon velouté, qui reste auto-

matiquement velouté et n'a pas besoin d'être tondu. Les arbres restent toujours verts. Par notre voile électrique, nous mélangeons à la pluie que nous faisons tomber toutes les nuits, des sels volatilisés qui servent d'engrais aux plantes. Les routes sont en diamantine artistique et phosphorescente la nuit. Les machines sont en diamantine, c'est-à-dire sont inaltérables et inusables, et elles ne font pas de poussière. La diamantine est une composition qui se pétrit comme de la cire molle, qui devient quinze fois plus dure que le diamant, et qui a la souplesse et le silence du caoutchouc ; elle ne s'échauffe pas au frottement. Toutes nos étoffes sont en diamantine, et vous ne pouvez ni les salir ni les déchirer, ni même les casser à coups de marteau.

— Qui nettoie les vêtements ?

— Mais je vous dis qu'on ne peut pas les salir ; il n'y a donc pas à les nettoyer. D'ailleurs notre transpiration est aseptique de même que notre nourriture est aseptique. Quand on est fatigué d'un vêtement on se rend dans le vestiaire de n'importe quel palais ou quelle grotte, et on l'échange contre un autre.

— Comme dans une librairie circulante ?

— Oui, mais sans cotisation.

— Alors vous portez des habits usagés ?

— Nos vêtements ne sont pas des habits ; ce sont des bijoux ; ils ne s'usent pas. Les machines automatiques en produisent à jet continu. Nos palais en sont encombrés, et nous étudions en ce moment un projet pour détruire une grande quantité de vêtements et de bijoux.

— Et, qui fait la cuisine?

— Ce sont nos machines qui fabriquent des fruits, et ces fruits sont amenés par tubes pneumatiques dans tous les palais et dans beaucoup de grottes.

— Qui est-ce qui enlève les détritus du manger?

— Les fruits artificiels sont aseptiques et peuvent se conserver pendant des siècles. Ils sont en général gros comme des noix. Dès qu'un fruit est entamé il s'évapore sans laisser de résidu ou de trace. Si on écrase un fruit avec le pied il s'évapore lentement. Il en est de même pour nos vins qui s'évaporent sans laisser de résidus. Il n'y a donc pas à nettoyer les coupes à champagne; elles se nettoient toutes seules.

— Qui fait marcher les machines?

— La force motrice est puisée au sein de la terre. La chaleur se transforme directement en électricité.

— Qui surveille les machines?

— Les machines n'ont pas besoin d'être surveillées; elles sont automatiques et inusables. Le seul travail manuel à faire dans le pays consiste à ramasser et ramener les objets qui ont pu être abandonnés à la campagne, et les classes scolaires dans leurs excursions sont chargées de ce travail d'ordre.

— Alors il n'y a rien à faire? vous pouvez vivre dans la splendeur sans travailler?

— Justement.

— Mais alors vous devez vous ennuyer.

Je vis un éclair briller dans les yeux de Lysias qui depuis quelques instants manifestait des signes d'impatience.

— C'est extraordinaire, me dit-il, comme vous autres civilisés, avez l'esprit mal fait, l'esprit étroit et mesquin, comme vous cherchez toujours l'objection. Incapables de créer, vous passez votre vie à critiquer. Ainsi, vous personnellement, votre rêve, en Europe, a été de vous amuser, de jouir de la vie sans être obligé de travailler. Vous l'avez fait dans la mesure du possible et vous ne vous êtes pas ennuyé. Maintenant que vous êtes dans un pays où l'on peut jouir de la vie sans avoir à travailler, vous en concluez qu'on doit s'ennuyer. Ce qui vous choque, en réalité, ce n'est pas le manque de travail, c'est le manque de domestiques. Vous ne pouvez pas vous faire à l'idée de vivre sans avoir autour de vous des gens que vous puissiez commander, que vous puissiez tyranniser et humilier. Vous tenez à avoir un vêtement propre, mais vous tenez encore plus à le faire brosser par quelqu'un que vous puissiez commander. Ce n'est pas en vous élevant vous-même que vous cherchez à vous grandir ; c'est en abaissant ceux qui vous entourent. Après l'objection que vous m'avez faite, vous allez, par contradiction, ne penser qu'aux plaisirs et aux spectacles et faire une fête énorme, et vous en conclurez naturellement que personne ne travaille, car en bon civilisé vous ramenez tout à vous-même. Mais lorsque vous aurez été ici suffisamment longtemps, vous vous apercevrez que ce sont les jeunes gens qui s'amusent, mais que pour les gens mûrs la joie est dans le travail, et qu'il n'y a pas de pays où on travaille plus qu'ici. Il ne faut pas croire qu'on ne travaille pas parce qu'on ne passe pas son temps

à faire la cuisine ou le ménage, ou à bêcher la terre, ou à graisser et réparer des machines. C'est précisément parce que nous avons pu nous affranchir de ce côté mesquin, ennuyeux et pénible du travail, que notre travail est de grande envergure, et que son résultat est fécond. Ne vous comparez pas à nous, car vous employez presque toute votre énergie à vous nuire les uns aux autres, à lutter les uns contre les autres. Vous appelez cela la lutte pour la vie. Nous travaillons unis par les liens de la solidarité amoureuse. Nos intelligences se fusionnent en une seule dont le but est le progrès et le bonheur de tous.

J'avais il y a quelques jours meilleure opinion de vous, continua Lysias. Mais je vois que vous avez cette fâcheuse tournure d'esprit inhérente aux civilisés. Par suite de votre éducation votre idéal est en arrière, pas en avant. On vous a décrit les civilisations anciennes sous un jour tout à fait faux. Vous ne cherchez pas le progrès, vous le subissez avec résignation en tournant amoureusement vos regards vers le passé. Vous êtes incapable de concevoir quelque chose qui n'a pas existé, incapable de concevoir une philosophie ou une morale plus haute que celle que vous avez vous-même. Vous pouvez concevoir le progrès scientifique, le progrès mécanique, et votre aviateur en est une preuve, bien qu'il ne soit en somme que le résultat du hasard. Mais vous ne voulez pas et ne pouvez pas concevoir le progrès social. Tout votre édifice de la hiérarchie s'appuie sur le principe de la domination des uns par les autres. Le principe de la domination est faux; c'est celui de

l'harmonie qui est vrai. Votre doctrine du christianisme vous a rendus pessimistes, et ce pessimisme est passé chez vous à l'état d'instinct héréditaire. Non seulement vous ne croyez pas à la possibilité du bonheur pour tous, mais vous ne voulez pas y croire. Cela vous chiffonne, cela vous vexe de penser qu'il puisse y avoir des gens désintéressés dont le bonheur se solidarise au bonheur des autres. Cela vous vexe parce que vous ne voulez pas qu'il existe des gens qui vous soient moralement supérieurs. A titre de civilisé vous nous attribuez vos instincts de domination intéressée. Dans toute votre civilisation, vous avez toujours admiré et adulé ceux qui ont édifié leur puissance sur la ruine des autres. Chez vous un homme ne peut s'enrichir qu'au dépens des autres. Il n'y a chez vous en circulation qu'un certain nombre de pièces d'or dont chacun cherche à accaparer le plus grand nombre possible. Quand un civilisé arrive à posséder un plus grand nombre de pièces d'or, ces pièces d'or sortent de la poche d'autres personnes moins habiles qui s'en trouvent dépossédées. La possession de l'un découle de la dépossession de l'autre.

Mais si vous voulez être heureux parmi nous, changez de foi; n'attribuez pas aux autres vos propres défauts. Ne croyez pas que nos actions soient motivées par une arrière-pensée intéressée. Nous avons plaisir à vous être agréable, sans espoir de récompense ultérieure. Nous voulons la récompense immédiate; nous cherchons à nous procurer la joie ; et notre plus grande joie consiste à être utiles et agréables aux autres. Votre

religion vous enseigne que si vous donnez à un pauvre, Dieu vous le rendra au centuple. La charité vue de cette façon est un placement avantageux et pas autre chose. Notre philosophie nous enseigne que la joie consiste à donner et non à recevoir. Nous sommes généreux de nous-mêmes par esprit religieux. Imitez-nous; acceptez sans remercier ; les remerciements sont inutiles. Donnez sans demander de remerciements, donnez généreusement. Donnez votre intelligence, votre amour, votre gaieté, votre joie. Devenez à la fois plus généreux, plus confiant et plus digne.

— Généreux, généreux, c'est très joli à dire, lui répondis-je, mais vous êtes tous très riches, et moi je n'ai pas le sou.

— Tâchez donc de comprendre, me dit Lysias avec un regard de pitié, que personne ne possède, dans ce pays-ci. Tout est à la disposition de tous. Il n'y a donc pas de monnaie, pas de pièces d'or, pas de pièces d'argent, pas de billets de banque. Je ne vous parle pas de générosité pécuniaire, je vous parle de générosité d'idées, de sentiments et d'actions, et vous ne vous doutez certainement pas de l'impression déplorable que produira votre scepticisme, si vous n'y renoncez pas. Vous êtes ignorant de votre ignorance ; c'est pourquoi je vous plains sans vous en vouloir.

Oui, vous êtes ignorant de votre ignorance et si parfois vous êtes divertissant par votre inconscience, vous êtes généralement bien fatigant. Je suis obligé en causant avec vous de prendre des détours, des précautions extraordinaires, de vous parler comme à un enfant, et souvent sans

résultat, car non seulement vous ne cherchez pas à comprendre, mais je crois que vous êtes incapable de comprendre. Vous n'êtes pas intelligent et vous n'avez aucune logique. Vous n'avez pas d'idéal et vous ne pouvez pas concevoir l'idéal. Ce qui chez vous remplace l'idéal, c'est l'orgueil, la vanité et un stock de préjugés surannés et contraires au bon sens.

Vous affectez de traiter nos déesses comme vous traitez chez vous les demi-mondaines, alors que vous n'êtes même pas capable d'entrevoir l'abîme qui vous sépare d'elles; vous n'êtes qu'un civilisé, alors qu'elles sont des déesses.

Si nous nous occupons de vous, si nous cherchons à vous rendre heureux, ce n'est pas par devoir, croyez-le bien ; c'est par charité. C'est aussi par curiosité philosophique, parce que nous espérons pouvoir réveiller un jour chez vous, une aspiration vers l'idéal, un espoir d'harmonie qui doit sommeiller chez tout civilisé malgré vingt siècles d'esclavage intellectuel et moral. On vous a abaissés, humiliés, on vous a défendu de rêver le bonheur ici-bas, on vous a empêché d'être bons, généreux, désintéressés. On vous a empêché de penser librement, on vous a empêché d'aimer librement, on vous a défendu de chercher la vie artistique et heureuse.

Je vous plains, mais je vous conseille de ne pas continuer à étaler comme à plaisir, et avec une inconscience puérile, la bassesse de votre âme, et la vulgarité de vos sentiments, car vous allez vous couvrir de ridicule, vous allez devenir la risée du pays.

Lysias sortit lentement.

Ah mais, il m'embête à la fin ce bonhomme-là. Il a beau bien parler, il dit des bêtises. On ne me sortira pas de la tête, que tant que le monde existera, les confiants se feront rouler par les malins, que tant que le monde existera, il y aura des riches et des pauvres, des maîtres et des serviteurs, des forts et des faibles, comme il y aura toujours des bruns et des blonds, des grands et des petits. Personnellement, je suis porté à être confiant et généreux. Aussi je me suis toujours fait rouler.

D'un autre côté cela m'ennuie d'avoir vexé Lysias, car, il n'y a pas à dire, il est charmant. Il me traite un peu en petit garçon, c'est vrai ; il me fait la leçon, mais au fond c'est peut-être lui qui a raison. Ce pays-ci est peut-être tout différent des pays que je connais. Enfin nous verrons. J'ai le défaut d'être taquin et chicaneur ; je me surveillerai et tâcherai de ne plus faire de gaffes. Et puis après tout il est inutile que je me fâche, car je ne suis pas le plus fort.

VIII

Enfin hier je suis sorti en plein jour et j'ai passé une journée délicieuse. Vérone et Sorrente sont venues me prendre en auto pour faire une partie de campagne. J'ai été tout émotionné en revoyant ces ceux petites femmes. Elles sont si vives et si fraîches. Si jamais elles venaient à Paris, elles auraient un de ces succès! surtout avec ces costumes de déesses.

En voyant l'auto, mes instincts de chauffeur se sont réveillés avec ardeur, et comme elles étaient seules, je leur ai demandé de me laisser conduire, ce qui m'a été accordé, et je me suis fait expliquer le maniement de la voiture qui est des plus simples. Une manette sur le volant ouvre le rhéostat et deux pédales très douces servent, l'une également à ouvrir progressivement le rhéostat, et l'autre à freiner. La marche arrière se fait en ramenant la manette du volant en arrière, et la marche arrière fait frein sur la marche avant, et réciproquement, de sorte que les pédales n'ont d'autre but que de doubler l'action de la main, et on peut régler sa marche soit avec la manette, soit avec les pédales. Le côté phénoménal de cette voiture, c'est qu'il n'y a pas de moteur; elle est attirée magnétiquement, et la direction de l'attraction se conforme automatiquement à la direc-

tion donnée à la voiture par le volant de direction. C'est très épatant. On n'entend rien, mais absolument rien. Les baquets qui sont très bien capitonnés ne reposent pas sur une banquette rigide; ils sont eux-mêmes posés sur un sommier composé d'une multitude de petits ressorts à boudin. L'impression qui en résulte est qu'on n'est pas assis sur la voiture, mais qu'on est bercé dans l'air et que les sièges suivent la voiture sans la toucher.

Et puis quelles routes, quelles routes merveilleuses! Elles sont en diamantine, une substance dont j'ai déjà parlé, qui est, paraît-il, inusable, et qui est avec cela élastique comme du caoutchouc, et pas comme du caoutchouc plein, mais comme du pneu. En marchant sur cette substance, on a l'impression de marcher sur du pneu gonflé à point. Avec cela tous les virages sont relevés, et la route est ravissante. Je ne saurais trop la décrire autrement qu'en disant qu'on roule sur une succession de dessins en teintes fondues de toutes les couleurs, et que la surface de la route est une œuvre d'art des plus intéressantes.

Quant à la voiture, elle est extraordinaire ; très douce au démarrage, elle prend tout de suite sa vitesse, et malgré les virages relevés, j'ai été obligé de modérer l'allure à environ 80 à l'heure. J'ai trouvé cette vitesse suffisante pour mes capacités, car je n'ai jamais couru en course à des allures supérieures. J'étais enthousiasmé; pensez donc, une voiture qui ne fait aucun bruit, et une route en pneu avec virages relevés! Seulement je trouve la voiture un peu trop obéissante, un peu

trop sensible ; elle change sa vitesse à la moindre variation de la pédale, ce qui donne des à-coups si on ne fait pas attention.

Sorrente qui était à côté de moi s'est mise à rire, au moment où j'ai donné un à-coup à cause de la sensibilité de la pédale. Elle m'a dit que c'était mieux que Paul Airin, qui avait essayé plusieurs fois de conduire, mais qui avait dû y renoncer à cause de sa maladresse dangereuse. Sorrente a ajouté que moi j'étais craintif, maladroit, et un peu brute, mais qu'à part cela je ne conduisais pas trop mal. Cela m'a surpris et vexé de la part de Sorrente qui est si gentille ; aussi au bout d'une demi-heure, je lui ai demandé de conduire à ma place.

Eh bien, je reconnais qu'elle conduit beaucoup mieux que moi. Elle va beaucoup plus vite et a une finesse de conduite, un doigté que je n'ai évidemment pas. Mais cela tient à ce qu'elle a l'habitude de la voiture et qu'elle connaît le pays. J'ai l'intention d'arriver à conduire aussi bien qu'elle, et je lui proposerai un match un de ces jours.

Le pays que nous avons traversé ressemblait à un parc idéalement joli, tout couvert de gazon velouté, avec des bouquets de grands arbres, et des fleurs partout ; dans toutes les directions des palais splendides avec des dômes étincelant au soleil et peu de monde dans la campagne. Nous traversions à chaque instant des petites rivières d'eau de montagne aussi limpide que l'eau qu'on voit dans les montagnes en Suisse. J'ai remarqué que la route faisait des virages qui paraissaient inutiles, et lorsque j'en ai demandé la cause à Sor-

rente, elle m'a répondu que c'était pour rendre la route plus intéressante et plus pittoresque ; que lorsqu'on était pressé on prenait le tramway souterrain.

— Comment vous avez un tramway souterrain, dis-je à Sorrente ; alors c'est comme le métro.

— Justement, seulement moins barbare ; nous le prendrons la prochaine fois.

Pendant toute notre promenade nous avions devant nous des montagnes neigeuses de toute beauté ; cela me rappelait, mais en beaucoup mieux, le panorama de la plaine de Pignerol, dans les environs de Turin, que j'avais admiré il y a quelques années pendant une course automobile.

Au bout d'une heure de route, le terrain est devenu très accidenté en approchant de la montagne, et nous nous sommes enfoncés dans des forêts de cèdres gigantesques. Je n'exagère pas en disant qu'ils avaient cent mètres de haut et sept ou huit mètres de diamètre. Je ne me rappelle pas avoir jamais rien vu de plus beau qu'au cours de cette promenade ; et puis les montagnes neigeuses par un ciel radieux, cela m'impressionne toujours. Je trouve cela magnifique dans tous les pays. Mais je n'avais jamais rencontré un ensemble de circonstances aussi favorables, ou plutôt aussi délicieuses ; température douce, montagnes resplendissant au soleil, forêt mystérieuse, cascades d'eau claire, végétation fraîche et luxuriante, automobile et routes épatantes et à mes côtés deux petites femmes exquises et gaies comme des pinsons. Et puis ça sentait bon ; ça sentait la forêt, les fleurs et la jolie femme, et j'entends la jolie femme qui sent bon parce qu'elle est

propre et non pas parce qu'elle s'est inondée de parfum.

Je me demandais en regardant Sorrente conduire, comment des petites femmes sportives qui se servent de leurs muscles et de leurs mains peuvent arriver à conserver des mains aussi souples et aussi délicates, aussi blanches et aussi fines. Eh bien, ça me plaît. Pourquoi la femme sportive serait-elle nécessairement dure et masculine, et pourquoi la petite femme douce et câline ne serait-elle pas en même temps sportive? Quelques jolies américaines avec lesquelles j'avais dansé de nombreux *two-steps* m'avaient autrefois fait entrevoir la possibilité de la jolie femme complète.

Décidément c'est Sorrente qui est la mieux des deux. Elle est si savoureuse avec ses yeux violette de Parme aussi doux que du velours. Elle a un teint extraordinairement délicat et diaphane, des attaches très fines et un tout ensemble rayonnant de santé et de joie. Elle est restée fidèle à ses couleurs, gris perlé et rose. Elle porte deux grandes fleurs, une au-dessus de chaque oreille, et sa tunique semble tissée de perles fines toutes petites. Seulement je me demande comment elle peut avoir l'audace de se décolleter ainsi en plein jour, et d'exposer au soleil un amour de petit sein blanc qui est rond et ferme comme une pomme; et elle a l'air parfaitement inconsciente de son impudeur et me regarde avec ses yeux bleus tout à fait candides.

Vérone est drapée dans une ravissante étoffe mauve avec des touches de différentes autres cou-

leurs pâles fondues dans les dessins de l'étoffe, et son regard est si doux et si chaud que j'ose à peine fixer les yeux sur elle; je suis d'ailleurs fasciné par ses mains blanches toutes couvertes de bagues.

Nous avons fini par arriver à une sorte de bassin naturel au milieu de la forêt, qui se trouvait adossé à un grand rocher couvert de plantes grimpantes et de fleurs splendides. Nous nous trouvions sur le haut du rocher et au-dessus de la grotte; dans l'eau s'ébattaient une vingtaine de jeunes gens et de jeunes filles qui ont accueilli notre arrivée par des cris de joie. Vérone a proposé une baignade, et tandis que je me demandais comment résoudre la question du costume, Vérone et Sorrente m'invitant à les suivre ont fait un saut périlleux en arrière, tout habillées, et ont disparu dans l'eau.

Cela m'a vexé parce que le rocher étant assez élevé au-dessus de l'eau, je n'ai pas osé piquer une tête, et j'ai été obligé de descendre le long du rocher en m'accrochant aux plantes grimpantes, avant de me laisser tomber dans l'eau, ce qui a beaucoup amusé les baigneurs qui me regardaient. Ils riaient, mais sans méchanceté ; ils avaient l'air très bienveillant, et je crois que je dois être sympathique aux gens du pays, peut-être à titre de curiosité. L'ennuyeux, c'est que je ne comprends pas la langue du pays et que les autres ne comprennent pas le français.

J'espérais, comme je suis bon nageur, me réhabiliter au point de vue physique, en tirant une coupe savante. Mais une nouvelle déception m'at-

tendait, car les gens de ce pays-ci sont vraiment extraordinaires et dans l'eau ce sont de véritables poissons. Ainsi, aussitôt que je suis remonté à la surface, Vérone et Sorrente se sont mises à me faire des niches; elles filaient sous l'eau comme des phoques et bondissaient en passant par dessus moi exactement avec la même facilité que les marsouins qu'on voit jouer autour des paquebots. Il faudra que je leur demande comment elles s'y prennent, car je n'y comprends rien. A un moment donné Vérone m'est retombée à califourchon sur les reins, pendant que Sorrente, sous l'eau, me tirait par les jambes. J'ai, bien entendu, bu un coup, et pendant quelques instants j'étais furieux. Mais en somme on a bien ri, et on s'est bien amusé, y compris moi.

Les autres sont aussi souples et aussi agiles que mes deux compagnes. Ils ont une façon renversante de piquer des têtes du haut du rocher, de côté, en arrière et en zigzaguant comme une anguille; et ils jouent dans l'eau sans avoir l'air de bouger les bras ou les jambes.

Après le bain, nous sommes entrés dans la grotte qui était admirablement installée. Vérone et Sorrente, après avoir défait leurs cheveux et poussé un contact électrique, m'ont amené devant un radiateur d'où sortait un courant d'air chaud et parfumé qui nous a complètement séchés tout habillés en quelques minutes. C'est très chic et on devrait installer cela chez nous dans les salles d'hydrothérapie.

Ce qui me vexe, c'est de ne pas savoir le carthaginois. Il paraît que cela ne ressemble pas au

carthaginois ancien, que cela n'a même presque plus aucun rapport. Je ne comprends pas un mot, mais pas un traître mot. C'est ennuyeux, parce que tous ces jeunes gens et aussi les petites femmes ont l'air charmants, affables, gentils, et puis intéressants, enfin très bien. Les femmes surtout me plaisent énormément. Elles sont ravissantes, aussi jolies que Vérone et Sorrente.

J'ai demandé à Vérone et à Sorrente, puisqu'elles parlaient elles-mêmes si bien le français, pourquoi elles ne l'enseignaient pas aux autres, car le français est, sans contredit, de toutes, la langue la plus claire et la plus élégante. Savez-vous ce qu'elles m'ont répondu? Que le français n'était qu'une langue de civilisés, c'est-à-dire de demi-barbares, langue mesquine, terne et compliquée, tandis que la langue déonienne était infiniment plus belle; qu'elle était chatoyante, magnifique et simple. Mes petites amies me disent cela parce qu'elles ne connaissent probablement pas les finesses de la langue française. Il faudra que je leur reparle de cette question.

Enfin, nous nous sommes bien amusés tous en bande. Après le bain nous avons mangé des fruits délicieux qui se trouvaient dans la grotte; nous avons bu un excellent Marsala très vieux et fumé des cigarettes. C'est assez curieux, le Marsala était couleur bleu saphir. On a chanté, ri et dansé et on a flirté jusqu'au soir. Seulement, en France, on appellerait « allumeuses » les femmes qui flirtent de cette façon. On croit les tenir, et puis elles ne veulent rien savoir.

Comme je suis tenu de rentrer le soir dans mon

étuve, il a bien fallu quitter la grotte enchantée et réintégrer mon logis. Nous sommes partis au crépuscule, et la descente dans cette forêt aux arbres gigantesques, avec les reflets empourprés de soleil couchant sur la neige des montagnes, était quelque chose de splendide, « glorious » comme disent les Anglais. Il faisait pleine lune ce jour-là, mais pendant assez longtemps la lune est restée dorée comme un soleil.

C'est moi qui conduisais, mais j'ai marché doucement, car je voulais prolonger cette promenade délicieuse le plus longtemps possible. Vérone était à côté de moi et Sorrente assise derrière était penchée sur mon épaule avec un de ses bras autour de mon cou; et j'ai été supris de voir combien ces déesses, si folles par moments, savent causer gentiment à d'autres.

Ainsi je leur ai demandé comment elles pouvaient manifester une inconscience aussi complète du sentiment de la pudeur. Je leur ai dit que dans ces costumes déoniens et dans ce cadre féerique, nous formions certainement un tableau charmant, mais qu'en France notre tenue constituerait un outrage aux bonnes mœurs, et que nous serions passibles de la police correctionnelle.

— Mais, me répondit Vérone, si nous ne connaissons pas le sentiment de la pudeur vous n'avez, vous, aucune conscience de la logique. Vos raisonnements sont toujours absurdes. Vous reconnaissez, vous-même, que ce qui est bien ici est mal en France, et que cette morale dont vous nous parlez tout le temps n'a rien d'absolu, qu'elle varie suivant les contrées et les milieux, que la morale

est une vertu géographique. Mais elle est stupide votre morale, elle se contredit tout le temps sans rime ni raison. Un seul principe nous guide dans tous nos actes et tous nos sentiments ; c'est l'idéal de la beauté, de l'harmonie et de l'amour. Ce qui est beau est moral, ce qui est laid est immoral. Il n'y a pas d'autre règle.

— Ainsi, dit Sorrente d'un petit air moqueur en se penchant sur moi, ma poitrine découverte vous offusque, pauvre cher ami. Vous ne la trouvez pas assez jolie, assez ferme?

— Mais non, Sorrente, ce n'est pas moi qui suis offusqué, c'est la morale. Moi je suis un viveur, c'est-à-dire un être dépravé aux yeux des gens bien pensants, et moi je vous trouve exquise, divine. Mais cela n'empêche pas que si en France nous circulions en automobile dans ces costumes, nous serions poursuivis devant les tribunaux pour outrage aux bonnes mœurs.

— Et vous croyez qu'il se trouverait des juges assez méchants pour nous condamner, demanda Vérone, pour nous condamner après nous avoir vues.

— Un juge, chère amie, n'est pas chargé d'interpréter la morale ; il est chargé d'appliquer la loi.

— De sorte, dit Sorrente, que vous avez en France des gens assez dépravés pour condamner des femmes au sujet d'une tenue qu'eux-mêmes trouveraient charmante. Mais c'est honteux, abominable et nous n'avons aucune envie d'y aller dans votre pays, n'est-ce pas, Vérone? Et vous trouvez qu'ils ont raison, vos juges ?

— Mon Dieu, je trouve qu'ils ont raison sans avoir raison. Il y a toujours deux façons de voir les choses.

— Votre logique, me dit Vérone, me semble être un chef-d'œuvre d'illogisme. Voyons, vous avez des tableaux, des statues en costume antique.

— Ce sont des œuvres d'art.

— Et au théâtre, est-ce que les femmes ne portent pas des costumes grecs et romains?

— Oui, mais avec des maillots; et puis elles ne peuvent pas sortir dans la rue avec ces costumes.

— Pourquoi des maillots?

— Mais pour cacher la peau.

— Alors vous trouvez la peau indécente?

— Mais non, Vérone, pas moi, pas moi. C'est la morale qui dit ça. Une femme peut montrer ses épaules, mais elle ne peut pas montrer ses jambes.

— Et un homme, dit Sorrente.

— Eh bien un homme peut montrer ses jambes, mais il ne peut pas montrer ses épaules.

Là-dessus Vérone et Sorrente sont parties d'un éclat de rire qui a bien duré cinq minutes. Cela m'a un peu ennuyé, parce qu'à leurs yeux j'ai évidemment parlé d'une façon ridicule.

— Et à quoi est-ce que vos juges nous condamneraient, demanda Vérone.

— A la prison.

— Qu'est-ce qu'une prison?

— C'est un endroit où on enferme les gens, surtout les malfaiteurs.

— Et dans quel but les enferme-t-on ?

— Mais, pour les faire souffrir.

— Est-ce que cela les rend meilleurs ?

— Pas toujours ; ça les rend souvent plus mauvais.

— Eh bien moi, dit Sorrente, si j'étais juge, je mettrais en prison les femmes laides, sales et mal habillées ; toutes celles qui se cachent les jambes dans des bas et qui s'habillent avec des fourreaux de laine noire, et qui ont de vilaines voix.

— Ne dites pas cela, Sorrente, il n'y aurait pas assez de place dans les prisons. Et puis c'est très mal ce que vous dites là, car les femmes qui chez nous portent des bas et des robes noires sont souvent de dignes et bonnes femmes.

— D'après ce que nous a dit Paul Airin, continua Sorrente, il y a chez vous une quantité de gens austères et solennels qui s'intitulent défenseurs de la morale, et qui passent leur vie à chercher la laideur en toutes choses. Ils ne vibrent pas à la beauté ; ils ne vibrent qu'à la malpropreté et au péché qui les hantent. Les artistes voient la beauté, mais eux, les vertueux, ne peuvent pas voir la poitrine ou la cheville d'une jolie femme sans aussitôt sentir rugir en eux l'instinct de la bête brute, et au lieu de se taire et d'avoir honte de leur vulgarité, ils la crient sur les toits. Vos défenseurs de la morale ne sont que des cochons.

— Vous n'avez pas tout à fait tort, Sorrente. Seulement ne prononcez pas ce vilain mot qui sonne mal dans votre bouche ; dites plutôt porcs.

— Mais c'est la même chose, dit Vérone.

— Pas tout à fait, jolie déesse ; il y a une

nuance. C'est une de ces finesses de la langue française que vous ne pouvez pas saisir.

— Eh bien ce sont des porcs, dit Vérone, des porcs, porcs, porcs.

Nous étions arrivés chez moi, à mon étuve et j'ai pris congé des déesses non sans avoir échangé avec elles de nombreux baisers. Je vais encore passer une nuit blanche. Ah! les cruelles!

IX

Lysias est venu me prendre pour aller visiter un établissement de bains et une pouponnière. Comme ce n'est, paraît-il, pas éloigné de mon étuve, nous sommes partis à pied. Le panorama des montagnes devant nous était de toute beauté et nous marchions sur des gazons frais et tendres, émaillés de fleurs ravissantes. Nous étions, bien entendu et selon la mode du pays, vêtus de tuniques légères avec une écharpe formant peplum ; nous avions la tête nue, les jambes nues, et nous étions chaussés de sandales. Eh bien, franchement, ce costume est beaucoup plus agréable que le nôtre. Au début, j'étais déconcerté et porté à rire de ce que j'appelais un déguisement. Mais je m'y suis fait, et je crois que, s'il me fallait maintenant remettre un pantalon, des bottines, et un chapeau, surtout un chapeau haut de forme, je trouverais cela horrible et gênant. On est tellement à l'aise en costume déonien ; on se sent tout autre. Il est vrai que le climat d'ici est parfait et qu'il n'y a ni boue ni poussière.

Tout en cheminant nous avons causé et j'ai dit à Lysias qu'on semblait avoir ici des idées bizarres sur l'amour, et que je ne savais pas comment en France je pourrais classer les déesses. D'un côté leur culture, leur intelligence et leur beauté les

classeraient dans l'élite; et d'un autre côté leur ignorance des principes les plus élémentaires de la morale et l'absence chez elles du sentiment de la pudeur leur fermeraient les portes de la bonne société.

— Mais, me répondit Lysias, c'est vous qui avez des idées complètement fausses sur l'amour. D'abord la pudeur est un sentiment que, non seulement nous n'avons pas, mais que nous ne pouvons même pas comprendre de votre part. La pudeur est une invention chrétienne, qui n'existait presque pas avant l'ère chrétienne. Vos prêtres ont déclaré que le corps était impur, et qu'on devait en avoir honte. Ils ont affirmé, comme toujours sans apporter aucune preuve, sans même donner une explication. Rebelles au sentiment de la beauté, ils vous ont inoculé par la menace le sentiment de la honte qui est devenu chez vous un instinct héréditaire.

Nous ne faisons que ce que nous croyons être bien, et nous le faisons avec joie et avec fierté. Nous n'avons pas honte de nos corps; nous en sommes fiers et nous les montrons avec joie. Le but de nos vêtements n'est pas de cacher notre corps; leur but est d'embellir notre nudité, et de compléter par notre art la beauté naturelle du corps. A ce sujet chacun est libre d'interprêter selon sa conscience le sentiment de la beauté et de l'harmonie. A nos yeux la beauté dans toutes ses formes est morale; c'est la laideur qui est immorale.

Quant à l'amour c'est un sentiment, un état d'âme que vous, civilisés, connaissez à peine. Vous

n'en connaissez guère que la perversion. Chez nous l'amour est une flamme ardente et douce, qui réchauffe et éclaire nos cœurs depuis le premier jour jusqu'au dernier, une flamme constante et éternelle. Chez vous, au contraire, l'âtre est normalement triste, froid et désert, et quand par hasard la flamme de l'amour s'allume, elle ne donne pas une chaleur douce et bienfaisante; elle prend la forme d'un feu de paille, d'un incendie qui détruit et saccage pour ne laisser que des ruines fumantes et des cendres, et après l'incendie l'âtre devient de nouveau triste, froid et désert.

Vous associez l'amour à la souffrance et à la haine. Vous connaissez l'exaltation momentanée de l'amour, la perversion de l'amour, vous connaissez la jalousie et la souffrance d'amour. Mais vous n'osez pas aimer librement, vous ne savez pas aimer avec joie. Vous ne connaissez pas la joie d'aimer et le rayonnement d'amour.

Et comment en serait-il autrement? On ne vous enseigne pas l'amour, on vous le représente comme un fruit défendu. Dès que deux êtres éprouvent de l'amour l'un pour l'autre, le prêtre intervient; il les marie et il exige de la femme l'obéissance au mari, et du mari la promesse de pourvoir aux besoins de sa femme. Il exige que le seul but des relations intimes qui s'en suivront soit la procréation dont l'amour et la joie devront être bannis. Mais il exige surtout, avant tout et par dessus tout, de chacun des conjoints la promesse formelle de n'aimer aucun autre, de n'éprouver pour aucun autre ni amour, ni tendresse, ni amitié amoureuse. Le mariage chez vous n'est pas la consécra-

tion de l'amour. Le mariage tel que le conçoivent vos prêtres équivaut presqu'à l'interdiction de l'amour; et comme la faim d'amour, le besoin d'aimer, se manifeste malgré toutes les interdictions, en dépit de toutes les menaces, l'amour chez vous a fait verser assez de larmes amères pour remplir des océans.

— Vous exagérez, Lysias; je vous assure que vous exagérez. Il est avec le ciel des accommodements. On n'obéit pas toujours aux prêtres, et on ne tient pas toujours ses promesses.

— Chez nous, continua Lysias, l'amour est enseigné; il est considéré comme une vertu patriotique. Nous aimons d'amour, et notre amour, suivant les périodes de la vie, change d'objectif.

Comme enfant j'ai aimé les déesses qui m'ont élevé, et les enfants qui m'entouraient. Comme adolescent j'ai aimé les beautés de la nature et les sports dangereux; j'ai ensuite aimé les jolies femmes et à l'âge mûr j'ai aimé surtout les belles idées, les doctrines généreuses et les œuvres d'art chatoyantes. Et malgré mes quatre-vingt-trois ans j'éprouve encore la même tendresse pour les jolies femmes, j'aime tout ce qui est généreux, splendide et charmant; j'aspire avec volupté l'air pur qui est le parfum délicieux de la vie, je partage avec ivresse la caresse glorieuse donnée aux neiges éternelles par les rayons du soleil couchant, j'ai la joie au cœur et j'aime la vie, oui je l'aime d'amour; en un mot j'aime.

Et rappelez-vous les paroles du Prophète: « Pour celui qui aime, le ciel est plus resplendissant, le corps est plus léger, la nature est plus belle, les

gazons sont plus verts et plus tendres, les cimes neigeuses plus étincelantes et plus pures, l'eau du rocher est plus limpide, et la vie est plus douce et plus joyeuse. »

Mais si chez vous on n'enseigne pas l'amour on enseigne par contre la haine, et on donne à toutes ses formes des noms de vertus. Vos patriotes chauvins vous enseignent la haine des peuples voisins, et vous inoculent l'instinct de tuer vos semblables. Vos puritains vous enseignent la haine de la beauté et de l'amour. Vos ascètes vous enseignent la haine de la vie; la vie douce et joyeuse est à leurs yeux une offense à Dieu. Vos prêtres vous enseigent la haine de la pensée libre et du raisonnement logique, la haine de la science et du progrès. Vos autoritaires vous enseignent la haine de l'harmonie, et vos sceptiques arides et cruels, rebelles à toute idée généreuse, vous enseignent la haine de ceux qui aiment et qui croient au bonheur sur terre.

— Vous n'aimez pas les prêtres; vous semblez leur en vouloir.

— Non, mon jeune ami, ne croyez pas cela. Je n'en veux à personne. Je suis philosophe; j'étudie les causes et les effets. Les prêtres sont généralement des hommes bons et dignes de respect; ils font ce qu'ils croient être leur devoir. C'est le dogme de l'Eglise qui est erroné. Votre religion a du bon et du mauvais. Elle est basée sur la parole de votre prophète : « Aimez vous les uns les autres », et, à ce point de vue, votre religion est identique à la nôtre.

Votre religion est bonne lorsqu'elle prêche

l'amour du prochain, la solidarité et la charité; elle est bonne lorsque, par ses cérémonies imposantes, elle fait naître l'enthousiasme et qu'elle fait vibrer les foules à l'unisson dans la poursuite de l'idéal. Mais elle est mauvaise lorsqu'elle dit : « Vous n'aurez aucun souci du lendemain », mauvaise lorsqu'elle enseigne le renoncement à la vie, le renoncement à la lutte pour le bonheur sur terre.

La religion est indispensable au bonheur; elle éclaire, réconforte et donne l'espoir. Mais chez vous le but de l'Eglise n'est pas la religion; le but de l'Eglise est la domination, et, pour y arriver, elle cherche à maintenir les foules dans l'ignorance; elle menace, fait naître la crainte, impose l'humilité et la soumission. Voilà ce qui est mauvais.

— Cependant, lorsqu'on a affaire à des gens, ignorants et malfaisants, on ne peut les tenir que par la crainte.

— Peut-être bien, surtout quand ils ont toujours été menacés. Mais rappelez-vous que par la crainte on n'améliore pas. On peut former des esclaves obéissants, mais on ne peut pas former des êtres créateurs. Notre religion est une religion d'enthousiasme et d'amour.

— Vous parlez avec conviction, répondis-je; tout ce que vous dites est très bien. Seulement nous ne nous entendons peut-être pas sur la signification du mot « amour ». Ainsi, je suis amoureux de Vérone et de Sorrente, de l'une et de l'autre, ou plutôt de l'une ou de l'autre. Pour employer une de vos expressions, j'ai faim d'amour. Eh bien jusqu'à présent je n'ai pu obte-

nir que des baisers, et je trouve que ce n'est pas assez.

Lysias me regarda avec pitié et ne me répondit pas. Nous étions arrivés devant un palais somptueux dont les portes étaient grandes ouvertes.

Je ne vais pas me fatiguer à décrire en détail les splendeurs de ce palais. D'ailleurs je ne saurais pas le faire, et je n'ai pas honte à l'avouer car je n'ai jamais eu de prétentions littéraires. Je peux seulement dire que c'était féerique. Salles en marbre de couleur, avec des divans, des fauteuils et des étoffes aux tons riches et chatoyants ; partout des piscines d'eau colorée et miroitante ; sur les bas-côtés une quantité de machines et d'appareils étranges.

C'était plein de dieux et, dès que nous sommes entrés, nous avons été aussitôt très entourés. Je vois que Lysias est très populaire. Et moi aussi, du moins cela me paraît ainsi, car tout le monde me donnait des poignées de main.

Les dieux causaient avec animation et gaîté, et j'ai été de nouveau bien vexé de ne pas pouvoir me mêler à la conversation, mais je n'arrive pas à comprendre un traître mot, bien que la langue soit limpide et douce.

Aujourd'hui pour la première fois j'ai vu un grand nombre de dieux réunis, et je trouve les habitants du pays très bien à tous les points de vue. Ils ont des figures énergiques et de grand caractère avec des corps souples et charmants. Je remarque qu'ils ont tous les mains et les pieds très soignés ; les ongles sont roses et brillants. Ils sont plus qu'aimables ; ils sont aimants ; on voit

cela à leur façon de vous regarder. Leurs regards me rappellent ceux de Vérone et de Sorrente.

Si je manque parfois de logique, j'ai par contre une excellente mémoire, et il me revient à l'esprit certaines paroles du Prophète, qui à première vue m'ont paru paradoxales : « Et dans les siècles à venir vous serez à la fois puissants et délicats, intelligents et bons, combatifs et courtois, courageux et tendres, élégants et simples, cultivés et sociables, sportsmen et intellectuels, patriciens et savants, viveurs et philosophes, artistes et artisans. » Eh bien ça y est ; c'est bien cela. Les hommes qui m'entourent paraissent réaliser la description donnée par le Prophète.

J'ai demandé à Lysias de quoi on parlait. Il m'a répondu que le bain était un lieu de réunion où on venait causer de philosophie, d'art et de science.

C'est très curieux. On se baigne tout habillé dans des piscines d'eau tiède, de cette eau bizarre pareille à celle de mon étuve, et qui a l'air de pierres précieuses liquides. Chaque piscine a des propriétés particulières, mais il paraît que la propriété générale de ces eaux dépolarisantes est d'augmenter la différence de potentiel dans les centres nerveux et de renforcer ainsi l'influx nerveux. En se plaçant ensuite devant un radiateur électrique, on est séché en quelques instants.

On ne se déshabille guère que pour se servir des machines qui sont très intéressantes. Laissant Lysias à ses amis, je me suis adressé à un dieu fort aimable et vêtu d'un costume ravissant ; il me parlait dans sa langue incompréhensible. Accompagné par lui, j'ai essayé le plus de machines

possible pendant au moins deux heures, et je me suis bien amusé. Il y a des machines qui vous massent, d'autres qui vous assouplissent automatiquement les tendons et les articulations; il y a aussi des vibrateurs très rapides, des flagellateurs rotatifs, des brosses rotatives de toutes forces, qui vous brossent la peau comme on brosse une paire de chaussures. Ces machines marchent toutes à l'électricité et pour les mettre en mouvement on n'a qu'à pousser un contact. Je ne me rappelle pas en détail tout ce que j'ai vu; mais tout cela vous donne des sensations délicieuses, et j'ai quitté cet établissement frais et dispos, me sentant rajeuni de dix ans.

Avant de sortir avec Lysias, j'ai été de nouveau très entouré. On m'a dit un tas de choses que je n'ai pas comprises; je n'ai retenu que le son des voix limpides et chaudes et les regards bienveillants et doux; et ces mains veloutées et souples qui ont serré les miennes m'ont donné l'impression de contenir des muscles en acier trempé.

En quittant le palais des bains, j'ai demandé à Lysias ce que nous allions faire. Il m'a répondu que nous allions visiter la pouponnière qui n'était qu'à dix minutes de marche. Autant que je puis comprendre, il n'y a pas de ville au pays de l'harmonie; il n'y a que des palais isolés et des groupes de palais; il y a en plus une quantité de grottes installées d'une façon somptueuse, de sorte qu'on a de quoi loger royalement plus de cinquante fois la population du pays qui n'est que de 60.000 âmes. Comme le climat est admirable, on vit beaucoup dehors, et les forêts de la région montagneuse sont très fréquentées pendant la journée.

J'ai vainement cherché, pendant que nous marchions, à dissuader Lysias de m'amener à la pouponnière. Je lui ai proposé d'aller autre part, n'importe où, mais pas là. Je n'aime pas les marmots ; c'est sale, ça sent mauvais, ça se fourre les doigts dans le nez, ça piaille. Chaque fois qu'une mère me propose d'admirer son bébé, je cherche par tous les moyens à m'esquiver et à éviter cette corvée. C'est toujours la même chose ; on vous montre un bébé qui ressemble à tous les autres bébés ; on vous force à déclarer que ce bébé en particulier est admirable, délicieux, extraordinaire ; on vous force à lui parler nègre, à lui faire risette ; et dès que je fais risette à un bébé, ça ne rate pas, sa figure se contracte et il se met à pousser des cris perçants. Résultat : la mère est persuadée que si son enfant crie, c'est parce que je suis un méchant homme. Elle ne le dit pas toujours, mais elle le pense.

Lysias n'a pas voulu céder ; je m'aperçois qu'il est très entêté, et nous sommes entrés dans un très beau palais, plein de petits enfants de tous âges et plein aussi de jeunes femmes ravissantes et charmantes ; et qui pensez vous que j'ai trouvé là ? tout simplement Vérone et Sorrente. Vérone avait un bébé sur les bras et le berçait en lui chantant une mélodie très douce. Quant à Sorrente elle était couchée de tout son long sur un grand tapis moelleux, et en train de faire faire des exercices de souplesse à des enfants de deux ou trois ans, qui avaient l'air de s'amuser follement avec elle, et qui, ma foi, étaient remarquablement avancés pour leur âge : de petits acrobates en herbe. De

sorte que mes deux flirts se trouvent être des bonnes d'enfants, et non des princesses comme j'aurais pu le croire; j'en suis un peu vexé, et lorsque j'ai demandé à Lysias comment il se faisait que mes flirts s'adonnaient à l'éducation des marmots, il m'a cité un verset des Ecritures: « Et c'est aux déesses les plus tendres et les plus charmantes que sera confiée l'éducation première des enfants. »

Lysias quoique philosophe a l'air d'aimer les enfants. Il les embrasse et joue avec eux. J'ai demandé à Vérone si le bébé qu'elle tenait sur les bras était son enfant ; elle m'a dit que non ; alors j'ai fait risette au petit, ou plutôt je lui ai fait des grimaces, et à mon étonnement il ne s'est pas mis à crier ; c'est la première fois que cela m'arrive. Au contraire l'enfant s'est mis à rire et a essayé de me donner des coups de poings. C'est un gaillard, ce petit-là. Quand je choisis un jeune chien dans une portée, je fais partir une allumette tison tout près d'eux ; si les jeunes chiens ont l'air d'avoir peur, je n'achète pas. Mais, s'il s'en trouve un qui aboie et montre les dents, c'est celui-là que je choisis, et par ce moyen je suis arrivé à avoir des fox très ardents. Eh bien le petit de Vérone est un peu comme le chien qui aboie ; il doit être bon.

Les enfants ont joué autour de moi comme des écureuils et ils me font l'effet d'être joliment dégourdis. La pouponnière est très bien installée ; c'est somptueux et capitonné, et plein de statues et de jolies choses avec des effets de lumière très artistiques. On y entend de la musique exquise et

les déesses qui s'y trouvent sont tout à fait charmantes.

J'ai demandé à Lysias si les déesses présentes étaient les mères des enfants.

— Pas nécessairement, m'a-t-il répondu.

— Le mariage, si je ne me trompe, n'existe pas au pays de l'Harmonie.

— Non assurément.

— Connaît-on les pères des enfants, ou bien sont-ils nés de pères inconnus.

— Les pères sont non seulement connus, mais ils ont été soigneusement choisis par la Faculté des Pedigrees.

— Mais, Lysias, c'est absolument monstrueux ce que vous me dites là.

— Il est au contraire logique quand on veut améliorer la race de choisir les reproducteurs ; et si nos mœurs vous paraissent monstrueuses, je vous garantis que les vôtres nous paraissent ridicules et barbares. Vous cherchez la quantité ; nous visons à la qualité.

— Alors votre population n'augmente pas ?

— Le nombre reste fixe ; c'est la qualité qui augmente.

— Mais, si vous étiez plus nombreux, vous seriez plus puissants.

— Nous ne cherchons pas à être puissants, nous cherchons à être heureux.

— Mais, si vous étiez plus nombreux, vous seriez aussi plus riches.

— C'est une erreur. Nous vivons en harmonie et pour qu'il soit possible de vivre en harmonie, il faut qu'il y ait surabondance de toutes choses :

surabondance de nourriture, de logements, de vêtements, surabondance d'espace, d'air, de lumière et aussi de loisirs. Si la population augmentait, il arriverait un moment où il y aurait pénurie de ces choses. Il en résulterait des conflits d'intérêt, et l'état d'harmonie n'existerait plus.

— Vous pourriez alors émigrer et coloniser.

— Nous n'en avons aucune envie. Les peuples qui vivent dans le bien-être n'émigrent pas. Pour provoquer l'émigration il faudrait créer la misère, et nous préférons l'opulence. C'est grâce aux efforts consciencieux de la Faculté des Pédigrees des générations précédentes que nous possédons la santé, la richesse et la joie et que, débarrassés du côté mesquin et pénible de l'existence, nous pouvons poursuivre l'idéal de la beauté, de l'harmonie et de l'amour.

— Et comment vous y prenez-vous pour concilier l'amour et le reproducteur imposé?

— Mais l'amour et la procréation sont deux choses différentes. On peut aimer sans procréer, de même qu'on peut procréer sans aimer.

L'amour est un état d'âme et la procréation est un devoir d'état dont le but est l'amélioration de la race. Nous, Déoniens, jouissons de la liberté la plus complète en toutes choses, sauf une, qui est la procréation. Comme les dieux désignés pour exalter les qualités de notre race sont choisis parmi les plus intelligents, les plus beaux, les plus nobles, les plus séduisants, les plus charmants, les plus combatifs, et les plus gais, ce sont en même temps les amants les plus sympathiques. Nous n'imposons jamais de volontés et le refus d'une

jeune femme serait respecté. Mais les déesses sont trop patriotes pour songer un seul instant à discuter le choix de la Faculté, sachant que ce choix a été longuement et soigneusement étudié en vue du bien de tous. D'ailleurs la procréation d'une déesse avec un dieu n'implique ni liaison, ni chaîne. Ah, je vois venir votre objection malgré mes explications. Vous allez me demander encore ce qui arrive quand l'homme ne plaît pas à la femme. Je vous ai déjà répondu que ce refus serait respecté, mais qu'il ne se produit pas. Ce n'est pas comme chez vous où on marie une femme à un homme que quelquefois elle n'aime pas. Il ne s'agit pas alors d'une intimité de quelques instants, mais d'une intimité de toute la vie. Oui, pendant toute la vie, la femme qui n'aime pas ou qui n'aime plus, est obligée de subir nuit et jour l'intimité de l'homme auquel elle a promis obéissance. Et il lui est interdit d'en aimer un autre, même par la pensée, et cela pendant toute une vie ; ce doit être épouvantable. L'idée de cette tyrannie barbare nous révolte.

— Les déesses ici ont des amants puisque c'est le pays de l'amour libre. Eh bien, comment vous y prenez-vous pour que les déesses n'aient pas d'enfants avec d'autres que les élus de la Faculté?

— Cette question a été depuis plus de vingt siècles constamment étudiée par nos hommes de science les plus éminents. L'hygiène et les soins de la toilette font partie de l'éducation. Les soins quotidiens de la toilette rendent nos déesses momentanément infécondables, et pour qu'elles puissent devenir mères, elles sont obligées d'ap-

porter pendant quelque temps des modifications à leur hygiène habituelle.

— Ah! je vois donc que vous avez maternité commandée et éducation des enfants par l'Etat. Eh bien, qu'est-ce que vous faites de la famille dans tout cela. Vous la supprimez?

— Non, jeune civilisé, nous ne la supprimons pas; nous faisons le contraire, nous l'agrandissons; nous avons formé le trust des familles. Les familles se sont syndiquées pour donner à leurs enfants la meilleure éducation possible. La famille est composée du peuple tout entier. Nous sommes absolument solidaires les uns des autres, car nous vivons en harmonie, et les enfants sont compris dans cette solidarité. Nous avons besoin de nos descendants pour mener à bonne fin les grandes œuvres que nous commençons. En sociologie, vous êtes des ignorants et surtout des myopes, tandis que nous sommes des presbytes. Ce sont nos descendants qui profiteront de nos travaux, de même que nous profitons des travaux de nos ancêtres. Ce n'est pas pour nous que nous travaillons; c'est pour nos descendants. Nos descendants sont la continuation de nous-mêmes. Le Prophète a dit: « Et vos âmes sont immortelles, car elles continueront à vibrer toujours plus nobles et plus hautes, plus ardentes et plus fières dans les âmes de vos descendants. » C'est pourquoi notre effort principal se porte sur l'éducation de nos enfants; et cela avec d'autant plus d'intensité que les enfants sont plus jeunes. Nos vies sont des œuvres d'art, et dans toute œuvre d'art, le commencement est le plus important. Dans un portrait au crayon ou au

fusain, les quatre premiers traits sont plus importants que tous les autres réunis. Si ces quatre premiers traits sont inexacts, si la base est fausse, tout le reste représente du travail inutile. Un portrait, si poussé qu'il soit, sera forcément mauvais si la charpente première est fausse. Chez les enfants nous ne nous occupons que de l'être inconscient, c'est-à-dire des instincts, dont l'ensemble constitue l'âme, car les instincts se modifient d'autant plus facilement que l'enfant est plus jeune. Chez nous le but de l'éducation première est l'amélioration des instincts, et non la culture intellectuelle, qui peut s'obtenir à tout âge.

— Alors vous n'enseignez pas à vos enfants à lire et à écrire ?

— La lecture et l'écriture ne sont que des bagatelles. D'ailleurs nous ne nous en servons que peu. Nos télégraphones écrivent sous la dictée et lisent à haute voix ; c'est beaucoup plus simple.

— Et l'orthographe ?

— L'orthographe ? nous n'en avons pas.

— Très bien, bravo, fameux, fameux! Je me suis fait recaler deux fois au baccalauréat pour des fautes d'orthographe, et cela m'en a dégoûté. Mais heureusement qu'en France on étudie la réforme de l'orthographe.

— La réforme ? Mais il serait bien plus simple de supprimer l'orthographe, de n'y attacher aucune importance, de laisser à chacun la faculté d'écrire comme bon lui semble, de n'exiger qu'une chose ; la clarté. Tant que votre langue sera emprisonnée dans des règles étroites et mesquines, elle ne pourra

pas prendre son essor. Il a fallu chez vous le génie combatif d'un Wagner pour jeter à bas l'édifice vermoulu des règles qui paralysaient le développement de la musique. Ce n'est que grâce aux efforts courageux et persévérants de toute une école de jeunes peintres qui ont poussé parfois la révolte jusqu'au paradoxe, que votre public a fini par admettre des paysages qui ne soient pas couleur pain d'épice, et des figures qui ne soient pas figées dans des attitudes classiques. Laissez donc votre belle langue s'épanouir en liberté, et laissez disparaître doucement et sans à-coups ceux qui s'intitulent défenseurs de la tradition, mais qu'on pourrait appeler gardiens de la routine. Nous sommes surpris de l'importance que vous attachez à l'instruction et du peu d'importance que vous attribuez à l'éducation. Quand vous enseignez à un petit vaurien à lire et à écrire vous avez transformé un vaurien qui ne sait ni lire ni écrire en un vaurien qui sait lire et écrire ; mais vous n'avez toujours qu'un vaurien. Si vous étiez plus philosophe je vous expliquerais en détail comment nous nous y prenons pour améliorer les instintcs de nos enfants, pour arriver à des instincts acquis, inhérents à la race et transmissibles de génération en génération. Mais je vois que cela ne vous intéresse pas.

— Dites-moi, Lysias, est-ce que les déesses allaitent leurs enfants?

— Ah non, par exemple, non. Nous ne sommes plus des animaux ou des civilisés; nous nous sommes élevés au rang de dieux. Les poitrines des déesses ne servent pas à donner du lait ; elles

ne servent qu'à charmer les yeux. Paul Airin nous a raconté que chez vous, dans les bureaux de placement, les médecins examinent les nourrices de la même façon que les paysans examinent une vache pour s'assurer au moment de l'achat que le lait est abondant. Cette boutade, qui, j'espère pour vous, n'est pas vraie, a fait le tour du pays et a soulevé une indignation générale contre les mœurs des civilisés.

— Vous m'avez dit que les déesses qui soignent les enfants n'en sont pas nécessairement les mères. Comment est-ce qu'une mère peut abandonner son enfant aux soins d'une étrangère?

— Pardon, cher civilisé, est-ce que chez vous les femmes élégantes et cultivées allaitent et élèvent leurs enfants?

— Non, elles prennent une nourrice.

— Vous confiez l'éducation première de vos enfants à des domestiques ignorants et sans culture, tandis que nous la confions aux déesses les plus tendres et les plus charmantes.

— Et de quoi nourrissez-vous vos enfants en bas âge, puisque les poitrines des déesses ne servent qu'à charmer les yeux. Est-ce que vous les nourrissez de microbes?

— Nous les nourrissons de fruits artificiels, de fruits divins, qui varient selon les âges et selon le pedigree, dont le but est de donner à l'enfant le maximum de santé, et d'en faire par la suite un dieu de grand tempérament.

— Mais dans tout cela je ne vois pas ce que vous faites de l'éducation dans la famille.

— Voulez-vous me faire le plaisir de chercher

dans votre mémoire et de vous rappeler par la pensée l'intérieur des meilleures familles que vous connaissiez. Parmi celles-là, en connaissez-vous une seule, qu'elle soit pieuse et austère, ou bien moderne et joyeuse, où les enfants soient traités avec autant d'amour et de tendresse que ceux que vous voyez devant vous, où ils soient entourés d'autant de luxe et de confort, où les soins d'hygiène soient aussi complets, où l'atmosphère qui les entoure soit aussi douce et aussi chatoyante?

— Il est évident que le luxe inouï dans lequel vous vivez est inconnu chez nous.

— Mais à part quelques familles où l'éducation est relativement bonne, il y en a des quantités chez vous où l'éducation est déplorable, où le logis est sale et misérable, où le père rentre ivre et bat sa femme et ses enfants. Croyez-vous que ce milieu sordide soit bon pour les enfants en bas âge et de nature à embellir leurs instincts? Je sais bien que chez vous l'Etat n'est pas une personnalité sympathique. Paul Airin nous disait : « En Europe, l'Etat c'est un monsieur grincheux et mal habillé assis derrière un guichet. » Mais l'Etat c'est vous-mêmes; l'Etat est ce que vous le faites. Chez nous, au pays de l'harmonie, l'Etat est charmant. L'Etat, c'est nous tous; l'Etat, c'est moi, c'est Vérone et Sorrente, c'est l'ensemble des dieux et des déesses; chez nous, l'Etat s'inspire de l'idéal de la beauté, de l'harmonie et de l'amour. C'est pourquoi il est magnifique, chatoyant, et simple. Chez vous, l'Etat est mesquin, terne et compliqué, parce que son idéal comme le vôtre est celui de la routine et de la tradition.

— Vous parlez bien, Lysias, vous parlez beaucoup, et je ne suis pas de force à vous répondre. Mais je n'en garde pas moins mes opinions.

— Cela, parce que vous croyez avec la moelle épinière et non avec le cerveau. Vous êtes ignorant de votre ignorance et nos enfants de huit ans raisonnent avec beaucoup plus de logique que vous.

— Peut-être bien ; mais enfin que faites-vous dans tout cela des droits du père?

— Eh bien, cher ami, que faites-vous des droits de l'enfant? L'enfant n'a pas demandé à venir au monde. Il naît faible et incapable de se défendre et le devoir de tous est de défendre les faibles contre les forts, et non pas d'aider les forts à opprimer les faibles. L'Etat a le devoir de veiller à ce que l'enfant reçoive la meilleure éducation qu'il soit possible de lui donner. Seulement, chez vous, l'Etat est incapable de donner une bonne éducation, car les fonctionnaires de l'Etat manquent eux-mêmes d'éducation et ne s'inspirent pas de l'idéal de la beauté, de l'harmonie et de l'amour. L'Etat chez vous ne peut donner que de l'instruction, et cette instruction basée sur la routine et la tradition, toujours en retard sur les mœurs et les idées, entrave souvent l'évolution du progrès. L'homme pour avancer est obligé de désapprendre ce qu'il a appris, de jeter par-dessus bord des idées surannées, de brûler ce qu'il a adoré. L'homme dépourvu d'idées est quelquefois plus apte au progrès que l'homme bourré d'idées fausses.

— En cela, Lysias, vous n'avez pas tort. Ainsi moi, je ne crois plus tout ce qu'on m'a appris, et il m'a fallu beaucoup réfléchir pour ne plus croire.

Mais en ce qui concerne la famille, je ne suis pas de votre opinion, tout au moins pour chez nous.

— Mais, cher ami, vous avez parfaitement le droit de garder vos opinions. D'ailleurs vous auriez tort de changer vos mœurs trop rapidement, car notre prophète à dit : « Et vous ne chercherez pas à donner au progrès une marche trop rapide, car de la révolution naît la réaction ; c'est de l'évolution que naît le progrès. » Mais si je combats vos idées au sujet de l'autorité paternelle, ce n'est ni pour vous contredire ni pour vous vexer ; c'est parce que ce principe de l'autorité paternelle est précisément une des forteresses les plus importantes de la doctrine de l'autorité et de la foi, doctrine qui est incompatible avec notre doctrine de la beauté, de l'harmonie et de l'amour. Vous remarquerez que plus les peuples sont barbares et arriérés, plus l'autorité paternelle est fortement établie, et chez vous ceux qui parlent le plus des droits du père sont précisément ceux qui sont le plus hostiles au progrès. L'autorité paternelle dérive de l'institution de l'esclavage. Chez les peuples barbares le père avait le droit de vie et de mort sur les membres de sa famille. A mesure que les peuples se civilisent et que les mœurs s'adoucissent, l'autorité paternelle diminue. L'autorité protège les droits des forts ; le progrès établit les droits des faibles. Vous avez encore à l'heure actuelle des pays en Europe où un homme, aurait-il soixante ans, ne peut pas se marier sans le consentement de son père. Chez vous, en France, un bourgeois ignorant et prétentieux a le droit de débiter des sottises et des inepties à ses enfants

forcés de l'écouter avec respect, et de chercher à faire de ses enfants des êtres aussi vulgaires et aussi ignorants que lui-même. Dans ce cas les droits du père sont outrepassés, et ceux de l'enfant ne sont pas respectés. Le père imbu de la doctrine de l'autorité croit faire preuve de supériorité en humiliant ses enfants. Ce qu'on ne sait pas assez chez vous, c'est que celui qui a été tyrannisé deviendra tyran, que celui qui a été humilié cherchera à humilier les autres. Vous avez cependant un proverbe qui dit : « Tel père, tel fils. — Tel maître, tel valet. » Nous ne commandons pas nos enfants ; nous les aimons, nous nous faisons aimer d'eux, nous les développons, nous les mettons en harmonie avec nous. Nous ne les considérons pas comme nos inférieurs ; nous les considérons comme nos associés et nos successeurs. Eh bien, maintenant allons-nous-en, car je vois que vous en avez assez.

— Lysias, par moments vous me fatiguez, sans compter que souvent vous me vexez. Si on emmenait Vérone et Sorrente.

— Les déesses ont aujourd'hui à s'occuper des enfants, et vous ne les déciderez pas à sortir. Il est même inutile de le leur demander.

— Est-ce qu'on ne fera pas la fête un de ces jours ?

— Oui, mais plus tard, car vous êtes encore en traitement.

X

Me retrouvant seul dans ma demeure royale, j'ai récapitulé tout ce qui m'est arrivé depuis mon atterrissage au pays de l'harmonie, et je trouve cela bien étrange ; c'est à n'y pas croire et par moments je me demande si je ne rêve pas. Il est bien certain que les autres ne me croiront pas et que tout ceci passera pour de la haute fantaisie. Je ne suis pas sûr que je vais me plaire dans ce pays-ci. D'abord il m'est défendu de m'en aller, et c'est déjà une raison pour me donner envie de filer à l'anglaise. Mais il y a autre chose. Je me trouve, il est vrai, dans un pays splendide ; les habitants sont charmants, les femmes sont délicieuses, et je suis entouré d'un luxe extraordinaire. Mais ici, dans ce pays-ci, je suis le dernier des derniers. Sous la politesse parfaite et l'affabilité des gens, je sens percer à mon égard, je ne dirai pas du mépris, mais tout au moins de la pitié ; et cela me froisse. Les dieux sont beaucoup mieux que moi, je le reconnais. Ils sont mieux tournés, plus intelligents, plus puissants, plus adroits, plus souples que moi, de sorte que moi, j'ai toujours l'air d'un imbécile. C'est pourquoi j'aimerais mieux m'en aller. Lysias, lui-même, qui est un homme exquis, n'a pu s'empêcher de me dire plusieurs fois que j'étais ignorant de mon

ignorance. Je sens qu'il se retient en me parlant, persuadé que je ne peux ni le suivre ni le comprendre, et il a peur de me froisser. Lorsque j'étais plus jeune, je cherchais à fréquenter des gens excessivement chics. Comme résultat j'avais toujours la dernière place à table et je n'avais pas le droit d'émettre une opinion personnelle. Mais depuis, j'ai renoncé aux gens trop chics ; je préfère les milieux où je compte, où je marque ma place, où je suis quelqu'un. Ici au pays de l'harmonie, je me trouve dans un milieu beaucoup trop chic. Il me semble que j'aimerais maintenant me retrouver parmi des gens communs, que j'aimerais à faire la fête vulgaire.

Je me demande aussi si je ne me suis pas emballé trop vite sur les déesses. Lorsque je faisais la fête en France, je m'étais quelquefois dit que le rêve serait de découvrir un pays où toutes les femmes seraient des demi-mondaines jolies, cultivées et désintéressées, et d'y excursionner. Eh bien, m'y voici dans le pays rêvé, car les déesses ne sont en somme que des demi-mondaines jolies, cultivées et désintéressées. Comme résultat j'aboutis à ce paradoxe que le pays de l'amour libre est précisément le seul pays où je ne puisse pas trouver de maîtresse. Je crains fort, d'après la tournure que prennent les événements, d'en rester au flirt platonique avec Vérone et Sorrente ; j'en ai l'intuition. Quant aux autres déesses, elles ne parlent que le carthaginois, et ont des amants qui sont mieux que moi sous tous les rapports. J'avais compté sur un succès, tout au moins de curiosité. Mais la curiosité des déesses ne semble pas vou-

loir dépasser la zone des baisers. Et je me demande vraiment pourquoi, car sûrement les déesses ne se laissent pas arrêter par des scrupules de chasteté, et elles doivent s'abandonner aux jeunes dieux avec enthousiasme et volupté.

Je me décourage peut-être trop vite. Il se peut que Vérone et Sorrente soient moins cruelles que je ne le crois. Ce que je regrette maintenant, c'est d'être parti seul. Si nous étions ici deux ou trois bons amis, je ne me sentirais pas aussi isolé. Nous formerions un petit groupe; nous pourrions causer en français, échanger nos idées, vulgaires et communes aux yeux des Déoniens, et mener joyeuse vie dans un cadre luxueux. Mais je suis seul, seul au point de vue intellectuel et philosophique, seul à tous les points de vue. Il y aurait bien un moyen de sortir de ma situation, ce serait d'apprendre le carthaginois, d'épouser les idées des Déoniens et de vivre en harmonie avec eux. Mais je n'arrive pas à comprendre un mot de la langue, et je n'ai pas les mêmes instincts que les Déoniens; je sens que je leur produis l'effet d'un ours en train de piétiner dans une plate-bande d'orchidées. Quant à la philosophie je continuerai à discuter. Lorsqu'on a été élevé dans certains principes, on ne les abandonne pas, simplement parce qu'ils sont illogiques; on les garde. Je ne suis pas puritain; j'aime les femmes, et suis capable de devenir amoureux d'une femme légère. Mais j'entends réserver mon estime et mon respect pour les honnêtes femmes, qui ne se donnent pas à tout le monde.

Tout en écrivant dans cette salle féerique, bai-

gnée de lueurs changeantes et mystérieuses, je joue de la main gauche avec les plis de mon écharpe qui ruisselle entre mes doigts avec un joli tintement argentin. J'aperçois mon pied chaussé d'une sandale incrustée d'or et de perles, qui est une véritable œuvre d'art, une pièce de musée. Je me demande quelles sensations j'éprouverais si je rentrais en France. Est-ce que je pourrais sans regret me chausser de nouveau de bottines noires, et porter des vestons en cheviotte; est-ce que je pourrais sans dégoût m'asseoir de nouveau à une table d'hôte et manger ce que Lysias appelle des cadavres d'animaux; est-ce que je regarderais avec plaisir une femme opulente serrée dans un fourreau de laine noire, selon l'expression de Vérone, cette petite fée si tendre, si délicate et si impudique. Est-ce que les gens dans la rue ne me sembleraient pas horriblement laids et vulgaires ; est-ce que les principes que je défends ici ne me paraîtraient pas eux-mêmes surannés et ridicules ; est-ce que je ne discute pas avec Lysias par pur esprit de contradiction ; est-ce qu'en France je ne prêcherais pas moi-même la doctrine de l'harmonie ? Car, en somme, cela marche très bien ici ; les gens sont charmants et paraissent être très heureux.

Allons ! je suis nerveux ce soir ; cela doit être la faute des déesses. Et puis à quoi ça peut-il servir de faire des projets et des suppositions ? Attendons les événements, car dans la vie c'est toujours l'imprévu qui arrive.

XI

Je suis allé au théâtre, et j'ai passé une bonne soirée. Lysias est venu me prendre en auto; c'est lui qui conduisait. Il a une manière de conduire absolument délicieuse; cela me rappelle vaguement la façon dont un de mes amis, un Hollandais, jouait du piano. Cet ami ne jouait pas comme un virtuose, il ne cherchait pas à étonner, à stupéfier, à faire valoir le côté métier; il jouait en artiste et cherchait à charmer. Son toucher était puissant et léger et en même temps très doux et très fondu; son jeu était plein d'imprévu et moi qui ai horreur des pianistes en général, j'écoutais avec plaisir cet ami pendant des heures entières. Lysias conduit l'auto de la même façon que mon ami jouait du piano, et me procure le même genre de sensations. Il est vrai que la voiture extraordinairement souple se prête à toutes les nuances. Mais j'étais bien loin de me douter qu'il pouvait exister une façon artistique de conduire. Je me contentais de marcher vite et d'éviter les accidents. Ce doigté délicat et nuancé de Lysias qui ne m'était jamais venu à l'esprit est pour moi une révélation.

Le théâtre n'est pas un théâtre proprement dit. C'est une grande scène en plein air, située au bas d'un terrain en pente, de sorte que les spec-

tateurs peuvent voir sans être gênés les uns par les autres. On s'asseoit ou on se couche dans l'herbe sous de grands arbres, et on voit au-dessus de sa tête les étoiles briller à travers le feuillage. Il n'y a, bien entendu, ni barrières ni guichets.

Il n'y avait pas beaucoup de monde, et la représentation était très belle. C'était une pièce à grand spectacle avec musique et chant ; il y avait des costumes magnifiques et des ballets ravissants. J'adore les ballets ; ça fait toujours plaisir de voir une jolie femme agiter ses jambes. Et puis dans ce pays-ci ils ont une façon de danser qui est absolument renversante. On n'a pas idée de la souplesse de ces gens-là.

Lysias m'a expliqué que c'était une pièce historique et qu'on venait au théâtre pour s'instruire et se documenter. En suivant le théâtre régulièrement on arrive à connaître à fond l'histoire du pays. Il m'a demandé si c'était vrai qu'à l'Opéra, en France, on ne recevait que des pièces contenant des assassinats ou des suicides.

Je lui ai répondu que cette particularité ne m'avait jamais frappé, mais qu'en effet, l'opéra étant un drame en musique, il ne pouvait pas y avoir drame si quelqu'un n'était pas tué.

— Alors, me dit Lysias, une œuvre dont le sujet est intéressant et joyeux, ne pourrait pas être donnée à l'Opéra ?

— Non, il faut que ce soit un drame.

— Même si l'œuvre était remarquable et grandiose ?

— Même dans ce cas.

— C'est curieux, dit Lysias. Aux pays civilisés vous semblez vous complaire dans la souffrance d'autrui, vous semblez avoir la nostalgie du sang et du meurtre. Ainsi à vos yeux une œuvre n'est pas considérée comme belle et de grande envergure, si elle ne contient pas au moins un assassinat. Quel état d'àme étrange!

— Il n'y a pas que l'opéra. Il y a aussi l'opéra comique et l'opéra bouffe.

— Oui, mais l'opéra sérieux ne peut pas exister sans assassinat, n'est-ce pas?

— Non, il est indispensable que quelqu'un soit tué.

— Bizarre!

Je n'ai pas, bien entendu, compris un seul mot au dialogue de la pièce; je me suis contenté de regarder les beaux costumes et les jolies femmes, et d'écouter la musique splendide, une musique nourrie et gaie. Cette musique était jouée par un grand orchestre invisible. Ce qui, par exemple, m'a absolument stupéfié, c'est la façon dont on change les décors. Subitement et sans qu'on puisse s'expliquer pourquoi ou comment, il y a changement à vue. C'est du véritable escamotage.

L'intrigue de la pièce ne m'a que médiocrement intéressé, et c'est assez naturel, car je ne comprenais pas ce qu'on disait; mais si je n'ai pas demandé à m'en aller, et si j'ai au contraire tenu à rester jusqu'à la fin, c'est à cause d'une petite femme excessivement jolie, qui tenait un des principaux rôles et qui avait une voix ravissante. Elle chantait d'une façon délicieuse. Plus je la voyais, plus je m'emballais sur elle. Elle me plaisait énormément.

Je me suis dit que Vérone et Sorrente représentaient peut-être l'élément mondain du pays; qu'elles étaient probablement considérées comme femmes sérieuses et que, comme elles-mêmes flirtaient très gentiment, il était assez probable que les femmes de théâtre étaient de mœurs légères. Je m'ennuie parfois dans ce pays-ci, et je voudrais bien me créer des relations.

J'ai donc, après la représentation, pris Lysias à part, et lui ai demandé d'être assez gentil pour me faire faire la connaissance de la petite femme en question.

Lysias a paru très amusé de ma demande.

— Cette déesse est morte depuis quatre siècles, m'a-t-il répondu.

— Non, Lysias, vraiment, ne plaisantons pas. Je ne vous parle pas d'une déesse qui est morte : je vous parle de celle qui jouait là, dans la dernière scène, de cette petite en jaune qui chantait un duo avec le grand blond habillé en bleu.

— Comment, vous avez vraiment cru que ces personnages sur la scène étaient réels? Mais notre théâtre est une représentation de cinématographe.

— Voyons, Lysias, vous me racontez des blagues. Je connais bien le cinématographe; c'est noir et blanc, ça saute tout le temps et ça n'a pas de relief. Et puis ça ne parle pas.

— C'est peut-être vrai pour le cinématographe civilisé, mais le nôtre est tout différent. D'abord il est combiné sur le même cliché avec le véraphone, de sorte qu'il parle, chante et joue de la musique à grand orchestre. Et puis nous ne nous

servons pas, comme vous, de la photographie. Nous ne nous servons que de vibrations électriques, qui sont inscrites magnétiquement. Il est bien certain qu'avec vos procédés barbares, vous ne pouvez pas obtenir le relief qui donne l'impression de la réalité. Mais nous avons, pour obtenir le relief, la combinaison de différents procédés dont le principal est le suivant : au lieu d'enregistrer le cliché à l'aide d'un seul objectif, nous l'enregistrons à l'aide d'une série d'objectifs très rapprochés et disposés sur un arc de cercle dont le centre est l'objet à enregistrer, ou dans notre cas, la scène du théâtre. Les mêmes appareils servent à la projection, et cette projection se compose d'une série de projections superposées, mais légèrement différentes les unes des autres. Ces appareils disposés sur un arc de cercle voient légèrement autour de l'objet et nous pourrions de cette façon exagérer le relief jusqu'à l'invraisemblance. Comme résultat dans la projection, les lignes horizontales sont nettes, tandis que les lignes verticales sont vagues, et cela surtout au premier plan, car dans les lointains toutes les lignes s'estompent ainsi que les teintes et les valeurs.

Nous ne nous servons pas d'objectifs en cristal, continua Lysias ; nous nous servons d'objectifs en métal transparent. Les objectifs sont composés d'une infinité de petites surfaces minuscules, accolées les unes aux autres, tout en restant électriquement isolées les unes des autres. Lorsque ces plaques sont traversées par la lumière, elles se mettent en vibration, et ces vibrations, qui va-

rient suivant les teintes et les valeurs, sont enregistrées magnétiquement sur un ruban métallique, le même que celui qui enregistre les sons. Dans l'opération de la projection une lumière blanche, spéciale en ce sens qu'elle ne communique pas elle-même de vibrations aux plaques, est lancée à travers les objectifs métalliques, et elle se transforme sur chaque surface minuscule, suivant les vibrations communiquées à ces plaques par le ruban magnétique. Tout est projeté, personnages et décors, ce qui vous explique le changement instantanné des décors. Notre scène de représentation se compose simplement d'un écran de projection de couleur blanche. La musique, le chant et les paroles sont donnés par les amplificateurs électriques du véraphone, qui se trouvent placés derrière l'écran de projection. De sorte que nos belles représentations de théâtre se font sans déranger personne. Il suffit de pousser un contact électrique situé au conservatoire, et la représentation marche toute seule; elle est automatique.

Nous nous donnons beaucoup de mal, ajouta Lysias, pour monter une pièce, et nous ne le faisons qu'une fois tous les dix ans. La pièce de théâtre résume l'histoire des dix années écoulées, et une fois enregistrée sert de document historique. Ainsi vous et votre aviateur figurerez certainement dans la prochaine pièce qui sera montée.

— Comme chez nous dans les revues, répondis-je un peu piqué.

— Peut-être bien.

— De sorte que tous mes faits et gestes sont destinés à passer à la postérité?

— Pas tous vos faits et gestes. Seulement ceux de nature à intéresser l'histoire de notre philosophie et de notre progrès.

— Mais c'est de l'indiscrétion ; je m'y oppose ; j'ai horreur de la réclame personnelle.

— Que voulez-vous ! Vous êtes devenu, sans le savoir, un personnage historique ; nous ne vous avons pas demandé de venir ici, et votre arrivée inopinée constitue pour nous un événement intéressant.

— Alors vous êtes bien sûr que la petite femme en jaune n'est qu'une reproduction cinématographique, qu'elle n'existe pas en réalité ?

— Mais parfaitement.

— Vous ne racontez pas de blagues ?

— Non, assurément.

— Que c'est ennuyeux ! et moi qui avais déjà formé certains projets ; enfin !... Mon Dieu, que la vie est donc difficile !

— Même au pays de l'harmonie ?

— Même au pays de l'harmonie.

Après cela nous sommes remontés en auto, et Lysias m'a ramené à mon étuve. Nous n'avons pas beaucoup causé. J'étais distrait et peu communicatif ; je pensais à la petite femme en jaune.

XII

Lysias est venu me prendre ce matin. Il était jeune et frais comme d'habitude et m'a proposé de m'emmener à l'église.

— Ah non, Lysias; tout ce que vous voudrez, mais pas ça.

— Mais pourquoi donc? le service divin vous intéressera beaucoup.

— Ça ne m'intéressera pas du tout, j'ai trop été à l'église quand j'étais enfant; l'église m'attriste et le sermon m'ennuie. Ça m'ennuie d'entendre un prêtre débiter des inepties d'une voix doucereuse; ça m'agace d'être menacé de l'enfer, attendu que je ne crois pas à l'enfer.

— Mon cher Martial, notre église vous intéressera, croyez-moi. Il y aura beaucoup de monde et le service est vraiment très bien.

— Je ne comprends pas comment vous pouvez être religieux, puisque votre philosophie est antireligieuse.

— Mais elle n'est pas antireligieuse. Notre philosophie, c'est notre religion, et, comme tous nos actes sont inspirés par notre religion, nous sommes forcément très religieux.

— Je ne comprends pas du tout.

— Allons, venez, ou nous serons en retard.

— Est-ce loin?

— C'est assez loin, mais nous prendrons le tramway souterrain.

— Ah, si nous prenons le métro, c'est différent; je veux bien. Je vous fais à contre-cœur la concession d'aller à l'église, uniquement pour prendre le métro qui doit être curieux.

Nous sommes sortis par un temps radieux, et nous marchions dans l'herbe émaillée de fleurs charmantes. Lysias semblait avoir des ailes, et j'avais peine à le suivre. Il avait cette démarche joyeuse et légère particulière aux Déoniens, et en le voyant si jeune et si gai, si délicieusement élégant dans son vêtement d'étoffe vaporeuse donnant par transparence les tons de feuille morte et ses dégradations, que je me demandais s'il était vraiment possible qu'il eût quatre-vingt-trois ans.

Nous avons trouvé au milieu d'une prairie un gros rocher dans lequel il y avait un trou, et dans ce trou nous avons trouvé un plan incliné mouvant qui me rappelait un peu, mais en beaucoup mieux, les trottoirs roulants du Bon Marché. Ce plan incliné nous a descendus dans une merveilleuse grotte en forme de tunnel, toute pleine de stalactites. J'ai appris, depuis, que ce tunnel était artificiel au lieu d'être naturel comme je le croyais d'abord.

C'est très drôle, ce métro. Il n'y a pas de trains; il n'y a que deux trottoirs roulants. On monte d'abord sur le premier, qui marche déjà à bonne allure; puis on passe sur le second qui va beaucoup plus vite. J'ai un peu hésité avant de monter sur le premier trottoir, car, en regardant bien, j'ai vu que cela marchait diablement vite. Mais

Lysias m'a pris par la main, et cette première étape s'est effectuée sans incident. J'ai été moins heureux pour passer du premier au second trottoir, car je me suis étalé de tout mon long, au grand amusement de nombreuses déesses qui y étaient déjà installées. C'est dégoûtant, je me couvre de ridicule à chaque instant. Ce n'est rien pour un Déonien de sauter d'un trottoir à l'autre, mais pour un civilisé ce n'est pas commode. Ces gens-là sont d'ailleurs d'une légèreté de mouvement qui tient du prodige. Pour passer d'un trottoir à l'autre, ils font un bond, puis se posent comme un papillon sur une fleur. Il y a là quelque chose qui n'est pas naturel, quelque chose de mystérieux que je tâcherai de m'expliquer.

Ce tunnel du métro est vraiment extraordinaire. Les stalactites, qui semblent contenir des lampes électriques, scintillent en jetant mille feux multicolores. Les annonces commerciales qu'on voit chez nous le long des parois et des murs sont remplacées ici par des statues polychromes et des œuvres d'art diverses. Ce voyage souterrain est une véritable merveille pleine d'imprévu. Ainsi nous avons passé à notre gauche un lac dont le lointain se perdait dans des lueurs chatoyantes et mystérieuses, et dont l'eau reflétait en miroitant le bouquet multicolore des stalactites.

Sur le trottoir de vitesse se trouvaient une quantité de sièges et de couchettes recouverts d'étoffes somptueuses. Le trottoir lui-même était d'une substance si moelleuse qu'on pouvait s'y asseoir ou s'y étendre d'une façon fort agréable. D'ailleurs les

dieux et les déesses assis ou couchés dans leurs poses abandonnées formaient un tableau délicieux. Et je crois que dans ce tunnel féerique les déesses sont encore plus jolies qu'en plein jour.

Le trottoir ne faisait absolument aucun bruit. Il est sans fin, et Lysias m'a expliqué qu'à l'extrémité du parcours il tourne autour d'un point fixe pour revenir sur ses pas dans une galerie parallèle. La substance du trottoir est tellement souple qu'elle lui permet de tourner autour de ce point fixe dans un rayon assez court.

Comme la plupart des voyageurs se rendaient à la même destination que nous, c'est-à-dire à l'église, il a fallu s'y prendre un peu à l'avance pour descendre sur le trottoir fixe de la galerie, afin d'éviter l'encombrement à la sortie. C'était d'autant plus nécessaire pour moi, que ma chute m'avait rendu hésitant pour le passage d'un trottoir à l'autre. Heureusement qu'une jeune et jolie déesse, une petite brune aux cheveux châtains, m'a pris par une main, tandis que Lysias me tenait par l'autre, et je me suis tiré de l'opération sans mésaventure.

Comme c'est curieux! Je passe, en France, pour un sportsman adroit et audacieux, et ici je suis d'une nullité complète. C'est non seulement curieux, mais cela me vexe énormément.

Nous sommes sortis tous les trois ensemble, Lysias, moi et la nouvelle déesse, qui me tenait toujours par la main avec ses doigts entrelacés aux miens; elle avait une petite main fraîche et souple dont le contact me remplissait de bonheur. Cette déesse s'est mise à me parler en me regardant

avec des yeux amoureux. Je n'ai pas compris un mot de ce qu'elle disait, et j'ai demandé à Lysias qui elle était, et si je ne pourrais pas lui faire la cour. Lysias m'a répondu qu'elle s'appelait Vania, qu'elle était compositeur de musique, et, qu'à l'église, nous allions entendre sa dernière œuvre.

— C'est une grande amoureuse, ajouta Lysias. Chaque note de sa musique reflète la flamme ardente et douce de l'amour. Autrefois elle aimait surtout les jeunes dieux; maintenant son amour se concentre sur son art.

— Pourquoi dites-vous « autrefois »? Quel âge a-t-elle donc?

— Vania a soixante-huit ans. Mais elle n'a jamais été plus jeune de cœur, plus ardente dans son amour de la beauté et de l'harmonie.

— Lysias, vous me jetez un froid. Vania a l'air d'avoir vingt ans, je le reconnais. Mais l'idée de faire la cour à une femme de soixante-huit ans me dégoûte. L'homme peut rester séduisant, même avec des cheveux gris. Mais une femme doit désarmer à trente-cinq ans.

— Et pourquoi donc, demanda Lysias en me regardant avec candeur.

— Parce que!

— Voilà une réponse typique de l'ourson civilisé.

— Voyez-vous, Lysias, je n'ose plus maintenant vous demander l'âge de Vérone et de Sorrente.

— Rassurez-vous. Sorrente a dix-neuf ans et Vérone en a vingt et un.

— Allons, tant mieux, car dans ce pays-ci on n'est jamais sûr de rien.

— Rappelez-vous donc, me dit Lysias, que nous ne vieillissons pas, que nous restons jeunes jusqu'au dernier jour. Nous vivons jusqu'à l'âge de cent ans environ et alors nous nous éteignons subitement et doucement comme une lampe qui manque d'huile, sans avoir connu un jour de maladie, sans avoir connu une heure de tristesse ou de fatigue, laissant derrière nous toute une vie d'amour et de combativité ardente et joyeuse. D'ailleurs, vous entendrez tout à l'heure, à l'église, les paroles du Prophète : « Et vous connaîtrez la vieillesse physiologique, c'est-à-dire la jeunesse éternelle. »

— Comment, on parle d'hygiène à l'église?

— Et pourquoi pas?

— Mais l'hygiène n'est pas la religion!

— Pardon, jeune civilisé, chez nous, l'hygiène fait partie de la religion,

— Ah! je ne savais pas.

— Cependant vous avez écrit les commandements de Déon, et j'ai été surpris, dans votre manuscrit, de les retrouver au complet et sans erreurs.

— Je me suis rappelé les mots à cause de ma mémoire extraordinaire, mais je n'ai pas cherché à comprendre le sens de ce qui m'a paru être un galimatias paradoxal.

Tout en causant, nous cheminions dans un parc de fleurs, et nous marchions sur du gazon aussi doux que du velours. Vania me tenait toujours par la main, et, si Lysias ne m'avait pas dit son âge,

je crois que je l'aurais trouvée adorable. Elle avait, comme toutes les autres, ce type menu et délicat, avec la fraîcheur de la santé et de la jeunesse. Mais je ne pouvais pas digérer les soixante-huit ans annoncés par Lysias, et je la laissais parler sans lui répondre. D'ailleurs, elle n'aurait pas plus compris mes réponses que je ne comprenais ses paroles, qui, d'après ses regards et sa façon d'être, devaient être des paroles tendres.

A mesure que nous avancions, les fleurs devenaient de plus en plus nombreuses. Des roses grimpantes s'enlaçaient autour des statues et des colonnades pour former des arches parfumées qui nous protégeaient du soleil. Il y avait aussi une variété de violettes de Parme grimpantes donnant d'énormes grappes de violettes. On aurait dit des glycines en pleine floraison.

Au détour d'une allée fleurie l'église nous est apparue. C'est un palais colossal et splendide, avec de nombreux dômes scintillant au soleil. L'église est à moitié cachée par la masse des fleurs grimpantes s'enroulant autour de ses piliers et sur les toits de nombreux drapeaux multicolores flottaient gaiement à la brise légère. On entendait une musique grandiose qui semblait venir d'un immense orchestre. Mais cette musique ne ressemblait pas à celle que j'avais déjà entendue. C'était joyeux comme du Ganne et riche comme du Wagner, mais en même temps aérien, léger et diaphane. On entendait des clochettes et des harpes. Lysias m'a dit que cette musique était donnée par le carillon électrique de l'église, et que ce carillon comportait beaucoup d'instruments

que nous ne connaissons pas dans les pays civilisés.

Comme coupe horizontale, l'église a un peu la forme d'une étoile, et les gradins à l'intérieur forment une cuvette, de sorte que les personnes qu'on a devant soi ne vous empêchent pas de voir.

Nous sommes arrivés parmi les derniers, et c'était déjà bondé ; j'estime à environ dix mille le nombre des dieux et des déesses présents. Une multitude d'étendards richement brodés pendaient des voûtes et des ogives, et Lysias m'a dit que chaque étendard représentait la commémoration d'une grande victoire scientifique ou artistique.

Au centre, c'est-à-dire au fond de la cuvette, un dieu vêtu d'un costume somptueux, et baigné d'une auréole de lumière douce et mystérieuse, chantait avec une voix de baryton adorable, une de ces voix chaudes et veloutées qui vont au cœur. Il ne paraissait faire aucun effort, et cependant sa voix remplissait cette immense église à tel point, qu'on entendait chaque parole, comme s'il avait été à côté de nous. Il était accompagné par un grand orchestre invisible (probablement le véraphone). J'ai demandé à Lysias de quoi parlait sa chanson. Il m'a répondu qu'il chantait les commandements du prophète Déon, ceux que j'avais écrits dans mon manuscrit.

Comme je ne comprenais pas les paroles, je me suis contenté d'écouter la musique et de regarder la foule des dieux et des déesses, qui se trouvaient en face et autour de moi.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Ils étaient tous vêtus d'étoffes légères et diaphanes, aux tons riches et délicats. Tous étaient vêtus différemment, et tous les tons étaient représentés, depuis les tons les plus puissants jusqu'aux tons les plus tendres ; et l'ensemble formait une harmonie somptueuse et chatoyante.

Sans compter que la lumière du jour ne pénétrant pas dans l'église, cette église semblait être éclairée par les parois phophorescentes du bâtiment, et aussi par un léger brouillard lumineux qui remplissait l'église et estompait les formes. Et ce brouillard changeait lui-même de couleur. Il était tantôt bleuté, tantôt rosé, tantôt couleur aurore. Tantôt aussi ces brouillards colorés s'entrecroisaient, et se mélangeaient en formant des dessins presque imperceptibles. Ça sentait bon (probablement une symphonie de parfums). Et le résultat était absolument féerique.

A un moment donné, les dieux et les déesses se sont joints progressivement au chant. Cela a été d'abord un léger bruissement, comme un vol d'abeilles, à peine perceptible à l'oreille, et autant que j'ai pu m'en rendre compte, chaque dieu et chaque déesse chantait une mélodie différente ; mais l'ensemble s'enchevêtrait dans un contrepoint extraordinairement joli. L'orchestre invisible suivait toujours le chant.

La musique a duré longtemps. Le murmure d'abeilles s'est peu à peu élargi et amplifié. Les déesses ont commencé à se balancer doucement et à agiter leurs écharpes diaphanes en signe de salut aux dieux et aux déesses qui se trouvaient sur

les gradins en face. Le *crescendo* s'est dessiné lentement, graduellement; les voix, caressantes d'abord, sont peu à peu devenues chaudes, veloutées et larges. Les poitrines ont palpité, les narines se sont dilatées, et des milliers de bras étendus ont échangé à travers la brume lumineuse un immense salut de fraternité.

Je m'étais promis de rester impassible et d'opposer à l'enthousiasme déonien le scepticisme du civilisé. Mais j'ai été vaincu.

Lorsque le *crescendo* de la musique a atteint son apothéose, que le brouillard bleu s'est transformé en un rayonnement somptueux de soleil couchant pailleté d'or, lorsque l'enchevêtrement adorable des voix a atteint le paroxysme de la splendeur, lorsque la masse formidable des cuivres a lancé, d'une façon colossale, ses éclats puissants et glorieux, lorsque le grondement terrible des tympani a été déchiré par des coups de cymbales, lorsque l'édifice lui-même a tremblé d'enthousiasme et d'amour, j'ai senti mes yeux se mouiller et j'ai retenu des larmes prêtes à couler.

Le voile est tombé de mes yeux et j'ai compris ce que c'était que la solidarité amoureuse. Mais jamais autant qu'à cet instant je n'ai senti mon isolement.

Quand Lysias s'est aperçu de mon émotion, il m'a serré fortement les deux mains, et Vania, l'auteur de la musique, m'a enlacé tendrement dans ses bras et m'a embrassé sur les yeux ; ses baisers étaient chauds et doux.

Pendant la sortie, l'orchestre a continué à jouer, mais d'une façon plus gaie et plus douce. Et en

voyant onduler les corps souples des dieux et des déesses, en voyant voltiger sous la brise parfumée qui inondait l'édifice les étoffes lumineuses et chatoyantes des vêtements, on aurait cru assister à un ballet féerique.

J'avais été profondément ému. Je n'ai pas parlé à Lysias pendant le retour. J'aurais voulu lui dire que je me sentais changé ; mais je n'ai pas osé. Il a probablement deviné mes pensées, et il a été cruel, car il m'a dit : « Cela passera, mon cher Martial ; vos instincts de civilisé reprendront le dessus. Ourson et sceptique, vous êtes ; ourson et sceptique, vous resterez. »

Ces paroles de Lysias m'ont fait mal et m'ont attristé.

XIII

J'ai passé une nuit agitée, mais j'ai retrouvé le calme dans la matinée, et j'ai été heureux lorsque Lysias est venu me chercher pour m'emmener voir ce qu'il appelle le côté terre à terre de l'existence, c'est-à-dire les machines industrielles et automatiques.

Tandis que nous nous dirigions vers le palais des machines, il m'a expliqué que j'allais voir la réalisation de la prophétie relative aux forces naturelles devenues intelligentes et transformées en collaboratrices dévouées des dieux.

J'avoue que je n'ai pas compris grand'chose aux machines, dont je n'ai pas vu les dessous. D'ailleurs mes pensées étaient encore absorbées par les impressions de la veille.

Nous sommes entrés dans un superbe palais désert et silencieux, mais très artistique. Toutes les machines sont recouvertes et on n'en voit pas le fonctionnement. Il paraît qu'elles sont construites en matériaux inusables et qu'elles ne demandent ni surveillance, ni entretien. Elles sont mues par l'électricité sans fil, et la force motrice est obtenue par la chaleur de la terre captée dans des puits de plus de 4.000 mètres de profondeur, et transformée directement en électricité.

J'ai vu une machine d'où tombaient continuel-

lement des fruits ; d'une autre, tombaient des bijoux et des pierreries ; d'une autre sortaient des étoffes en cascade. Ces étoffes se pliaient automatiquement par un mouvement de va-et-vient, puis disparaissaient dans une trappe. De même pour les fruits, les pierreries et différentes autres choses qui disparaissaient également dans des trappes. Il paraît que les objets sont distribués automatiquement par des tubes pneumatiques dans les différentes parties du pays, et que, lorsque les entrepôts sont pleins, les communications se coupent et au besoin les machines productrices s'arrêtent d'elles-mêmes. La distribution est réglée par des commutateurs. Ces commutateurs occupent une immense galerie, dont ils couvrent les murs, et on y a accès par des échafaudages formant balcons, et situés les uns au-dessus des autres. Mais le réglage automatique est si bien organisé, que la manœuvre des commutateurs ne demande que peu de travail.

Les étoffes sont (toujours d'après Lysias) fabriquées de sels extraits de la terre par des machines et amenés à l'état pâteux. La pâte passe alors entre deux rouleaux qui lui donnent le coloris et qui impriment la texture, comme on imprime des journaux. La texture se compose de cellules accolées les unes aux autres, et dans cette opération la photographie joue un grand rôle. Il paraît que pour une étoffe la cellule originelle est la chose principale, et représente souvent comme travail la vie entière d'un artiste. Cette cellule, dont dépend l'apparence, le toucher et le bruissement de l'étoffe, est d'abord exécutée en grand

par l'artiste. Elle est ensuite moulée et reproduite automatiquement. Puis l'ensemble d'un nombre suffisant de cellules accolées les unes aux autres, est réduit par la photographie, pour former un premier groupe, qui est lui-même reproduit. On arrive, après un nombre suffisant d'opérations de ce genre, à établir le rouleau cliché, qui donne la texture à l'étoffe. Il existe, paraît-il, des milliers de textures différentes, ce qui explique la grande variété dans les costumes des dieux et des déesses.

Pour les fruits, ce sont encore les sels de la terre dont on se sert, et, après avoir subi différentes transformations physiques et chimiques, ils finissent par tomber tout seuls d'une machine sous forme de fruits aussi variés que délicieux. Je raconte ce que m'a dit Lysias, en faisant toutes mes réserves, car tout cela me paraît être de la haute fantaisie. Je constate seulement que j'ai vu des fruits tomber des machines, sans que je puisse en expliquer la provenance. Je constate aussi que, depuis que je suis dans ce pays-ci, je n'ai vu ni domestiques, ni paysans, ni ouvriers.

Lysias m'explique que tout ce qui existe dans le pays représente une somme de travail colossale, mais que ce travail a été fait par les ancêtres, et que la génération actuelle, en héritant des travaux des ancêtres, hérite de ce fait d'une immense fortune, ce qui lui permet de vivre dans la splendeur sans avoir à travailler. Mais qu'il n'en faudrait pas conclure que tout travail a cessé de ce fait ; que le travail n'a jamais au contraire été plus ardent et plus fécond ; seulement qu'il est devenu

maintenant plus immatériel, plus idéal, et que les générations à venir hériteront de progrès immenses réalisés dans le domaine des arts et de la philosophie.

J'ai saisi cette occasion pour demander à Lysias pourquoi, dans un pays aussi artistique, je ne voyais pas de tableaux, pourquoi l'art de la peinture semblait ne pas exister.

— Parce que, me répondit Lysias, en peinture le but de l'artiste, qui lui-même regarde la nature avec amour, dont l'éducation le porte à la recherche de la beauté en toutes choses, est de communiquer et de faire sentir les beautés de la nature aux gens vulgaires, qui sont incapables de les découvrir par eux-mêmes. Le tableau représente la philosophie artistique de la nature. Mais rien n'est plus beau que la nature elle-même ; le tableau ne peut jamais valoir la nature telle que la voit l'artiste, et dans un pays où tous sont également artistes, où la recherche de la beauté en toutes choses est la base essentielle de la religion, le peintre n'a plus sa raison d'être. Chacun est capable lui-même de tirer de la nature ce qu'elle a de plus charmant, et de créer dans son imagination un tableau dont la beauté n'a pas de limites, puisque l'idéal n'a pour limite que l'infini.

Chez nous, les coloristes s'inspirant de la nature emploient leur combativité à embellir nos demeures et nos objets usuels; ils collaborent à la décoration de nos édifices, de nos fêtes, de nos cérémonies, de nos vêtements, de nos bijoux, de nos aliments, et de tous les objets dont nous nous servons. Nos peintres sont décorateurs et artisans.

Ainsi les effets de brouillards lumineux, que vous avez vus à l'église, sont l'œuvre d'un de nos coloristes de la jeune école.

— Pourquoi, si vous n'avez pas de tableaux, avez-vous tant de statues?

— Les statues sont des documents, et surtout des documents de lignes et de formes. Les nôtres sont belles parce que notre race est belle ; et notre race est belle parce que nous l'avons rendue belle par vingt siècles de sélection et d'éducation s'inspirant de l'idéal de la beauté, de l'harmonie et de l'amour. En sculpture, rien, chez nous, ne peut être plus beau que la nature, car nous réalisons en chair et en os un idéal bien supérieur à l'idéal imaginaire de vos artistes les plus éminents. Au pays de l'harmonie nous sommes tous des dieux et des déesses.

Après avoir quitté le palais des machines automatiques, nous avons visité une quantité d'ateliers et de laboratoires remplis de machines bizarres et curieuses. Les dieux et les déesses très élégants, dont le palais était plein, semblaient très absorbés dans leur travail, et n'ont guère fait attention à nous. Nous avons vu des sculpteurs en train de modeler, des musiciens en train de combiner la marche simultanée de plusieurs télégraphones. Une jeune déesse jouait de la musique à l'aide d'une sorte de machine à écrire. D'autres combinaient des symphonies de couleurs avec des étoffes.

Je ne me rappelle pas au juste tout ce que j'ai vu, car, en réalité, cela ne m'a pas beaucoup intéressé. C'est assez naturel, car je ne comprenais pas ce qu'on faisait. Lysias a eu l'air de s'amuser

de mon indifférence; il m'a raconté qu'un de nos philosophes appelé, je crois, Herbert Spencer et dont j'entends le nom pour la première fois, a dit qu'un chronomètre perfectionné n'intéressait pas un Zoulou ou un Soudanais; que ce chronomètre n'intéressait guère qu'un horloger. Je n'ai pas très bien saisi le sens de cette remarque.

— J'ai vu dans votre manuscrit de ces jours derniers, me dit Lysias, tandis que nous cheminions pour rentrer chez moi, une phrase que je n'ai pas comprise. Vous écrivez que vous avez envie de *filer à l'anglaise*; qu'est-ce que cela veut dire?

— Filer à l'anglaise veut dire s'en aller sans prévenir, répondis-je un peu embarrassé.

— Mais rappelez-vous, mon jeune ami, que vous ne pouvez pas vous en aller sans notre permission, à cause du voile électrique qui couvre le pays, comme un couvercle couvre une boîte. Nous en avons momentanément suspendu l'action pour vous laisser arriver, mais, si vous essayez de traverser ce voile, vous serez foudroyé. Vous n'avez qu'un seul moyen de fuite, c'est de vous jeter dans le gouffre de Déon, c'est-à-dire de vous suicider. D'ailleurs pourquoi parlez-vous de fuite. N'êtes-vous pas heureux parmi nous?

— Ecoutez, Lysias, je suis très bien ici. Vous êtes tous charmants pour moi; mais je me sens isolé, seul de mon espèce. Je suis un peu dans le cas d'un nègre du Soudan, qui se trouverait dans un salon de jolies Parisiennes pleines d'égards pour lui. Il ne pourrait s'empêcher de déclarer les Parisiennes charmantes; mais il se sentirait dépaysé, et pourrait bien aussi avoir envie de

retourner au Soudan, où il n'y a pas de Parisiennes, mais où le Soudanais est chez lui. Vous ne devez donc pas vous étonner, si, par moments, il m'arrive de regretter un genre de vie qui vous apparaît comme vulgaire, mais qui est plus en rapport avec mes instincts.

— Voyons, cher ami, ne vous laissez pas aller à broyer du noir; cultivez au contraire la joie intérieure qui est la source principale du bonheur; tâchez aussi d'apprendre notre langue.

— Je ne peux pas.

— Vous n'y mettez pas de bonne volonté. Quand vous me dites : « je ne peux pas », vous opposez à mes conseils la force d'inertie résultat du scepticisme civilisé. On peut toujours, quand on veut avec persévérance. Apprenez notre langue, mettez-vous en harmonie avec nous, vivez de notre vie, partagez notre optimisme et notre joie de vivre, brûlez ce que vous avez adoré, adorez ce que vous avez brûlé, élevez-vous au-dessus du civilisé et devenez un dieu. Et maintenant, au revoir, ajouta Lysias en s'arrêtant sur le seuil de ma porte. Je vois que le côté « travail » dans notre pays ne vous intéresse guère, aussi nous n'en reparlerons plus pour le moment; cela viendra plus tard. Adonnez-vous aux sports et aux fêtes. Demain, Sorrente viendra vous prendre, pour vous mener voir une fête de gymnastique religieuse.

— Religieuse! j'aimerais mieux une fête gaie.

— Rassurez-vous, jeune ourson; la gymnastique religieuse ne vous ennuiera pas, du moins je ne le crois pas. Bonne nuit.

Et Lysias s'éloigna d'un pas léger.

XIV

Sorrente est venue, comme Lysias me l'avait annoncé, mais seulement dans l'après-midi. Cette petite femme est vraiment délicieuse avec ses chairs diaphanes et rosées ; et puis elle a avec cela un petit air si drôle et si mutin. Elle m'a pris par la main, en enlaçant ses jolis doigts dans les miens, et m'a entraîné en courant sur les gazons fleuris. Au bout de quelques minutes, j'étais si essoufflé que j'ai été obligé de lui demander de ralentir son allure. Elle s'est, bien entendu, mise alors à me blaguer sur mon manque d'entraînement. Sûrement si j'étais mieux entraîné, je pourrais suivre une déesse. Elle n'a pas cessé de babiller et de me raconter un tas de choses, en me lançant de temps à autre des œillades troublantes.

Nous avons fini par arriver au bord d'une grande rivière d'eau très claire, aussi claire que l'eau d'un lac de Suisse. Cette rivière s'appelle le Déon et elle est bordée par endroits de très beaux arbres dont les branches s'étendent au-dessus de l'eau.

Nous sommes arrivés juste à temps pour monter dans un grand canot électrique, qui partait plein de dieux et de déesses très élégants et très gais. Ils sont aussi très aimables. Des déesses excessivement jolies m'ont fait asseoir parmi elles,

et m'ont raconté des histoires à n'en plus finir, auxquelles je n'ai pas compris un mot. Ce devaient être des histoires drôles, car les déesses riaient beaucoup.

J'ai remarqué que Sorrente n'avait pas l'air du tout jalouse, et cela m'a plutôt vexé, car, si elle tenait à moi, elle n'aurait pas été aussi indifférente aux œillades que les autres déeses me lançaient sans interruption ; je ne comprends pas du tout l'état d'âme de Sorrente. Par contre, j'ai été très froissé, à un moment donné, de voir Sorrente flirter outrageusement avec des jeunes dieux, sans avoir l'air d'être gênée par ma présence.

Le bateau marchait très vite et ne donnait pas de trépidations ; je n'ai pas vu de moteur, mais il devait y en avoir un, à moins que ce bateau aussi ne marche par attraction magnétique, comme la voiture automobile. Il est évident que, si ce système est possible pour une voiture, il n'y a pas de raison pour qu'il ne soit pas applicable à un canot.

Au bout d'environ vingt minutes, nous avons débarqué tout près d'un étang couvert de nénuphars géants et situé au pied d'une colline boisée. Il y avait au bord de l'étang une pelouse et des tribunes splendides couvertes de drapeaux multicolores et bizarres. Comme la brise soufflait gentiment, l'aspect était très gai, d'autant plus que les dieux et les déesses étaient, comme d'habitude, vêtus d'étoffes très légères, qui flottaient au vent. Les écharpes étaient aujourd'hui généralement de couleurs gaies et voyantes, telles que le rose pivoine, le jaune blé, le rouge capucine, le bleu myosotis, le bleu bluet, le vert printemps, le vert

réséda. Il y avait, bien entendu, de la musique magnifique, donnée, comme d'habitude, par un grand orchestre invisible.

Sorrente voulait que nous nous mêlions à la danse, et ce n'est qu'à contre-cœur qu'elle y a renoncé sur ma demande. Nous nous sommes alors hissés sur un rocher couvert de violettes, sous des arbres à moitié cachés par des roses grimpantes. De là, nous avons tout vu, pelouse et tribunes. Il y avait environ quinze cents personnes en tout, mais dont la plupart étaient dans les tribunes. A un moment donné, et sans commandement, toutes les personnes sur la pelouse se sont formées en colonne de dix, en formation parallèle aux tribunes, et la danse a commencé. Peu à peu, à mesure que la colonne avançait, les premiers rangs sont montés dans les tribunes et le public des tribunes a alimenté la queue de la colonne, de sorte que, dans cette danse, les dieux et les déesses sont tour à tour acteurs et spectateurs.

Cette danse est très curieuse et très intéressante. Il paraît que la donnée du premier tableau était le verset des écritures : « Et vous leur enseignerez à osciller dans l'herbe, comme la fleur oscille sous la rafale. » La musique s'est mise à imiter l'orage, et il est arrivé des coups de vent, je ne sais comment ; mais j'ai remarqué qu'ils suivaient le rythme de la musique ; donc ils étaient artificiellement produits.

Sous la rafale tout le monde se couchait ou du moins les dieux et les déesses semblaient se coucher, mais sans toucher terre, et se relevaient aussitôt. Ces Déoniens sont extraordinaires ; ils

ont l'air d'être en caoutchouc. On voyait d'abord des bras en l'air et des écharpes flottantes, puis tout s'affalait en avant, en arrière ou de côté au son de la musique. D'où nous étions, cela faisait le même effet qu'un champ de blé secoué par la tempête ; seulement c'était bien plus joli à cause des couleurs brillantes de tous les costumes. Et puis les mouvements d'ensemble m'ont toujours impressionné, surtout au son de la musique.

Toutes les personnes des tribunes ont successivement défilé sur la pelouse. Cela a été une joute de souplesse et d'élégance. Après la danse de la rafale il y a eu la danse des fleurs, et ensuite la danse des écharpes. Peu à peu les danses sont devenues plus ardentes. La musique très rythmée est devenue mordante et nerveuse avec fifres et cymbales, et, lorsque les dieux et les déesses évoluaient en face les uns des autres avec les mains appuyées derrière la tête, cela me rappelait vaguement certaines danses russes.

Ce que Lysias appelle la gymnastique religieuse est tout simplement un ballet magnifique mélangé d'exercices de souplesse acrobatique : j'ai été enthousiasmé, d'autant plus que dans les tribunes on battait des mains et on agitait les écharpes. C'était ravissant à voir, surtout à la fin, car nous étions en face de montagnes couvertes de neige sur lesquelles il y a eu un coucher de soleil magnifique, grandiose. Le ciel était mauve pâle, et les rayons du soleil couchant formaient un éventail gigantesque, qui arrivait jusqu'au zénith. Le tout ensemble, dans cette lumière dorée, formait un tableau inoubliable.

Après le ballet, nous avons été au buffet où il y avait d'excellent champagne à discrétion. Tout ce spectacle m'avait mis de bonne humeur, et j'ai ri et blagué avec les déesses, sans les comprendre, bien entendu.

Mais le mieux de tout a été au crépuscule, après la tombée du jour. Il y a eu un ballet aquatique sur les nénuphars, dansé par une vingtaine de dieux et de déesses dont les vêtements étaient devenus lumineux. Il se poursuivaient sur les nénuphars et on aurait cru voir des libellules géantes, tant l'ensemble était léger et diaphane. Comme musique, c'était des pizzicatti de violons avec clochettes et harpes.

J'ai été enthousiasmé ; seulement je n'ai pas pu comprendre comment les nénuphars ne s'enfonçaient pas, car j'ai essayé, moi, de mettre le pied sur un nénuphar ; il s'est enfoncé et je me suis mouillé. Cette légèreté qu'ont par moments les Déoniens m'intrigue énormément. Il y a là quelque chose que je ne comprends pas.

Les costumes des déesses sont vraiment délicieux. Ils se composent d'une tunique ample, et d'une écharpe légère. Mais les déesses tirent, de la combinaison de ces deux vêtements, des effets qui diffèrent chaque fois. Rien n'est symétrique dans leur costume. La façon de draper l'écharpe est en elle-même tout un poème. Cette écharpe excessivement légère et souple couvre rarement les épaules. Tantôt elle s'enroule autour d'un bras, tantôt autour du corps, tantôt elle sert de voile et s'harmonise avec la coiffure. Les bords de l'écharpe sont souvent découpés et gaufrés ; l'écharpe elle-même,

légère comme un souffle, peut paraître volumineuse ou bien menue suivant la façon dont elle est traitée. Elle est quelquefois brodée, quelquefois unie ; il y en a aussi qui sont découpées à jour et d'autres qui sont en tissu de filet.

La tunique très ample dans le bas tombe en plis souples le long du corps dont elle suit les ondulations, et descend environ jusqu'à mi-jambe. Mais elle est rarement agrafée d'une façon symétrique. Dès que les déesses se meuvent, les plis s'écartent et la jupe s'épanouit. Pendant les danses, quand les déesses se renversent, on aperçoit des dessous merveilleux, toujours de la même teinte que la tunique, et faisant partie de ce vêtement. Ces dessous très fournis et très vaporeux, s'épanouissent alors comme une grande fleur nuageuse. La tunique se revêt sur la peau, car les déesses ne portent ni linge ni corsets. Elles sont toujours chaussées de sandales qui sont de véritables bijoux, et dont les lanières s'enroulent autour de la cheville.

Sorrente m'a proposé de rentrer à pied par un raccourci au lieu de redescendre le Déon en bateau. Elle m'a pris par la main et nous sommes partis seuls, à travers le parc fleuri. Les danses et la musique m'avaient rempli de joie, j'avais bu pas mal de champagne, la nuit était tiède et parfumée, les étoiles brillaient dans un ciel pur et la lune, encore dorée par les rayons du soleil couchant, apparaissait au-dessus des montagnes neigeuses. Des voix se perdant dans le lointain chantaient en chœur quelque mélodie d'amour.

Sorrente était vêtue d'une étoffe rose pâle, très

souple et qui scintillait à la lumière. Eclairée par la lune, elle paraissait toute blanche, et jamais ses yeux de velours pervenche ne m'avaient semblé aussi tendres et aussi profonds.

Nous avons marché longtemps sur le gazon; puis, à l'ombre d'un arbre fleuri, sous lequel nous nous étions arrêtés, Sorrente s'est abandonnée dans mes bras, et lorsque j'ai senti ses doigts souples et nerveux s'enlacer dans les miens et son corps frais et charmant palpiter contre le mien, lorsque j'ai senti ses lèvres humides me couvrir de baisers chauds et doux, j'ai éprouvé pour Sorrente un amour profond et je lui ai demandé si elle voulait se donner à moi, si elle voulait être mon amante.

— Non, me répondit-elle, en m'enveloppant dans un regard caressant, ne me demandez pas cela. Je serai pour vous, et avec joie, une compagne aimante, une amie amoureuse, mais je ne veux pas me donner à vous.

— Mais pourquoi? demandai-je avec émotion.

— Ami, ne me demandez pas la raison de mon refus, car, si je vous la donnais, vous ne me comprendriez pas, et je vous causerais inutilement du chagrin.

— Mais je vous aime, Sorrente!

— Moi aussi je vous aime; je vous aime probablement plus que vous ne m'aimez; seulement je vous aime autrement.

— Alors, Sorrente, vous ne serez jamais à moi, jamais?

— Jamais!

C'est la main dans la main que nous avons

continué notre route par cette nuit douce et mystérieuse. Sorrente n'a cessé de me parler. Le son de sa voix me troublait profondément, et ses paroles d'harmonie et d'amour chantaient comme de la musique. Mais je ne répondais pas; j'avais un bourrelet dans la gorge, car je comprenais que le mot « jamais » prononcé par Sorrente était irrévocable; je comprenais qu'elle continuerait peut-être à être pour moi une amie tendre, mais qu'elle ne serait jamais ma maîtresse.

Ainsi, je suis au pays de l'amour; je voudrais aimer, et je ne peux pas y arriver. C'est tout de même malheureux.

Mon Dieu, que la vie est donc difficile!

XV

Quelle fête! Il faut absolument que je raconte cela.

C'est Lysias, ce bon Lysias, cet homme exquis qui m'a fait faire la fête. Lysias viveur, jamais je ne l'aurais cru, et cependant c'est lui qui a été l'âme de la fête et qui a communiqué sa joie aux autres.

Moi-même je suis un viveur irréductible, j'ai cela dans le sang. J'ai fait la fête dans toutes ses formes, j'ai vu la fête vulgaire et bête, triste et bruyante. J'ai participé à la fête gaie, artistique et de bon ton. Mais maintenant j'ai fait la fête divine et je suis heureux.

C'était magnifique. Nous sommes arrivés le soir dans un superbe palais où on semblait avoir entassé à profusion ce qu'il y a de plus beau dans le pays, comme étoffes, comme meubles et comme service de table.

Nous étions environ deux cents. On a commencé par souper à petites tables. Mais ici les tables sont très basses, et on mange couché sur des divans moelleux. Pas de domestiques, pas de larbins obséquieux et insolents. Au fond c'est bien plus pratique. Nous avons nous-mêmes chargé les tables de fruits qui se trouvaient sur des étagères.

Quand je dis « fruits », c'est une manière de

parler. La nourriture a ici la forme et l'aspect de fruits ravissants. Mais, autant de fruits, autant de mets différents ; certains fruits sont mordants et pimentés et donnent au palais un velours corsé, qui gratte agréablement le gosier comme un cocktail bien réussi. Quant au champagne, on le tire au robinet, dans des cruches en cristal et en or, comme chez nous on remplit un arrosoir d'eau : c'est très chic.

Lysias s'était chargé de la musique ; sa mission consistait à manœuvrer les commutateurs électriques qui se trouvaient à côté de notre table et à portée de la main. J'avais espéré que nous aurions les tziganes. Nous n'avons eu que le véraphone, mais c'était bien mieux, car la musique était encore plus sensuelle et plus gaie que celle des tziganes, et elle était exécutée par quinze cents musiciens consommés qui jouaient doucement. C'était adorable.

Chez nous les grands orchestres sont souvent sourds et bruyants.

Avec le véraphone de ce pays-ci c'est presque le contraire ; l'orchestre est ardent et lumineux et les mélodies se détachent les unes des autres, tout en s'enchevêtrant dans leur contrepoint. Comme ensemble, c'est sonore et velouté sans être bruyant.

Je ne comprends pas l'indifférence que la plupart des gens montrent à l'égard de la musique dans les fêtes. Quand on m'invite à un grand bal de cercle ou de comité, je demande toujours des renseignements sur l'orchestre, et quand on me parle du buffet, je réponds que je ne vais pas au bal pour manger, que j'y vais pour danser et pour

y entendre de la bonne musique. En France, le buffet est souvent plus que suffisant, mais l'orchestre est généralement étique et mesquin.

Dans cette fête divine tout était parfait, souper, vin et musique. Je n'aurais pas bu de champagne que j'aurais été grisé par la musique, surtout lorsque la masse des violons chantait des mélodies suraiguës avec accompagnement très riche; cela me chatouillait agréablement l'estomac. Et puis il y a eu un solo de violoncelle absolument merveilleux; c'était doux et velouté en même temps que large et pur.

Ensuite, il y a eu de la musique étourdissante. On a ri et chanté; moi aussi, j'avais la joie au cœur.

Au diable les gens moroses et fâcheux; j'ai lâché mon orgueil et j'ai vibré à l'unisson. J'ai ri, chanté et dansé.

Le plus ardent de tous était Lysias. Le patriarche Lysias, le philosophe Lysias était jeune et frais, souple comme un gant et léger comme un papillon. Sa figure rayonnait de bonheur, ses yeux clairs brillaient comme des diamants, tous ses mouvements respiraient l'élégance et la grâce, et j'ai vu qu'il m'approuvait des yeux lorsque je me laissais aller à la joie.

Que c'est donc bon de s'amuser. Mais la chose essentielle pour y arriver, c'est d'avoir la joie au cœur, et les gens graves ne vibrent pas avec facilité. J'ai remarqué qu'il n'y a rien de tel que quelques verres de champagne en trop pour exposer à nu le caractère d'un homme, et le montrer tel qu'il est lorsque le vernis de la convention a été gratté.

L'homme charmant devient alors exquis, l'homme spirituel devient éblouissant de verve ; le poète vogue dans l'idéal, l'artiste savoure amoureusement les toilettes harmonieuses et les épaules blanches des femmes ; l'homme vulgaire devient dégoûtant, le sceptique devient rosse ; et l'homme austère et solennel devient pleurnicheur et coléreux, ou bien encore fait le pitre et se roule par terre.

Savoir faire la fête est un art et ceux qui n'en ont pas l'habitude n'arrivent pas à s'amuser ; ils n'arrivent qu'à se pocharder.

Moi, je me sentais heureux, heureux. Et comment aurait-il pu en être autrement en de pareilles circonstances, entouré de déesses charmantes, exquises et à moitié nues, qui ondulaient autour de moi dans leurs danses ardentes et caractéristiques, et dont les toilettes scintillaient aux lumières. Ces salles communicantes et ajoutées les unes aux autres dans un désordre artistique, présentaient avec leur éclairage de fleurs multicolores un aspect absolument féerique ; l'air sans cesse renouvelé par des ventilateurs électriques était chargé de senteurs délicates.

Mais ce qui a peut-être le plus contribué à me remplir de bonheur, c'est l'orchestre magnifique dont la musique était intense, savoureuse et chatoyante. Le répertoire était varié ; les morceaux étaient tantôt puissants et nourris, tantôt légers et diaphanes, tantôt ardents et passionnés ; mais ils étaient toujours intéressants et joyeux.

A un moment donné les éclats de rires et les conversations se sont arrêtés, à cause d'un solo de violon en sourdine donné par le véraphone. On

aurait à ce moment entendu une mouche voler, tellement on écoutait avec attention. C'était une mélodie simple, mais si amoureuse et si tendre que cela donnait des picotements dans le dos. Ensuite les danses éblouissantes ont recommencé de plus belle.

Il faut que je raconte une chose assez curieuse qui m'est arrivée pendant la fête. Lysias dansait en face d'une déesse superbe. Mais entendons-nous sur le mot « superbe ». Cette déesse n'était pas opulente ; loin delà. Elle avait, au contraire, ce même type menu et délicat qu'ont toutes les déesses. Cependant elle donnait, malgré ses contours fragiles, une impression de force massive. Cela tenait, je crois, à son expression hautaine, car elle avait dans le regard et dans la forme de ses lèvres fraîches et pleines quelque chose qui dénotait l'orgueil et la volonté puissante. Elle était d'ailleurs tout à fait différente des autres déesses. D'abord elle ne portait aucun bijou ; et puis elle était complètement nue jusqu'à la ceinture, simplement drapée dans une magnifique étoffe, une étoffe ruisselante et merveilleuse, d'un ton bleu paon extraordinairement riche et chatoyant, nouée négligemment autour des hanches ; pas autour de la taille, mais autour des hanches, de sorte que je me demandais tout le temps si cette étoffe n'allait pas glisser et lui servir de coussin. Tandis que les autres déesses ont l'impudeur chaste, celle-ci avait l'impudeur hardie et provocante.

Mais ce qui attirait surtout l'œil c'était sa chevelure extraordinaire. De magnifiques cheveux bouclés lui tombaient en cascade sur les épaules

et resplendissaient aux lumières comme de l'or incandescent ; pas de l'or jaune, mais plutôt de l'or rouge. Avec cela ses chairs blanches étaient mates et laiteuses et ses yeux étaient d'un bleu sombre et pleins de décision.

Tandis que je contemplais cette superbe créature qui gambadait comme une jeune chatte et se ployait comme un jonc, je crus remarquer qu'elle me regardait avec persistance. J'en fus même un peu troublé. Je saisis l'occasion d'un arrêt dans la danse pour m'approcher d'elle et lui adresser la parole. Elle me regarda de côté d'un air dédaigneux, ne me répondit pas et me tourna le dos.

Je fus très étonné de cette froideur, car jusqu'à présent j'avais toujours trouvé les déesses affables et charmantes, et quand j'adressais la parole en français à une déesse que je ne connaissais pas, elle me répondait en carthaginois, et nous causions aimablement et gaiement sans nous comprendre. C'est ce que j'appelle le marivaudage colin-maillard.

Les danses ayant recommencé de plus belle, je n'aurais probablement plus songé à cet incident, d'autant plus que j'étais un peu gris. L'incident, d'ailleurs, se réduisait à peu de chose ; j'avais adressé la parole à une déesse, qui n'avait pas daigné me répondre. J'avais eu affaire à une déesse royale, au lieu d'avoir eu affaire à une déesse divine, voilà tout.

Seulement je remarquai qu'après cela cette déesse royale ne me quitta pas du regard, que ses yeux me suivaient partout, qu'elle m'épiait, et

qu'elle avait positivement l'air d'être jalouse. Cela m'a beaucoup intrigué.

Nous avons fait la fête, joyeusement, jusqu'au petit jour, et jamais je ne me suis autant amusé. Je remarque que le champagne doit être d'excellente qualité, car, en rentrant chez moi, j'ai dormi du sommeil du juste et me suis réveillé frais et dispos, avec la conscience tranquille.

XVI

Lysias est venu me prendre pour visiter l'observatoire d'astronomie. Nous y avons été en canot, et c'est surtout le canot qui m'a intéressé. Nous avons d'abord remonté le Déon, dont le courant n'est pas très fort. C'est Lysias qui barrait. Au bout d'environ une heure et demie, nous sommes arrivés à un joli lac de montagne, ayant environ dix kilomètres de longueur, et dont l'eau était très bleue.

Là, j'ai insisté pour prendre le gouvernail, et Lysias y a consenti. Il s'est chargé, lui, des manettes d'attraction, car ce bateau n'a pas de moteur ; il marche aussi par attraction magnétique. Nous avons fait là une belle partie. Notre canot avait environ 8 mètres de long et ressemblait comme forme à un poisson, dont l'arête dorsale et les nageoires formaient brise-lame. Ce poisson avait de gros yeux en émeraude avec le centre en rubis, et les yeux scintillaient au soleil, lorsque l'avant fendait les lames. Le canot était peint en blanc avec toutes les ferrures en or brillant. Le petit pavillon à l'avant et le grand à l'arrière étaient en soie rouge pivoine.

Il ventait frais, le lac moutonnait, et c'était joli comme tout. L'eau était d'un beau bleu saphir, avec des crêtes blanches, et le bateau marchait

extraordinairement bien. Nous faisions certainement du 50 à l'heure. Nous soulevions devant nous une montagne d'eau ; l'avant du bateau était couvert par les lames, et nous étions cinglés par les embruns ; cependant nous n'embarquions pas beaucoup d'eau. Il faisait une journée superbe avec un joli soleil radieux, et la température était très douce. Les cheveux au vent, grisé par la vitesse, j'étais dans le ravissement, et cette course folle sur le lac restera certainement parmi un de mes souvenirs les plus vivaces et les plus délicieux.

Lysias était habillé en jaune ambre et moi en rouge pivoine. Nos vêtements en soie se collaient à la peau à cause de la vitesse, et les plis de nos écharpes flottaient comme des drapeaux. Devant nous s'élevaient de grandes montagnes majestueuses, couvertes de neige et qui paraissaient être tout près.

On est si bien les cheveux au vent. C'est tout de même curieux comme les idées changent. Avant de venir dans ce pays-ci, je n'aurais pour rien au monde consenti à sortir tête nue, et maintenant le chapeau me paraît être la chose la plus bête qu'on puisse imaginer. Je comprends la casquette à rabats lorsqu'il fait froid, et le chapeau en feutre gris pour se garantir d'un soleil dangereux. Mais par temps ordinaire, le chapeau est stupide.

Je contemplais Lysias, si élégant dans son ravissant costume nuageux, Lysias impassible, et dont le regard était cependant plein de bienveillance, Lysias si charmant, si courageux, si jeune,

et que mes yeux ne se lassent pas d'admirer; et je cherchais à me figurer Lysias portant un chapeau; mais ce serait grotesque; j'aime mieux n'y pas songer. Lysias coiffé d'un melon ou d'un haut de forme, ce serait plus qu'affreux; ce serait presqu'un sacrilège.

C'est comme les gants. Je comprends les gants pour se garantir d'un froid intense, mais pas autrement.

Peu de temps avant mon départ, un de mes amis me conseillait de porter des gants, m'affirmant que c'était très « comme il faut ».

— Comme il faut, comme il faut, des blagues! lui ai-je répondu. Avec des gants, je ne peux pas seulement sortir mon porte-monnaie de ma poche. J'ai des mains et c'est pour m'en servir. Les miennes sont peut-être moins blanches que les vôtres, et encore ce n'est pas sûr. Mais elles sont plus musclées et plus adroites. C'est surtout à force de tirer sur les pneus, que j'ai acquis cette poigne de fer que vous me connaissez. Je suis de la nouvelle école; je me soigne les ongles, mais je suis fier de mes mains nerveuses, capables de manier l'outil de mécanicien ou de menuisier, et capables aussi à l'occasion d'allonger un coup de poing sérieux.

Je songe aussi que, si les déesses se cachaient les jambes dans des bas et les mains dans des gants, elles cesseraient à mes yeux d'être des déesses. Elles seraient tout ce qu'on voudra, mais elles ne seraient plus des déesses.

Lysias me montra un bâtiment blanc perché en nid d'aigle sur un rocher très élevé en forme de

pain de sucre, qui se trouvait dans la plaine à notre droite et dont un des côtés était à pic. C'était un grand palais avec un dôme central bleu turquoise.

— Voilà, me dit-il, l'observatoire que nous allons visiter.

— Pas en canot?

— Nous remonterons une petite rivière qui nous amènera jusqu'au pied du palais.

J'étais tellement enthousiasmé par la marche du canot, que je suppliai Lysias de naviguer encore sur le lac pendant un moment. Il y a consenti et nous avons fait trois fois le tour du lac avec ce canot ardent et impétueux. C'était splendide.

— Je vois, me dit Lysias, que vous avez le tempérament sportif. C'est pour cela que nous nous entendons si bien, tous deux. Seulement vous m'étonnez par moments, car vous ne réalisez pas le caractère du sportsman civilisé tel que je me le figurais.

Paul Airin nous a donné sur l'histoire de la civilisation des détails très précis. Il avait une grande érudition, et il était très exact, très méticuleux, très honnête quand il s'agissait d'histoire et de science. Mais, quand il décrivait les mœurs des civilisés, il était si souvent amer et railleur, qu'on ne savait jamais si ses appréciations étaient véritables ou ironiques. Ainsi il nous disait que les sportsmen étaient des gens dont l'unique plaisir était de faire souffrir ou de tuer des animaux. Il nous disait que les gens qui font de l'équitation prennent plaisir à scier la bouche d'un cheval avec un filet, à lui meurtrir le palais avec un mors,

à lui cingler la peau avec une cravache, à lui labourer les flancs avec des éperons et tout cela dans le but de le mâter.

— Non, Lysias, ce n'est pas exact; c'est exagéré, c'est faux, D'abord l'équitation est un sport démodé.

— Il nous disait, continua Lysias, que les chasseurs prenaient plaisir à tuer des oiseaux et des lièvres, non pas parce qu'ils avaient faim, mais simplement pour le plaisir de tuer; qu'un des sports les plus élégants était le tir au pigeon, qui consiste à abattre le plus grand nombre possible de pigeons dans un temps donné; que certaines personnes larmoyantes avaient proposé de substituer aux pigeons des boules en verre, mais que cela n'avait pas réussi, attendu que la jouissance exquise du tir au pigeon est de voir palpiter l'oiseau blessé.

— Exagéré, Lysias, exagéré.

— Il nous disait que les dames tendres et charmantes montaient deux fois par semaine à cheval pour forcer un cerf, et trouvaient un plaisir délicieux à voir le maître d'équipage plonger son couteau, tout comme un boucher, dans la gorge du cerf haletant et épuisé, et à voir ensuite les chiens dévorer avec férocité les chairs encore palpitantes et les entrailles fumantes de cette jolie bête inoffensive.

— Ah! oui, la curée, la chasse à courre. Paul Airin n'avait pas tout à fait tort. Ce genre de sport ne m'a jamais rien dit.

— Pourriez-vous aimer une femme qui chasse à courre?

— Mais certainement, si elle était jolie. Seulement je n'avais jamais envisagé la question de cette façon-là.

— Paul Airin nous disait encore que le sport favori en Espagne est la course de taureaux, qui consiste à tourmenter un taureau, à lui planter des banderilles dans le corps, à lui déchirer les flancs à coups de lance ; que des brutes frappaient ensuite à coups de trique sur des chevaux tremblants qui ont les yeux bandés, ceci pour les forcer à s'approcher de l'animal affolé et permettre au taureau de les éventrer ; et que le délire dans le public atteint son paroxysme lorsque les chevaux éventrés gisent sur l'arène, et que leurs tripes au soleil répandent une odeur nauséabonde, que les jolies femmes aspirent avec délices.

— La course de taureaux, malgré la musique, la mise en scène et les beaux costumes, est un spectacle écœurant, répugnant, répondis-je à Lysias. Moi, j'aime les sports légèrement dangereux, auxquels je peux me livrer sans déranger personne. J'ai aimé surtout l'alpinisme, le toboganning, la bicyclette, la voiture automobile et le canot automobile.

— Nous ne donnerions pas le nom de sport aux passe-temps ayant pour but de dominer ou de faire souffrir les hommes ou les animaux, continua Lysias. Le but du sport est plus élevé, plus noble. Il doit contribuer à l'élévation de l'âme et à l'amélioration de la race.

— Vous parlez un peu comme nos jeunes sportsmen de la nouvelle école, répondis-je. Ils disent que le but du sport doit être de dévelop-

per l'adresse, la rapidité de pensée, le courage, le sang-froid, et la combativité courtoise et désintéressée.

— Ajoutez à cela ces simples mots : « en vue d'un idéal de beauté, d'harmonie et d'amour », et vous serez dans la bonne voie, s'écria Lysias avec chaleur.

Notre canot continuait à fendre les lames avec impétuosité. La figure de Lysias avait une expression calme et joyeuse. Il humait l'air, les narines écartées.

— L'air pur, me dit Lysias, est le parfum délicieux de la vie. C'est un mets exquis qu'on peut absorber en quantités illimitées sans jamais avoir d'indigestion.

Sur les instances de Lysias, nous avons quitté le lac pour remonter la petite rivière. J'ai conservé la barre, mais Lysias a presque complètement coupé le courant magnétique ; nous faisions à peine dix kilomètres à l'heure. L'eau de la rivière était très limpide et le courant très faible. Les arbres qui la bordaient se rejoignaient au-dessus de nos têtes, et formaient une arche de verdure. Les berges étaient en gazon velouté ; c'était joli comme tout.

— Vous autres civilisés, me dit Lysias songeur, avez tout dernièrement fait deux grandes conquêtes. D'abord vous avez substitué au raisonnement théologique le raisonnement scientifique, le raisonnement qui s'appuie sur l'étude et l'enchaînement des faits et non sur les hypothèses et l'enchaînement des mots, ainsi que cela s'était toujours passé auparavant.

La seconde conquête, qui peut amener des changements profonds dans votre état social, est l'éclosion de la renaissance sportive, qui est, autant que je puis le comprendre, toute récente. Cette renaissance a eu lieu, malgré la doctrine de l'Eglise, qui enseigne que, pour élever l'âme, il faut humilier le corps. Vous comprendrez plus tard qu'il y a eu confusion entre l'âme et l'intelligence consciente. Vous comprendrez que l'âme, c'est l'être inconscient, c'est l'ensemble des instincts, et que l'éducation de l'âme doit se faire par des moyens physiques.

Voyez l'observatoire perché sur le haut de ce rocher, continua Lysias. C'est là que dans le silence et le recueillement, seuls sous le ciel étoilé, face à face avec l'immensité de l'Infini, nos hommes de science les plus éminents méditent sur le mystère insondable de l'Inconnaissable et qu'ils étudient l'origine et la vie des mondes.

— Vous ne cultivez pas seulement les sports et l'amour; vous cultivez donc aussi les mathématiques?

— Pas les mathématiques, mon jeune ami, dites plutôt les sciences naturelles. Les mathématiques sont nécessaires dans une certaine mesure, quelquefois même indispensables aux problèmes des sciences naturelles; mais nous en faisons le moins possible, car nous estimons que les mathématiques pures sont aptes à fausser le jugement.

— Comment cela? fis-je avec étonnement.

— Les mathématiques sont un moyen, mais ne doivent pas être un but. Pour l'homme qui ne cultive que les mathématiques pures, l'idéal ne

peut pas exister. Sa poésie consiste à résoudre des équations. Il n'apprend pas à raisonner; il n'apprend qu'à calculer. De même que le théologien jongle avec des mots pour accoucher d'une erreur, le mathématicien pur jongle avec des x pour accoucher d'une abstraction. Le mathématicien est dans la vie usuelle souvent autoritaire et dogmatique. Il n'apporte pas dans ses jugements la circonspection et la prudence de l'homme des sciences naturelles, qui a appris à lutter contre les dificultés physiques, qui a pu constater la fragilité des facteurs, et qui base la vérité plutôt sur l'étude des faits que sur l'interprétation de formules abstraites.

C'est en étudiant les étoiles qui scintillent dans l'Infini que nos astronomes ont établi les grands principes qui forment la base de notre philosophie et sur lesquels s'appuient tout l'édifice de l'évolution.

Nous croyons que trois choses ont toujours existé : l'espace, la matière et le mouvement, ou si vous voulez, la matière en mouvement. Ces trois choses forment la trinité de l'Inconnaissable, qui chez nous remplace l'idée que vous avez de Dieu.

Si ardente que soit votre imagination, si puissante que soit votre conception de l'espace, il existe au delà de l'espace que vous pouvez concevoir encore de l'espace, toujours de l'espace, et cela dans toutes les directions. C'est l'Infini, c'est-à-dire l'Inconnaissable, et il est impossible d'admettre que l'espace n'ait pas toujours existé, car même le néant n'est autre chose que l'espace.

Nous croyons qu'en plus des étoiles visibles à l'œil nu ou au télescope, l'espace est sillonné en tous sens par des masses innombrables de matière, masses froides, sombres, et par conséquent invisibles, et que ces masses de matière sont animées de grandes vitesses en ligne droite.

D'où viennent ces masses de matière; où vont-elles? Nous nous heurtons à l'Inconnaissable.

Comment se trouvent-elles animées de vitesses fantastiques? Nous nous heurtons encore à l'Inconnaissable.

Si vaste que soit l'espace de l'Infini, il arrive parfois que deux masses de matière en mouvement se rencontrent. C'est une collision dans l'espace. Du choc de ces masses en mouvement, se dégage une chaleur formidable, qui fait d'abord passer la matière froide à l'état liquide, puis à l'état gazeux. Du choc ont aussi jailli des éclaboussures, qui, obéissant aux lois combinées de l'attraction de la matière par la matière et de la force centrifurge, gravitent à l'état gazeux autour de la masse principale, également elle-même à l'état gazeux. Du choc de deux masses de matière froide est né un système solaire.

La chaleur rayonnant dans l'espace où règne un froid intense, il arrive que ces nouveaux mondes se refroidissent, et cela d'autant plus rapidement que la masse est moins grande. Ce sont donc les planètes qui se refroidissent d'abord. Elles passent de l'état gazeux à l'état liquide, à l'état de lave en fusion; puis ensuite il se forme une croûte qui enveloppe la lave en fusion. Cette lave, en bouillonnant, s'échappe encore parfois par les cratères

des volcans, et, en secouant la fragile écorce qui la recouvre, cause des tremblements de terre.

C'est ainsi que nous expliquons l'origine de la terre que nous habitons.

Lorsque la température de la terre a été suffisamment abaissée, la vie a germé dans ses premières manifestations.

Quelle a été la première manifestation de la vie sur terre? Voilà ce que nous n'avons pas encore pu établir d'une façon absolue.

Parce que les hommes de science n'ont pas réussi à faire germer la vie dans une éprouvette d'eau stérilisée, il ne s'ensuit pas qu'autrefois, et dans des circonstances différentes, les pierres n'ont pas pu se couvrir de mousse.

Où s'arrête l'échelle descendante du règne animal et où commence la plante? Nous ne le savons pas d'une façon certaine. C'est une erreur de croire que la plante n'a pas de système nerveux. Le système nerveux des plantes est moins apparent; il est autre, mais il existe. Certaines fleurs happent les mouches au passage, d'autres suivent le mouvement du soleil; certaines plantes, comme la sensitive, laissent tomber toutes leurs branches au moindre contact étranger. Les plantes vivent; toutes luttent pour la vie, et luttent même avec intelligence.

Et en descendant l'échelle du règne végétal, on peut aussi se demander où finit la plante et où commence la pierre; où finit la mousse ou la moisissure végétale, et où commence la moisissure minérale ou l'oxydation. Nous ne le savons pas encore, et nous ne le saurons peut-être jamais,

car nous croyons que la barrière absolue n'existe peut-être pas, et que le premier germe de la vie apparente est né de la matière inerte. Une fois le premier germe de la vie établi, le temps et l'évolution transforment les espèces et améliorent les races.

Certains savants, chez vous, ont soulevé des colères en exposant les lois de l'évolution animale et en émettant l'avis que l'homme pouvait descendre d'une variété de singe.

Nous ne partageons pas et ne comprenons pas ces colères, et nous constatons une fois de plus l'influence de cette doctrine néfaste du pessimisme qui attriste vos existences.

Comment! Vous pouvez croire que l'homme a été créé à peu près tel qu'il est aujourd'hui, qu'il est resté stationnaire depuis le commencement du monde et qu'il demeurera éternellement aussi malfaisant et aussi impuissant.

Mais une pareille doctrine, une doctrine, aussi désespérante, nous enlèverait tout idéal et remplirait nos âmes de désolation.

La valeur de l'homme est indépendante de son origine. Elle découle de son état actuel, de sa culture générale. Ce dont l'homme a le droit d'être fier, c'est de la distance parcourue depuis son origine, c'est du terrain gagné par ses luttes et par ses efforts.

Que nous descendions du protoplasme ou bien de la mousse des pierres, peu importe. La distance parcourue depuis la première manifestation de la vie est colossale, et l'avenir de notre race nous apparaît comme dans un rayonnement de splendeur.

Il est impossible de supposer que les lois de l'évolution qui ont régi la vie depuis sa première manifestation sur terre puissent cesser de fonctionner au moment où nous venons de les découvrir. Il est, au contraire, absolument certain que ces lois continueront leur œuvre de transformation et que l'homme continuera à s'élever dans l'échelle ascendante de la nature. Le temps écoulé depuis que la vie existe n'est rien en comparaison de l'infinité des siècles à venir, et la distance qui sépare le premier germe de la vie de l'homme actuel n'est rien en comparaison de la distance qui sépare l'homme actuel des Surdieux de l'avenir.

De même qu'un mathématicien peut terminer une courbe algébrique dont on lui donne la formule et un certain nombre de points, de même nous pouvons par l'étude comparative et minutieuse du passé établir les probabilités de l'avenir ; et cela nous intéresse, car l'Idéal n'est jamais dans le passé ; il brille toujours dans l'avenir.

Nous sommes fiers et joyeux de notre humble origine, car c'est en étudiant l'espace parcouru depuis le premier germe de la vie, que nos idéalistes scientifiques forment leurs hypothèses sur la perfection des Surdieux de l'avenir. Ces Surdieux nous apparaissent comme des êtres éblouissants de splendeur et de bonheur.

Et en songeant que nous aurons contribué par nos efforts et nos luttes scientifiques à la splendeur future des Surdieux, qui sera en partie notre œuvre, en songeant que nos âmes, toujours plus nobles et plus hautes, plus ardentes et plus fières con-

tinueront à vibrer dans les âmes des Surdieux, nos cœurs se remplissent d'une joie incommensurable.

La terre est le résultat du choc dans l'espace de matière en mouvement.

Du mouvement est née la vie ; et la vie se manifeste toujours par le mouvement.

De l'évolution est né le progrès ; et le progrès n'a pas de limites, car il aspire vers l'Idéal.

J'écoutais avec stupeur Lysias qui, le regard vague, se parlait comme à lui-même ; j'étais abruti et je ne cherchais pas à comprendre.

— La loi de la vie, continua Lysias, a toujours, depuis le premier germe de la vie jusqu'à l'homme civilisé, été la lutte, la lutte pour la vie, la destruction du faible par le fort, la survivance du plus apte.

Nous, Déoniens, avons franchi une étape considérable ; nous nous sommes affranchis de cette loi inexorable ; nous nous sommes élevés au-dessus de la nature. A la lutte pour la vie, à la destruction du faible par le fort, à la survivance du plus apte, nous avons substitué l'effort en commun pour le bien de tous, sans espoir de récompense ultérieure. Nous ne sommes plus des hommes, nous sommes des Dieux. La nature ne nous gouverne plus ; elle nous obéit et nous aide. Nous avons rendu la nature intelligente ; nous avons fait vivre la matière et lui avons presque donné un système nerveux.

Et le progrès dans le règne de l'harmonie continuera à s'épanouir dans une splendeur toujours croissante, jusqu'au jour où la chaleur de la terre commencera à manquer. On assistera alors à la

lutte gigantesque et angoissante des Surdieux de l'avenir qui, par des moyens que nous ne pouvons pas prévoir, chercheront à capter et à utiliser la chaleur du soleil pour se défendre contre le froid.

Mais nous ne verrons pas cela, n'est-ce pas, mon jeune ami, me dit Lysias en s'adressant à moi. Je crois d'ailleurs que vous avez pensé à autre chose pendant mes réflexions philosophiques peut-être bien aux déesses. Enfin, c'est de votre âge. Nous voici arrivés.

Nous avons débarqué devant une grotte dans laquelle se trouvait un ascenseur électrique qui nous a rapidement montés jusqu'à l'observatoire. Là, nous avons été reçus par des dieux très affables. C'étaient, paraît-il, tous des patriarches; mais ils étaient aussi frais, aussi élégants et aussi jeunes que Lysias.

Nous avons d'abord visité la salle des télescopes qui étaient bizarres et fantastiques.

J'ai aussi vu une quantité d'instruments étranges sur lesquels je n'ai pas pu demander de renseignements, mais qui paraissaient très intéressants.

Je suivais Lysias qui causait en carthaginois avec les dieux de l'observatoire.

Après avoir visité un assez grand nombre de salles pleines de cartes et de choses curieuses, nous sommes arrivés à une salle, où il y avait de très jolis aviateurs alignés les uns contre les autres; mais Lysias n'a pas voulu me laisser entrer, malgré mon insistance.

— Puisque vous avez des aviateurs, pourquoi ne vous en servez-vous pas, demandai-je à Lysias. Je n'en ai pas encore vu dans le pays.

— L'aviateur ne sera jamais un moyen de locomotion pratique et courant.

— Pourquoi?

— Toute machine est susceptible de s'arrêter à un moment donné; tout courant électrique est susceptible de s'interrompre. Il en résulte pour l'aviateur une chute immédiate, qui est fatale, non seulement aux passagers, mais aussi aux personnes ou aux bâtiments qui se trouvent en dessous. Nous avons d'autres moyens de locomotion qui nous suffisent. Chez nous les aviateurs sont des instruments d'expériences scientifiques, et non des engins de locomotion.

Nous avons ensuite visité la forteresse où il y avait un grand nombre de canons de forme bizarre.

Lysias m'a expliqué que cette artillerie était électrique et pouvait lancer des ondes foudroyantes par dessus les montagnes.

— Pourquoi faire, lui demandai-je.

— Pour nous défendre contre une attaque possible des civilisés.

— Le voile électrique ne vous suffit-il pas ?

— Nous prévoyons le cas où les civilisés auraient eux-mêmes de l'artillerie électrique. Cette invention est, chez vous, peut-être prochaine. Nos canons portaient à 50 kilomètres, mais nous venons de réussir, ces jours derniers, à en doubler la portée. Nous pouvons maintenant balayer le désert, à 100 kilomètres à la ronde, d'un cyclone d'ondes foudroyantes. Pour plus de sûreté nous allons encore établir très prochainement un bouclier électrique. C'est une couche d'électricité aérienne qui se trouvera au-dessus du voile

électrique, et contre lequel viendraient se briser et se pulvériser les ondes électriques les plus intenses. Les expériences que nous venons de faire sont concluantes.

— Je crois que vos craintes sont sans fondement.

— La préparation est le secret de la victoire. Les civilisés ne sont pas encore réfractaires à une poussée de fanatisme religieux. Le fanatisme religieux est une sorte d'épilepsie collective, qui pousse ceux qui en sont atteints, à détruire, tuer et saccager. Les Chrétiens poussés par le fanatisme religieux ont détruit plusieurs civilisations intéressantes, par exemple celle des Mexicains et celle des Incas au Pérou. Ils ont aussi détruit celle des Maures en Espagne.

Cette destruction est une simple anecdote dans l'histoire de la civilisation chrétienne qui a toujours piétiné dans les larmes et dans le sang.

A l'époque de Charlemagne [1], l'Espagne était en partie mauresque et mahométane. Il y avait à Cordoue plus de deux cent mille maisons et plus d'un million d'habitants. La rue principale admirablement dallée, et qui mesurait plus de 15 kilomètres en ligne droite, était éclairée pendant la nuit sur toute sa longueur.

Sept siècles plus tard les rues de Paris et de Londres étaient encore des cloaques sans une seule lampe d'éclairage.

A Cordoue, à Grenade, à Séville, à Tolède, les demeures étaient luxueuses. De nombreux palais se découpaient fièrement et légèrement sur le ciel

1. Draper, *Intellectual developpment of Europe*, vol. II, chap. II.

bleu de l'Andalousie, ou bien se cachaient amoureusement dans des bosquets de verdure et de fleurs. Les balcons étaient en marbre poli, et couverts de fleurs. Les jardins étaient frais et ombrageux et automatiquement arrosés. Les fenêtres des salles de repos étaient en vitraux de couleurs, émaillés d'or, et toujours arrosées pour les tenir fraîches. Les dalles et les murs étaient en mosaïque exquise; en hiver les parquets se recouvraient de tapis de Perse et les murs de tapisseries merveilleuses. Des jets d'eau de mercure scintillaient à la lumière et tintaient légèrement comme des clochettes de fée.

L'aération de ces demeures était artistique. En été, des tours de ventilation aspiraient l'air sur des massifs de fleurs tenues fraîches par un arrosage perpétuel; en hiver, ces tours envoyaient dans les appartements des courants d'air chaud et parfumé. Les murs étaient couverts d'arabesques et de peintures. Des lustres en or portant quelquefois plus de 1800 lampes remplissaient les appartements d'une lumière douce et chaude. Les meubles en bois de santal et en citronnier étaient incrustés de nacre, d'ivoire, d'argent, d'or, et de pierres précieuses. Des divans moelleux étaient jonchés de coussins brodés. Des vases en cristal de roche et des porcelaines de Chine s'étalaient dans une confusion artistique sur des tables en mosaïque délicieuse. Des fleurs rares et splendides étaient cultivées à profusion dans les cours intérieures et dans les appartements.

A la même époque, les seigneurs chrétiens vivaient dans des demeures qui ne valaient guère

mieux que des étables. Ces demeures n'avaient ni fenêtres, ni cheminées, et quand on allumait du feu, la fumée qui emplissait la pièce s'échappait par un simple trou pratiqué dans le toit, comme cela se passe dans les wigwams des Peaux-Rouges.

En Espagne, les piscines en marbre étaient partout alimentées par des conduits en métal qui donnaient à profusion de l'eau chaude ou froide suivant la saison. Pendant l'été, les salles de bains étaient rafraîchies par des alcarazas en terre cuite, placés dans des niches, et sur lesquels on dirigeait des courants d'air artificiels. Il y avait des galeries de chuchotement pour l'amusement des jeunes femmes, et des labyrinthes et des cours en marbre pour les jeux des enfants.

Tandis que les Sarrasins entassaient dans leurs demeures des richesses artistiques, les Chrétiens collectionnaient des objets de sainteté. A la suite des croisades, l'abbé Martin avait réussi à réunir dans son monastère, en Alsace, des reliques d'un prix inestimable. C'étaient : une tache du sang de Notre Seigneur ; — un morceau de la Vraie Croix ; — un os du bras de l'apôtre Jacques ; — un morceau du squelette de saint Jean-Baptiste ; — et une bouteille du lait de la Sainte Vierge.

En Espagne les librairies étaient nombreuses et il y en avait de splendides. Celle du khalife Alhakem contenait tellement de livres, que le catalogue à lui seul remplissait quarante volumes.

A la même époque les seigneurs chrétiens savaient à peine lire et écrire.

Le palais de la sultane favorite d'Abderrah-

man III contenait douze cents pilliers en marbres de Grèce, d'Italie, d'Espagne et d'Afrique. Les armes et les ceinturons des 12.000 soldats de la garde étaient incrustés d'or.

Les jardins étaient d'une splendeur luxueuse qui n'a jamais depuis été approchée dans le monde civilisé. Les fontaines d'eau claire et les lacs artificiels s'y trouvaient en profusion. Des cascades disparaissaient à l'ombre des cyprès. Des allées serpentaient au milieu des fleurs pour aboutir à des grottes remplies de roses. Les artistes qui ont créé ces jardins ne cherchaient pas seulement l'harmonie des teintes dans les massifs de fleurs ; ils cherchaient aussi l'harmonie des parfums.

Chez les Sarrasins la propreté faisait partie de la religion. Leur linge était fin et délicat et ils en changeaient constamment.

A la même époque, les Chrétiens portaient indéfiniment le même vêtement jusqu'à ce qu'il s'effondre en lambeaux puants et pleins de vermine ; ils sanctifiaient la malpropreté.

En Espagne les femmes étaient charmantes et coquettes. Elles portaient des vêtements légers en soie chatoyante, rehaussés de pierres précieuses. Quand on les voyait en groupes multicolores, drapées dans leurs vêtements lumineux, elles faisaient penser à une prairie de fleurs sur lesquelles scintillent des gouttes de rosée.

En Espagne les écoles étaient nombreuses et gratuites.

A Cordoue, le conservatoire de musique était subventionné par le gouvernement et a produit des professeurs illustres.

A cette époque, les Arabes s'enorgueillissaient de leur langage qui était le plus riche, le plus luxueux et le plus parfait du monde entier.

Dans les universités mauresques on enseignait les belles-lettres, l'éloquence, les arts, les sciences, la philosophie, la rhétorique, les mathématiques, la médecine, l'astronomie et l'agriculture. Il y avait aussi des écoles professionnelles.

On enseignait aussi que la culture générale et l'érudition d'un homme sont de plus grande importance que les détails de sa croyance religieuse. On était tolérant et on avait l'esprit large.

Les Sarrasins faisaient l'élevage des chevaux et avaient créé cette belle race, presque disparue, des purs sangs andalous.

Ils pratiquaient tous les sports et excellaient dans les joutes et les tournois.

Les industries étaient florissantes.

En Espagne, à cette époque, la race était noble et chevaleresque, les mœurs étaient affables et courtoises, et la vie était douce et heureuse.

La culture arabe s'est lentement et progressivement étendue comme une tache d'huile. Elle a peu à peu traversé les Pyrénées et a envahi le Languedoc et la Provence.

Ce fut l'époque des troubadours et des trouvères, l'époque des sérénades et des pastournelles, l'époque des balcons fleuris, des mandolines et des chants d'amour.

On commençait à s'émanciper de l'étau ecclésiastique. Les riches cités du Midi s'emplissaient d'hérésie. On s'y adonnait à la poésie, à la musique et à la danse. Les chants d'amour rempla-

çaient les prières et les pénitences. Ceux qui avaient vu les Sarrasins les admiraient au lieu de les haïr. On n'avait plus peur des prêtres; on les plaisantait aimablement. Les hommes, au lieu de trembler perpétuellement dans la crainte du Seigneur, se laissaient aller à la douce joie d'aimer.

Une pareille impiété ne pouvait pas rester impunie. Les fidèles de l'Eglise, fanatisés par les moines, se sont décidés à agir. Commandés par des prélats, 500.000 hommes en armes venant du Nord se sont rués sur le Midi ensoleillé et souriant, pour rétablir impitoyablement la foi chancelante et faire renaître la crainte de Dieu.

A un soldat qui demandait comment reconnaître les hérétiques des catholiques, le légat du Pape répondait : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens. »

Après la prise de Béziers, sept mille personnes ont été égorgées à l'église de Sainte-Madeleine. Au massacre de Lavaur, quatre cents impies ont été brûlés ensemble sur un bûcher monstre; ils ont fait une belle flambée, ce qui a semblé prouver qu'ils étaient mûrs pour l'enfer. Partout où passaient les croisés, on glissait dans le sang, et l'air était saturé d'une odeur de chair brûlée.

La Sainte Inquisition est née; elle s'est emparée, non seulement de l'enseignement public, mais aussi de la pensée intime.

L'impiété a peu à peu été refoulée vers le sud. Dirigée par la Sainte Inquisition, l'Espagne est devenue vraiment catholique et croyante.

Les moines étaient tout-puissants, et leur bonté était inexorable.

Les gémissements ont remplacé les chants d'amour, les auto-da-fés ou actes de foi ont remplacé les efforts de la pensée individuelle, et la culture arabe a disparu. Il n'en est resté rien ou presque rien; peut-être un peu de poésie dans le midi de la France.

L'Espagne mauresque était cultivée, brillante, et propre. La propreté religieuse y avait pris la forme d'une vertu artistique.

On peut arriver par la violence à détruire une civilisation en relativement peu de temps; mais il faut beaucoup de siècles pour en créer une, car la civilisation est l'œuvre de l'évolution et l'évolution est toujours lente.

Nous croyons au bonheur futur de l'humanité; mais il faudra pour cela que les civilisés changent d'idéal et qu'ils se laissent guider par les philosophes, les artistes et les savants, et non par les théologiens et les autoritaires.

En attendant, il est de notre devoir de prendre nos précautions.

Et maintenant en voilà assez, dit Lysias en se redressant. Parlons d'autre chose, et allons-nous-en.

Après avoir pris congé des dieux de l'observatoire, nous nous sommes de nouveau embarqués dans le canot. Le vent était tombé et le lac était presque calme. Devant nous le soleil se couchait sur les montagnes et le lac, couvert d'un léger brouillard lilas, miroitait en mauve et or. Vue en transparence, la montagne d'eau que nous soulevions devant nous paraissait incandescente, et nous semblions voguer dans une mer de feu très pâle.

J'ai demandé à Lysias comment il se faisait

qu'au pays de l'harmonie les couchers de soleil étaient toujours aussi beaux et toujours aussi différents les uns des autres.

— Le soleil disparait toujours de la même façon, me répondit Lysias. L'effet d'un coucher de soleil dépend de l'état hygrométrique et magnétique de l'atmosphère. Nous sommes arrivés à régler cet état atmosphérique et à produire artificiellement des effets de lumière. Cette invention, qui date de plusieurs siècles, a été faite par nos hommes de science. Elle est maintenant passée dans le domaine des arts. Pour produire les effets voulus, les conditions atmosphériques sont réglées électriquement par le bureau météorologique, qui exécute les œuvres d'art conçues par nos artistes coloristes, de même que chez vous l'orchestre de l'Opéra exécute les œuvres de vos compositeurs de musique. Nous avons des compositeurs de couchers de soleil, qui sont de grands artistes.

Je suis rentré enchanté et ravi de ma journée.

XVII

Hier nous avons fait une belle partie de tobogganing. J'avais autrefois pratiqué ce sport dans l'Engadine et aussi au Canada ; mais je ne m'attendais certes pas à m'y adonner de nouveau avec des déesses. Nous sommes partis en auto, Vérone, Sorrente et moi. J'ai insisté pour conduire moi-même, et je ne m'en suis, ma foi, pas trop mal tiré ; j'ai joint la délicatesse à l'audace et je crois que j'ai cette fois fait bonne impression.

Au pied de la montagne, non loin de l'endroit où nous nous étions baignés quelque temps auparavant, nous avons trouvé une sorte de funiculaire, qui nous a fait faire l'ascension de la montagne ; funiculaire n'est pas le mot juste. Mes compagnes ont trouvé au pied d'une pente de neige un grand tobogann, un traîneau long, sur lequel nous nous sommes mis à califourchon les uns derrière les autres, et ce traîneau s'est mis à gravir doucement sur une piste creuse. Comment marchait-il? Je n'en sais rien, car j'ai oublié de le demander, mais c'était probablement par attraction magnétique.

Quel merveilleux pays que celui-ci ! Ainsi, dans cette excursion, nous avons d'abord traversé en auto des parcs, des jardins fleuris constellés de palais superbes, sur des routes admirables et par une température idéalement douce. Ensuite nous

avons serpenté dans des forêts fraîches et mystérieuses pleines de cascades d'eau claire, ces forêts dont j'ai déjà parlé ; et enfin, à califourchon sur ce traîneau automatique, nous nous sommes élevés progressivement dans la haute montagne, en côtoyant des précipices pleins de brouillard bleu, ayant devant nous de hautes cimes neigeuses qui étincelaient au soleil contre un ciel pur, et qui semblaient tout près de nous.

Ce que je remarque, c'est que les montagnes s'élèvent presqu'à pic de la plaine, ce qui les fait paraître beaucoup plus hautes qu'elles ne le sont en réalité.

Nous avons fini par arriver au pied d'un glacier gigantesque, où nous nous sommes arrêtés. J'avais froid, et les déesses se sont moquées de moi, parce que je manquais, disaient-elles, de chaleur intérieure.

Au pied du glacier, nous nous trouvions au sommet d'une pente de neige très rapide, semblant s'étendre jusqu'à cette forêt qui se trouve au pied de la montagne, et, lorsque j'ai vu les déesses orienter le tobogann vers le bas, j'ai eu un moment d'effroi.

Mais, avant que j'aie pu dire un mot, nous descendions la pente à toute vitesse. Nous étions, comme je l'ai dit, à califourchon sur le traîneau. Sorrente était devant et conduisait avec un volant semblable à celui de l'auto ; moi, j'étais au milieu ; Vérone était derrière moi et me tenait enlacé dans ses bras.

A un moment donné j'ai aperçu devant nous un précipice effroyable. C'était un *cañon*, une fis-

sure assez large, mais surtout très profonde.

— Attention Sorrente! Précipice, il y a précipice, et si vous n'arrêtez pas nous sommes perdus.

— Tais-toi, amour, me répondit Vérone, qui était derrière moi, ne bouge pas, reste bien sage, autrement tu causeras un malheur; et par taquinerie elle m'embrassa sur le cou et me souffla derrière l'oreille.

Nous sommes allés à toute vitesse, droit sur la fissure, et quand le tobogann a quitté son point d'appui et que nous avons été dans le vide, j'ai eu l'angoisse et me suis senti inondé de sueur froide. Mais au bout de quelques secondes, nous abordions de l'autre côté du *cañon*, qui n'était cependant guère en contrebas, et nous avons continué notre course folle jusqu'au pied de la pente de neige, où nous nous sommes arrêtés. Les déesses à moitié nues, et toutes rosées par le grand air, étaient encore frémissantes de joie sportive.

Il m'a fallu quelques instants pour recouvrer l'usage de la parole, tant j'avais été impressionné par le passage du précipice; en plus de cela j'avais très froid. J'ai alors demandé des explications, j'ai voulu savoir comment nous avions pu franchir le *cañon* sans tomber dedans.

— Nous nous sommes servis du reflux zénithal, m'a répondu Vérone toute joyeuse, et que je trouvais aujourd'hui encore plus jolie que je ne l'avais jamais vue.

— Le reflux zénithal! Qu'est-ce que le reflux zénithal? Je connais le courant zénithal, qui est donné par des accumulateurs. Mais aujourd'hui nous n'avions pas d'accumulateurs.

— Le reflux zénithal, répondit Sorrente, est un courant nerveux, que nous émettons à volonté de notre corps, et qui repousse le centre de la terre.

— Pas possible !

— Comme déesses, nous avons reçu une éducation sportive, et rien n'est aussi amusant que de faire du sport dangereux ; cela fouette le sang. Seulement vous êtes joliment lourd, et nous n'aurions pas pu soutenir un tel effort nerveux pour bien longtemps.

— Ainsi il existe un reflux nerveux qui permet de diminuer à volonté le poids de son propre corps ?

— Mais certainement. Comment pourriez-vous autrement expliquer le vol plané des oiseaux ?

— Le fait est que, lorsque dans les mers du Sud j'ai vu tout près de nous les albatros planer et suivre le paquebot pendant des heures et des journées sans presque jamais donner un coup d'aile, cela a été pour moi un mystère inexplicable. Mais ce mystère s'explique tout naturellement si vraiment le reflux zénithal existe. C'est pour moi une révélation et je m'explique maintenant chez les dieux et les déesses cette légèreté de mouvements qui m'a tant intrigué.

Vérone et Sorrente ont voulu recommencer la descente en tobogann, et, j'ai eu beau me défendre, il a fallu céder. D'ailleurs en bon sportsman, je n'ai jamais su résister à la prière d'une jolie femme. A plus forte raison ai-je dû céder à la prière de deux ravissantes déesses.

Je n'ai surtout pas pu résister à Vérone que je trouvais plus adorable que jamais. Elle portait un

peplum léger dont la couleur me rappelait la Méditerranée, le matin de bonne heure, lorsque la mer est sereine et que le ciel pâle est encore légèrement doré par les lueurs de l'aurore. Elle avait aux doigts des perles de toute beauté, et un hybiscus de ce même bleu transparent et nacré était piqué dans ses cheveux châtains. J'admirais aussi ses délicieuses sandales blanches incrustées d'or dont les lanières souples s'enroulaient autour de sa cheville mignonne et fuselée. Vérone a un « je ne sais quoi » de bien ficelé et de distingué qui fait que, même à moitié nue, elle paraît chaste et grande dame.

Si les déesses n'ont pas froid, malgré leur costume léger, cela tient, paraît-il, à leur chaleur intérieure inhérente à la race des dieux, et développée par l'hygiène et l'éducation physique.

Trois fois nous avons fait cette descente périlleuse sur la neige, et si chaque fois j'ai eu moins peur, j'ai par contre eu plus froid, et lorsque nous sommes rentrés dans la forêt je claquais des dents. Mais là, nous avons retrouvé la température douce et je suis bientôt revenu à mon état normal.

Vérone a alors proposé pour illustrer la présence du reflux zénithal de jouer à l'écureuil avec Sorrente, me disant que je serais l'arbitre; et avant que j'aie pu comprendre de quoi il s'agissait, elles sont parties dans les arbres en grimpant comme des singes. Après avoir couru le long des branches, elles se sont élancées dans l'espace pour saisir la branche d'un arbre voisin. Malgré mes supplications d'arrêter ce jeu dangereux, elles ont continué, en riant aux éclats, à voltiger de

branche en branche comme des écureuils, quelquefois à des hauteurs prodigieuses. C'était ravissant à voir, mais cela me donnait la chair de poule.

Quand elles sont redescendues, je leur ai demandé comment elles s'arrangeaient, en pratiquant tous ces sports dangereux, pour conserver des mains aussi douces et aussi blanches.

Cela tient, m'a répondu Sorrente, à la qualité de notre peau. Depuis plus de vingt siècles nous améliorons notre race par la sélection et l'hygiène. Notre peau fine est devenue douce, soyeuse et résistante, tandis que celle des civilisés est restée épaisse, rugueuse et fragile. Il y a la même différence entre notre peau et la vôtre, qu'il y a entre du cuir de Cordoue et du carton buvard.

Ces déesses sont extraordinaires, et en voyant leurs jambes nues, si douces et si fines, dont cependant les muscles saillaient à chaque mouvement du pied, je ne pouvais m'empêcher de penser que la plus jolie Parisienne n'est à une déesse que ce qu'un cheval de labour est à un pur sang.

Comme il commençait à se faire tard, et que nous avions faim, mes deux compagnes m'ont amené à un cèdre géant, dont le tronc mesurait au moins 8 mètres de diamètre. Nous avons là trouvé un escalier tournant qui pénétrait dans l'intérieur de l'arbre, et qui aboutissait à une pièce assez grande, taillée dans le cœur du cèdre et éclairée par une quantité de lampes électriques en formes de fleurs de toutes couleurs. Les parois de la pièce étaient finement sculptées et tout incrustées d'or.

Les déesses m'ont dit qu'il était dans la traditions quand on entrait dans un arbre, d'y laisser un souvenir artistique. Aussi Vérone a saisi un burin qui se trouvait là et qui a rougi électriquement, dès qu'elle a déclenché un ressort ; et, avec une rapidité et une dextérité incroyables, a dessiné et taillé un panneau encore vierge. En même temps, Sorrente armée d'une vrille et d'un petit marteau a enfoncé dans le bois des petits lingots d'or qu'elle avait été chercher dans l'herbe, et en moins de dix minutes le panneau vierge était transformé en une merveilleuse œuvre d'art.

Ensuite nous avons mangé des fruits et bu beaucoup de champagne que nous avons trouvé dans un placard, et, comme il commençait à se faire tard, Vérone a proposé de passer la nuit dans l'arbre.

Mais Sorrente s'est excusée, ayant promis d'être de service au palais d'éducation première, et nous a dit qu'elle trouverait à la piscine sylvestre, non loin de là, des dieux qui la ramèneraient en automobile ; que nous pouvions donc garder notre auto pour rentrer le lendemain.

Sorrente est alors partie, et nous l'avons suivie des yeux à travers une large crevasse, qui formait une fenêtre naturelle dans la pièce. Nous avions éteint les lampes pour la voir plus longtemps, et Sorrente, ondulant à travers les arbres, avait l'air d'une fée nocturne.

Nous étions appuyés contre la fenêtre ; Vérone avait son bras autour de mon cou, son corps s'abandonnait contre le mien ; elle était émue, car je sentais son cœur battre. Nous étions seuls. Les

paroles du duo de *Lohengrin* me sont revenues à la mémoire :

> Déjà se perd leur voix ;
> Nous sommes seuls pour la première fois,
> Seuls tous les deux.
> Seuls loin du monde et des regards de tous,
> Dans une paix profonde, seuls tous deux.

Et j'ai compris qu'il allait se passer entre Vérone et moi quelque chose de décisif. Nous ne nous parlions pas, mais elle s'abandonnait de plus en plus.

Un rayon de la lune est venu baigner de sa lumière argentée le buste nacré de Vérone ; son sein adorable et tout irisé de veines bleues a palpité sous mon regard, et, lorsque j'ai vu ses yeux veloutés, à la fois si chauds et si doux, se fondre dans un élan de tendresse, j'en ai été bouleversé, et c'est d'une voix très émue que je lui ai dit :

— Vérone, écoutez-moi, Vérone.

— Non ! Non !

— Je vous aime, Vérone.

— Non, je ne veux pas.

— Mais Vérone ! Vérone !

— Non, amour, ne me demandez pas cela, me répondit-elle, en se pelotonnant contre moi avec câlinerie, et en me couvrant de baisers ; je vous aime, et c'est parce que je vous aime que je ne veux pas. Vous avez demandé la même chose à Sorrente qui vous a refusé sans vous en donner la raison ; mais, moi, je vais vous dire pourquoi je ne veux pas.

— Ah, Vérone !

— Nous ne comprenons pas l'amour de la même façon.

— Mais si vous m'aimez, pourquoi me refuser ce que vous avez peut-être déjà donné à d'autres?

— Parce que..., parce que vous n'êtes pas un dieu, parce que vous n'êtes qu'un civilisé. Parce que, lorsqu'une femme se donne à un civilisé, cela implique aux yeux de l'homme la possession de la femme, et qu'il se croit le droit de la dominer et de porter atteinte à sa liberté; parce qu'il veut alors monopoliser son amour, parce qu'il veut surtout l'empêcher d'aimer les autres, parce qu'il devient jaloux.

— Mais, Vérone, la jalousie est la preuve de l'amour.

— Ces sentiments qui accompagnent votre amour, je les condamne et je les méprise; je les trouve vulgaires et grossiers. Je ne veux pas commander et je ne veux pas être commandée; vous entendez bien, je ne veux pas être commandée. Je ne porte pas atteinte à la liberté des autres et je ne veux pas qu'on porte atteinte à la mienne. Je suis déesse; je suis libre; je veux rester libre et je ne veux pas de chaîne.

— Mais, Vérone, une chaîne peut être douce.

— Je suis libre et je ne veux pas de chaîne. Je rayonne d'amour, et je veux aimer librement. Je ne reconnais à personne le droit de m'empêcher d'aimer.

— Je ne veux pas vous empêcher d'aimer, Vérone, mais je voudrais que vous n'aimiez que moi. Je vous veux pour moi seul.

— Eh bien, alors, vous ne m'aimez pas; votre

amour n'est que du désir. Si vous m'aimiez, vous voudriez me savoir heureuse, et vous ne chercheriez pas à m'empêcher d'aimer librement et généreusement, car l'amour est la source des joies les plus délicieuses.

— Vérone, comment pouvez-vous parler ainsi?

— La jalousie n'est pas inspirée par l'amour, elle est inspirée par les mauvais instincts de la domination et de la monopolisation. De l'amour doit résulter la tendresse et non la haine. Mais chez vous, civilisés, l'amour sert de prétexte pour légitimer votre besoin de dominer et de porter atteinte à la liberté des autres. Cette fausse conception de l'amour est tellement ancrée dans vos mœurs, que vous n'hésitez pas à payer de votre propre liberté la possibilité de détruire celle de la femme aimée. Chez vous, l'amour, c'est l'esclavage à deux ; c'est la chaîne.

— Vérone !

— Que cette chaîne soit pesante, vulgaire et impitoyable, ou bien qu'elle soit douce, légère et dorée, ce n'en est pas moins une chaîne.

— Vérone, je vous aime !

— Chez vous, l'amour n'est jamais pur et désintéressé. Il a toujours pour but la domination. Vous ne m'aimez pas ; mais, moi, je vous aime. Je vous aime et je vous sais malheureux. Je comprends votre isolement et votre désarroi. Je comprends que vous ne pouvez pas du jour au lendemain transformer des sentiments innés et inhérents à votre race. Je voudrais vous rendre plus noble et plus heureux. Je voudrais vous élever au rang des dieux, et si jamais je pouvais vous faire par-

tager notre idéal de la beauté, de l'harmonie et de l'amour, je serais heureuse, oui, bien heureuse. Sorrente vous a répondu : « Jamais ». Moi qui vous aime davantage, je vous réponds : « Pas encore ». Je ne veux pas me donner à un civilisé ; mais le jour où votre amour sera pur et désintéressé, le jour où votre but ne sera plus de m'empêcher d'aimer les autres, le jour où, par l'élévation de vos sentiments et par votre conception de l'idéal, vous serez devenu vous-même un dieu, je me donnerai alors à vous avec ivresse, avec une joie immense, et je serai fière en même temps qu'heureuse si votre divinité est en partie mon œuvre.

— Avez-vous jamais entendu parler du supplice de Tantale, Vérone. Le mien est encore plus terrible ; je vous tiens entre mes bras, Vérone chérie, déesse exquise et adorable. Vos doigts sont enlacés dans les miens, votre haleine se mélange à la mienne, je sens votre cœur battre contre mon cœur, je vous aime d'amour, et je vous désire avec ardeur. Il fait nuit ; nous sommes seuls, absolument seuls. Vous m'aimez, car vous me le dites, et cet amour se lit dans vos yeux. Et vous ne voulez pas vous donner à moi.

— Non, Martial, répondit Vérone en se dégageant lentement, je ne veux pas. Si vous étiez un dieu, si vous étiez plus maître de vous, je passerais tout de même la nuit dans cette pièce. Mais je ne veux pas être cruelle, je ne veux pas vous faire souffrir, car je vous aime. Je dormirai autre part et viendrai vous prendre demain matin de bonne heure. Pardonnez-moi, ami, le chagrin que

je vous ai causé ce soir. Si je ne vous aimais pas, j'aurais évité cette explication pénible pour tous deux. Mais je vous aime, et j'ai foi dans votre conversion. Vous aurez à souffrir moralement, à livrer bien des combats intérieurs, mais je sens qu'un jour ou l'autre vous viendrez à nous, que vous serez des nôtres et que vous vibrerez à l'unisson dans un idéal de beauté, d'harmonie, et d'amour. Adieu pour ce soir.

Vérone disparut dans la nuit, me laissant seul. J'avais la mort dans l'âme.

— Ah, je sais bien qu'on me dira que je n'ai été qu'un maladroit, qu'un imbécile; que dans des circonstances pareilles il faut agir et non discuter; que lorsqu'on tient une femme exquise dans ses bras on la prend sans lui en demander la permission. Mais à cela je répondrai, d'abord, que je me pique d'être un galant homme et que je n'ai jamais cherché à obtenir de force ce qu'une femme n'a pas voulu me donner avec plaisir. C'est un principe avec lequel je ne transigerai pas.

En plus de cela, je n'étais pas le plus fort. Les déesses, malgré leurs contours menus et délicats, sont bien plus musclées que moi. Si j'avais voulu prendre Vérone de force, elle m'aurait honteusement jeté à la porte. Dans une lutte avec Vérone je n'aurais pas eu plus de chance de succès qu'un lapin n'en aurait contre un fox terrier.

Je n'ai pas fermé l'œil, et j'ai passé une nuit atroce.

Aux premières lueurs du jour, Vérone est rentrée dans la pièce. Elle était idéalement jolie et sentait bon.

— Ah ! pauvre ami, me dit-elle en promenant ses mains fraîches sur mon front brûlant, vous avez

une grosse fièvre, une vilaine fièvre ; c'est la fièvre d'amour. Vous avez bien souffert. n'est-ce pas?

— C'est vous qui êtes la cause de ma souffrance, Vérone, c'est vous.

— Allons, venez ; ne pensons plus à tout cela. Nous allons rentrer ; le grand air vous fera du bien.

L'auto était en bas, au pied de l'arbre, j'ai machinalement pris le volant de direction. La nature était à peine éveillée ; les cimes majestueuses des montagnes étaient dorées par les lueurs de l'aurore. Nous sommes descendus à travers la forêt mystérieuse encore humide de rosée et pleine de senteurs exquises. Vérone a enlacé ses bras autour de mon cou et a appuyé sa joue contre la mienne; je me suis laissé faire en silence. Elle a cherché à me consoler; elle a déversé dans mon oreille rebelle et pourtant charmée des paroles de tendresse et d'amour. Elle m'a parlé d'idéal, de beauté, d'harmonie, d'amitié amoureuse; je ne me rappelle plus au juste ce qu'elle a dit, car je n'écoutais pas, et je n'ai pas répondu. Je n'en voulais pas à Vérone, mais j'avais la rage au cœur. J'avais échoué ; je revenais vaincu, je revenais bredouille, j'avais besoin de déverser ma colère sur quelqu'un et j'ai résolu d'avoir une explication avec Lysias.

Quand nous sommes arrivés chez moi et que Vérone a voulu me dire adieu, je lui ai tourné le dos sans lui répondre. Je le regrette maintenant, car Vérone est bonne et douce, et après tout elle avait le droit de me refuser. Je crains même d'avoir, en cette occasion, manqué totalement de galanterie et de savoir-vivre.

XVIII

Eh bien, j'ai eu mon explication avec Lysias, et je ne me suis pas gêné pour lui dire ce que je pensais ; j'ai même été violent. Ce qui m'a rendu violent, c'est que ma colère a eu le don d'amuser prodigieusement Lysias. Les sourcils légèrement relevés, il a d'abord eu l'air étonné. Mais plus je me mettais en colère, plus ses bons yeux clairs et candides pétillaient de joie ; cela m'a exaspéré.

Je lui ai dit entre autres choses :

— Lysias, ça ne peut pas durer comme ça, vous entendez bien, ça ne peut pas durer comme ça. Depuis que je suis ici, vous tous ne faites que me parler d'amour, d'amour sous toutes ses formes, d'amour à toutes les sauces. Tout ce que je vois, tout ce que je touche, tout ce que j'entends m'excite les sens. La nourriture succulente et les vins généreux que vous me servez, m'ont mis le feu dans le sang. Je suis dans le même état qu'une chaudière surchauffée et prête à éclater. Vos déesses ne sont que des allumeuses, des hétaïres sucrées et poseuses. Vous me parlez de faim d'amour ; eh bien ! j'ai faim, je crève de faim, et, quand je vous dis que j'ai faim, vous m'offrez le nectar de l'idéal. Je me moque de votre idéal, je m'en moque comme de l'an quarante. J'ai faim et je demande à déjeuner, vous entendez, à déjeuner.

Je ne suis pas un dieu ; je demande un déjeuner vulgaire, un déjeuner de civilisé.

— Continuez, jeune ourson, me répondit Lysias, vous êtes très amusant.

— Ah! vous me trouvez amusant. Mais dans tous les pays du monde on trouve des femmes, même dans les coins les plus perdus. J'en ai trouvé aux Indes, en Chine, au Japon, dans les îles de l'Océanie, sur les côtes désertes de la mer Rouge. Elles n'étaient pas toujours jolies, mais elles ne se dérobaient pas derrière l'idéal. En arrivant ici, je crois tomber en plein paradis. Le pays est rempli de déesses exquises et ravissantes. L'amour n'y est pas défendu ; il est au contraire permis, libre, et même recommandé. Mais qu'arrive-t-il ? Quand je parle « amour », on me répond « idéal » ; quand je parle « amour », on me répond « amitié amoureuse ». Ça ne peut pas durer comme ça. Donnez-moi une compagne, ou laissez-moi m'en aller.

— Je suppose, d'après votre grande colère, me répondit Lysias, que vous avez échoué auprès de Vérone et de Sorrente.

— Parfaitement.

— Et vous voulez que je vous donne une compagne? mais je n'ai rien à vous donner. Les déesses sont libres et ne m'appartiennent pas plus qu'à vous.

— Alors il faut que je reste seul ?

— Que voulez-vous que j'y fasse. Vos affaires de cœur ne me regardent pas ; je n'ai pas à intervenir. D'ailleurs, il y a d'autres déesses que Vérone et Sorrente. Il n'est pas dit que toutes soient aussi indifférentes à vos désirs.

— Mais sacré nom d'un petit bonhomme, comment voulez-vous que je fasse la cour à une femme qui ne parle que le carthaginois?

— Apprenez la langue du pays.

— Mais je ne peux pas. Et puis, quand même j'arriverais à parler quelques mots, à quoi cela pourrait-il me servir? Dès qu'on adresse la parole à une déesse, elle se lance aussitôt dans des dissertations philosophiques. Elle vous parle d'espoir d'harmonie, de solidarité amoureuse, de commandements divins. C'est à peine si je peux suivre en français.

— En effet.

— Voyons, n'y a-t-il pas dans tout le pays une autre déesse qui parle le français ?

— Mais si, il y a Apia.

— Eh bien alors?

— Il y a Apia ; seulement..... fit Lysias avec hésitation.

— Seulement quoi ? Mais parlez donc ; vous ne voyez pas que vous me faites bouillir. Qu'est-ce qu'elle a, cette Apia. Est-elle laide, ou bossue, ou bancale ; a-t-elle soixante-quinze ans ?

— Non, non, Apia a vingt ans; elle est superbe ; c'est une des plus jolies femmes du pays, et elle est remarquablement douée. Elle a demandé à être attachée à l'observatoire et a déjà fait plusieurs découvertes importantes en météorologie.

— Alors pourquoi votre hésitation?

— Mais parce que je ne sais pas si je ne vous rendrai pas un mauvais service en vous la faisant connaître. Apia est une femme dépravée.

— Dépravée? Parfait! parfait! fameux! Une

déesse jolie, intelligente et bien dépravée, mais c'est le rêve. Allons tout de suite voir Apia, tout de suite.

— Apia est une femme dépravée, car elle a vingt ans, elle est vierge et n'a jamais aimé. Apia est un phénomène d'atavisme barbare qui désoriente la Faculté des Pedigrees.

— Vous dites qu'elle est dépravée parce qu'elle est vierge et n'a jamais aimé ?

— Mais certainement.

— Voyez comme nous ne nous entendrons jamais ; chez nous on décernerait un prix de vertu à Apia et on la couronnerait rosière avec félicitations officielles.

— Cela tient à ce que chez vous l'amour est défendu et c'est même très curieux. Votre morale est inspirée par l'Eglise, et l'Eglise a toujours soutenu que sans religion il ne pouvait pas y avoir de morale. Or le fondateur de votre religion a dit : « Aimez-vous les uns les autres », et il n'a pas épousé une femme du monde ; il a pardonné à une femme qui avait beaucoup aimé. Cependant, malgré cet exemple divin, votre morale barbare continue à mettre à l'index et à excommunier les femmes qui ont beaucoup aimé, ce qui prouve que la morale de l'Eglise est en contradiction avec les enseignements de votre prophète.

— Ecoutez, Lysias, ne nous égarons pas dans des dissertations philosophiques. Parlons d'Apia qui commence à m'intéresser beaucoup. Comment est-elle? blonde, brune, grande, petite?

— Mais au fait, vous l'avez vue, dans la bacchanale. Elle a dansé en face de moi. Vous n'avez

pas remarqué une déesse aux cheveux d'or qui était nue jusqu'à la ceinture?

— La déesse royale! C'était Apia! Elle est tout simplement splendide. Seulement elle n'a pas l'air commode. Quand je lui ai parlé, ce soir-là, elle m'a jeté un regard hautain et n'a pas daigné me répondre. Je crois que je dois lui déplaire, car elle a été impolie envers moi. Non, je n'ai vraiment pas de chance!

— Eh bien! je crois que vous vous trompez, et que vous l'intéressez au contraire, car elle m'a souvent parlé de vous. Elle a le caractère hautain et dédaigneux et n'est pas instinctivement affable. C'est pourquoi elle n'est pas sympathique dans le pays. C'est par inadvertance et non par hostilité qu'elle a manqué de savoir-vivre à votre égard. J'aurais voulu éviter votre rencontre, de laquelle je ne présage rien de bon ; mais je n'ai pas le droit de m'y opposer. Je dois vous prévenir qu'Apia n'a pas les mêmes instincts que les autres déesses. Par un phénomène extraordinaire, qui déroute nos savants les plus illustres, elle représente un type de notre race, éteint depuis bien des siècles. Apia vous dominera.

— Ah, ha! Ne croyez pas cela, Lysias. La femme qui me commandera n'est pas encore née. Plus d'une a déjà essayé, et aucune n'a réussi.

— Vous n'avez jamais eu affaire à une déesse. Enfin, vous êtes prévenu. Quand voulez-vous la voir?

— Tout de suite.

— Demain. Je viendrai vous prendre et nous irons à une cérémonie où Apia doit chanter. Ter-

minez aujourd'hui votre manuscrit, et nous allons faire partir le premier pigeon, qui est maintenant bien au point. Je doute qu'il puisse arriver, étant donné l'énorme distance à parcourir ; mais il n'y a pas impossibilité absolue. Si le second pigeon continue à se bien porter, nous le ferons suivre dans un mois ou deux.

Je termine donc ce premier manuscrit et tâcherai d'en envoyer un second qui sera la suite de celui-ci.

LIVRE II

NOTE DE L'ÉDITEUR

A la veille de publier ce qui précède, nous avons reçu le manuscrit qui va suivre et qui nous est parvenu d'une façon assez bizarre. Un aéronaute, M. X..., a tenté de faire la traversée de Toulon à Alger dans un ballon dirigeable de son invention, et a échoué dans cette tentative. On ne s'explique guère comment cet incident a passé presque inaperçu dans la presse.

Le ballon, par suite d'un accident de moteur, est tombé dans la mer, mais a continué à flotter sur l'eau, et l'aéronaute, dont les forces étaient épuisées, a été recueilli par le bateau d'un pilote qui se trouvait non loin de là.

Le ballon, par suite du mauvais état de la mer, a dû être abandonné. Mais parmi les objets qui ont été recueillis se trouvait un pigeon accroché dans le filet du ballon, et qu'on a cru appartenir à l'aéronaute. Ce n'est que le lendemain que, celui-ci déclarant que le pigeon ne lui appartenait pas, on a trouvé presque par hasard, attaché sous l'aile du pigeon, un rouleau dont le contenu a été expédié par la poste et que nous avons reçu avec autant de surprise que de satisfaction.

I

C'est en bateau que Lysias, et moi sommes allés à la cérémonie funèbre. Lysias qui est un malin, ne m'avait parlé que d'une cérémonie, sans ajouter le mot « funèbre », probablement pour ne pas soulever d'objection de ma part, car il a dû se douter que je ne raffole pas des enterrements. Mais je ne regrette pas d'y avoir été ; au contraire.

Nous avons descendu le Déon dans un canot magnétique ; nous étions seuls et Lysias barrait. Le Déon est un fleuve un peu plus large que le Rhin à Bâle. L'eau en est très limpide et assez bleue ; le courant n'est pas très fort.

Nous avons d'abord traversé la plaine ondulée, qui est un vaste parc fleuri, et nous avons vu défiler devant nos yeux un grand nombre de palais très beaux. Mais, en approchant des montagnes, les rives sont devenues plus escarpées et plus sauvages, jusqu'au moment où le fleuve est entré dans un tunnel sombre. Si j'avais pu trouver un prétexte pour débarquer, je l'aurais invoqué, car autant je suis ardent dans les sports en plein air, autant j'ai horreur des tunnels obscurs. Mais, comme le prétexte n'existait pas, j'ai fait contre mauvaise fortune bon cœur, et suis resté impassible afin de ne pas paraître ridicule.

Après quelques instants de navigation, la voûte du tunnel s'est élevée, et je n'ai jamais rien vu d'aussi impressionnant; car, si le tunnel vu du dehors paraissait sombre, il se trouvait, au contraire, très éclairé, vu de l'intérieur. La voûte était entièrement composée de stalactites lumineuses comme dans le tramway souterrain, mais de stalactites énormes et fantastiques, donnant chacune une lumière d'une teinte différente. Je n'arrive pas à comprendre comment se fait cet éclairage. Lysias, auquel j'en ai demandé l'explication, s'est lancé dans la théorie des radiations; mais je n'y ai rien compris, et je me garderai bien de chercher à expliquer ce que je ne comprends pas, car ce serait du bluff inutile.

Toujours est-il que la voûte éclairée de cette façon produisait un effet magique.

Plus nous allions et plus le tunnel devenait vaste et grandiose ; à un moment donné nous nous sommes trouvés sur un véritable lac souterrain. On n'apercevait plus le rocher de la voûte, et les stalactites qui devaient être à une grande élévation formaient au-dessus de nos têtes un ciel de feux multicolores qui me rappelaient le bouquet d'un grand feu d'artifice. Tous ces feux se reflétaient dans l'eau qui ressemblait avec cet éclairage à l'eau lumineuse de la piscine; je parle de celle de ma prison ou plutôt de mon sanatorium.

Une quantité de bateaux circulaient autour de nous en fendant rapidement l'eau lumineuse et les vêtements des dieux et des déesses étaient eux-mêmes lumineux; et comme ils étaient très

légers et flottaient au vent, ces vêtements avaient l'air de flammes légères de toutes les couleurs, semblables à celles d'un bol de punch. J'ai remarqué que nos peplums, à Lysias et à moi, étaient également lumineux et avaient aussi l'air de flammes. Comment c'est-il arrivé ? Je serais bien embarrassé de le dire.

Nous ne devions pas être loin du gouffre de Déon, car on entendait un grondement terrible, et l'air était chargé d'un brouillard léger qui rendait l'aspect du lac encore plus mystérieux et plus fantastique. Ce lac est, paraît-il, le rendez-vous de toutes les rivières souterraines, qui viennent s'y jeter en plus du Déon. Cependant, à l'endroit où nous avons abordé et où nous avons amarré notre canot, il n'y avait pas de courant.

Les autres dieux et déesses continuaient à évoluer sur le lac, ce qui, avec le scintillement des lumières et les réflexions dans l'eau des vêtements lumineux, formait un spectacle ravissant, quelque chose qu'il est impossible de voir autre part qu'ici.

Lysias m'a alors demandé de le suivre, car il voulait avant les funérailles me montrer un combat de microbes, et nous avons marché au bord du lac sur un chemin qui, sous le pied, donnait l'impression d'un pneumatique gonflé à point, et qui était phosphorescent. Le grondement de la chute devenait de plus en plus terrible à mesure que nous avancions. A un moment donné, ce chemin est devenu très étroit, avec un très léger garde-fou sur le côté extérieur qui surplombait un précipice. Je me suis à ce moment senti envahi d'un

malaise très pénible, qu'on appelle vulgairement la frousse.

— Arrêtez, Lysias, ai-je dit, je ne peux plus vous suivre; c'est inutile, je ne peux pas. Cela me donne déjà l'angoisse de regarder par la fenêtre d'un troisième étage; vous devez donc deviner combien il m'est pénible de vous suivre au bord d'un gouffre effroyable, qui paraît encore plus effroyable à cause de cet éclairage fantastique. Et puis avec un sol aussi élastique et aussi rebondissant, je crains d'être lancé en l'air au moment où je m'y attendrai le moins. Pensez de moi ce que vous voudrez, mais ramenez-moi sur terre ferme et à la lumière du soleil.

— Ainsi, jeune civilisé, me répondit Lysias, vous rêvez la conquête d'Apia, la conquête de la déesse la plus splendide et la plus fière, et vous n'osez pas seulement suivre un patriarche de quatre-vingt-trois ans. Allons! Donnez-moi la main et suivez-moi ; il n'y a d'ailleurs aucun danger.

Lysias me prit par la main et je le suivis en fermant les yeux. Nous avons dû longer le précipice du gouffre, mais je ne l'ai pas vu. A un moment donné je me suis trouvé dans une grotte munie d'une grande ouverture, et qui faisait face à la chute d'eau. C'était un peu comme une loge de théâtre surplombant le gouffre. Le sol en était en sable fin, et, en me tenant un peu en arrière du parapet, je ne voyais que la chute d'eau colossale qui se trouvait à une cinquantaine de mètres de nous, et qui était blanche et absolument unie comme un immense rideau. Chose étrange, et qui tenait sans doute à un effet d'acoustique que je

ne m'explique pas, le bruit de la chute d'eau, qui auparavant était assourdissant, se trouvait être à cet endroit relativement faible, de sorte qu'on pouvait causer sans élever la voix. La température était fraîche et agréable, et l'air était plein de vapeur d'eau.

Lysias, me prenant de nouveau la main, me piqua au doigt sans me prévenir, à l'aide d'une longue aiguille en or qu'il tira de son écharpe. Je ne pus m'empêcher, ne m'y attendant pas, de faire un mouvement de recul. Il recueillit alors sur une petite plaque en verre quelques gouttes de mon sang, et m'expliqua que, comme nous étions en avance, il saisissait cette occasion pour me faire assister à un combat de microbes, en projetant à l'aide d'un appareil qui se trouvait là une goutte de mon sang sur la nappe unie de la chute d'eau, et que cette nappe unie servirait d'écran de projection.

— Si un de vos bactériologistes, me dit Lysias, assistait au spectacle que vous allez voir, il serait complètement dérouté, car par la nourriture que vous avez absorbée depuis que vous êtes ici, les microbes contenus dans votre sang se sont complètement transformés, et ne ressemblent en rien aux microbes qui s'y trouvaient avant votre cure. L'expérience que nous allons faire aura d'ailleurs pour résultat de m'indiquer exactement l'état de votre santé, et je verrai si, comme je l'espère, votre cure a donné des résultats satisfaisants et si vous êtes maintenant complètement purifié.

J'avais bien entendu parler de microbes avant mon voyage, mais je croyais que tous les microbes

étaient des êtres nuisibles, et je ne me doutais certes pas que nous en avions tous dans le sang. Je ne me doutais surtout pas de ce qu'est un microbe vu à la lanterne de projection et grossi plusieurs milliers de fois, ou peut-être plusieurs millions de fois. C'est effrayant de penser que nous avons dans le sang des milliards d'êtres animés qui passent leur existence à se livrer des batailles acharnées, et qui, vus à la projection, sont monstrueux et fantastiques.

Les mauvais microbes étaient les plus gros, et me rappelaient vaguement les dragons mythologiques qu'on voit au théâtre. Ils étaient hérissés de pointes, couverts d'écailles et crachaient du feu. Les bons microbes, qui étaient plus petits et moins nombreux, étaient par contre plus rablés et plus méchants, et aussi plus agiles; ils étaient armés d'énormes pinces comme des homards.

Toutes mes sympathies étaient, bien entendu, avec les bons petits microbes, car Lysias m'a expliqué que, lorsque les mauvais microbes sont victorieux et prennent le dessus, l'homme est sur son déclin.

— La victoire des mauvais microbes, me dit Lysias, s'appelle la vieillesse, et les bons microbes que vous voyez si ardents au combat, sont ceux que je vous ai fait absorber depuis que vous êtes ici. Ils représentent l'armée de la jeunesse et de la santé, et je suis heureux de voir que chez vous ils remportent la victoire sur toute la ligne.

Les gros microbes, les macrophages, s'étaient rangés en bataille, tandis que les petits attaquaient individuellement, et, à un moment donné, un

gros microbe qui se trouvait au premier plan s'étant écarté de ses compagnons, un petit microbe lui a sauté sur la nuque, tandis qu'un autre rablé comme un bull-dog et méchant comme la gale s'est glissé sous lui et l'a saisi à la gorge avec une férocité extraordinaire. En quelques secondes, ce gros microbe mordait la poussière, et passait de la vie au trépas. Cette bataille me passionnait à un degré extraordinaire, et j'ai été vivement désappointé lorsque Lysias a retiré la plaque de verre et éteint le projecteur.

Je me suis retourné involontairement. Une femme splendide était derrière moi : c'était Apia. Elle a pendant quelques secondes fixé sur moi ses yeux d'un bleu admirable, de ce bleu à la fois sombre et lumineux que donne le saphir, puis, s'avançant au bord du parapet, s'est mise à chanter acccompagnée par un orchestre grandiose. J'avais été tellement absorbé par le combat de microbes, que je n'avais pas remarqué l'arrivée de nombreux dieux et déesses, qui peu à peu garnissaient l'immense pourtour du gouffre formé de galeries ou plutôt de terrasses superposées. C'était la cérémonie funèbre qui commençait.

La voix d'Apia était absolument splendide et je n'ai jamais entendu rien de comparable. Elle chantait sans aucun effort et semblait au contraire retenir sa voix qui sortait en tourbillonnant comme un torrent impétueux de velours. Ce qui m'a stupéfié, c'est qu'Apia ne paraissait pas chanter avec sa gorge. Sa chair tremblait et vibrait à l'unisson des cordes vocales, et elle semblait chanter avec son corps tout entier, comme

un diapason chante quand on le frappe sur une table. Sa voix remplissait complètement la voûte immense et dominait le grondement sourd de la cataracte. Cette voix était une de ces voix complètes qu'on peut rêver sans jamais la rencontrer, une voix à la fois chaude, puissante et savoureuse, dont le son vous remplit de joie, et cela indépendamment de la musique. Je me suis rappelé, je ne sais pourquoi, les paroles du Prophète : « Et le son de la voix est une caresse indépendante des sentiments exprimés ». Dans ce cas, c'était plus qu'une caresse, c'était une joie savoureuse.

Il est impossible de rêver quelque chose de plus beau qu'Apia. Comme la première fois où je l'avais vue, elle était nue jusqu'à la ceinture, avec ses cheveux sur le dos, auxquels j'ai retrouvé la même teinte d'or ardent, d'or en fusion, de même que j'ai retrouvé chez elle ce regard intense et dominateur, et que j'ai été frappé de nouveau par la blancheur laiteuse de ses chairs. Elle ne portait aucun bijou et avait noué autour de ses hanches une étoffe merveilleuse et d'un ton bleu paon extraordinairement riche, qui lui tombait jusqu'à la cheville. Elle était chaussée de sandales également couleur bleu paon.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire chez Apia, c'est que, malgré la ténuité mignonne de ses formes et la finesse de ses attaches, elle donne l'impression de puissance et de force massive, et elle semble émettre des effluves ou plutôt des ondes chaudes, qui arrivent par pulsations et qui sont excessivement troublantes. En voyant ce corps si beau qui ondoyait d'une façon si noble et si non-

chalante, j'ai compris qu'Apia personnifiait l'incarnation de la beauté.

Apia ne s'occupait pas de moi ; je pouvais donc la contempler tout à mon aise, et plus je la regardais, plus je me sentais émotionné. Le chant d'Apia cessa tout d'un coup, et Lysias me touchant sur l'épaule me dit, en me montrant la cataracte : « Regardez ».

Une passerelle excessivement légère et sans garde-fou, que je n'avais pas remarquée tout d'abord, traversait le gouffre de Déon non loin de la cataracte, et au centre un petit plateau rond, n'ayant pas plus d'un mètre de diamètre, faisait saillie et surplombait le gouffre béant dans lequel disparaissait à tout jamais le fleuve.

Ce que je vis me donna l'angoisse. Un jeune dieu s'avançait sur la passerelle d'un pas léger, tenant entre ses mains un coffret en or incrusté de pierreries. Lysias m'a dit que ce dieu était le doyen des patriarches et avait quatre-vingt-dix-neuf ans, ce qui m'a semblé incroyable, car il paraissait tout jeune et avait le mouvement souple et léger. Lysias ajouta que ce coffret contenait les cendres du défunt, et que ces cendres, conformément à l'usage, allaient être jetées dans le gouffre.

Arrivé au centre de la passerelle, le jeune patriarche se plaça sur le plateau surplombant le gouffre. Il était éclairé par une projection lumineuse qui faisait scintiller ses vêtements. Il fit un discours dont les paroles arrivaient à peine jusqu'à nous, à cause du bruit de la chute d'eau. J'ai appris depuis qu'en quelques mots il avait invité les assistants à se réjouir avec lui de la fin glo-

rieuse du défunt, qui après avoir noblement rempli sa tâche dans la vie, après avoir employé son intelligence et sa combativité joyeuse au progrès et au bien de tous, était mort à l'âge normal, jeune de corps et d'esprit, sans avoir jamais connu une minute de fatigue ou de tristesse ; que son âme immortelle continuerait à vibrer toujours plus noble et plus haute, plus ardente et plus fière dans les âmes des descendants.

Le patriarche, ayant terminé son oraison, se pencha en avant, les bras étendus. J'étais haletant d'émotion, croyant que le dieu allait se laisser tomber dans le gouffre, et je ne comprenais pas comment il pouvait se maintenir dans cette position. Il lança alors la cassette dans le gouffre et se releva lentement.

Au même instant des éclairs, des étincelles gigantesques sillonnèrent le gouffre, et une pluie de bombes de feu d'artifice de toutes couleurs, donnant plusieurs détonations successives à mesure qu'elles descendaient dans les entrailles de la terre, furent projetées dans le gouffre, accompagnant ainsi la cassette dans sa chute lumineuse. En même temps éclatèrent des accords grandioses d'instruments de cuivre, mais si puissants et si formidables, que cela me coupa la respiration et me donna la chair de poule. Jamais de ma vie, je n'avais été impressionné d'une façon aussi intense.

Le patriarche regagna les rochers après avoir franchi de nouveau la passerelle d'un pas léger et joyeux. La musique continuait, mais elle était devenue plus souriante. Elle était accompagnée

par les chœurs chantés des dieux et des déesses qui se retiraient vers le lac en agitant leurs écharpes, ce qui, avec toutes ces lumières multicolores formait un tableau ravissant.

Lorsque je me retournai, Lysias avait disparu. Apia, fixant alors sur moi ses yeux profonds, me prit par la main, et d'une voix chaude et contenue me dit : « Viens, je te veux. » Je me suis laissé conduire par elle. Nous avons regagné à pied le lac intérieur; puis en canot, nous avons remonté le fleuve souterrain. Lorsque j'ai revu le ciel et la lumière du soleil, il m'a semblé que je renaissais à la vie.

II

Mon existence a complètement changé depuis qu'Apia m'appartient. J'ai quitté mon sanatorium pour partager le domicile habituel d'Apia qui est une petite grotte admirablement installée. Il n'y a presque rien dans cette grotte, qui cependant contient un luxe de confort réel qu'on ne trouverait nulle part en France. Cette grotte est formée de deux parties, dont la seconde, qui est l'annexe de la première, sert de cabinet de toilette. Comme meubles il y a dans la première grotte deux couchettes et une table : c'est tout. Dans la seconde il n'y a qu'une toilette surmontée d'une glace et couverte d'ustensiles. Les parois et la voûte de la grotte sont entièrement recouvertes de lampes électriques en forme de fleurs multicolores, qui, lorsqu'elles sont allumées, forment un effet ravissant et remplissent la grotte d'une lumière douce et chaude. Des ventilateurs tournant constamment font évacuer l'air usé, tandis que d'autres ventilateurs amènent des courants d'air à parfums et température réglables à volonté au moyen de manettes électriques. Il y a aussi un téléphone optique qui permet de voir devant soi la personne avec laquelle on cause. Dans le cabinet de toilette, outre l'eau chaude et froide, il y a différents appareils de massage mûs par l'électricité ; il y a

une brosse rotative pour les cheveux et aussi une brosse rotative verticale pour brosser la peau du corps tout entier et stimuler la circulation. Les soies en sont très longues et très douces; elles ne grattent pas, elles fouettent, et Apia s'en sert constamment. Le sol de la grotte est en très jolie mosaïque pneumatique. Cette mosaïque est polie comme du marbre et souple comme un tremplin.

Apia et moi ne nous quittons plus, et j'ai cessé de voir Vérone et Sorrente et aussi Lysias. C'est tout de même curieux ce qui m'arrive. Et moi qui croyais que la conquête d'Apia serait difficile! Mais c'est toujours l'imprévu qui arrive dans la vie, et en voici bien la preuve. Je n'ai rien dit, rien fait, et c'est Apia qui m'a dit : « Viens, je te veux. » Il n'y a pas eu de discours, ni de dissertations philosophiques. Elle m'a emmené dans sa grotte, et tout s'est passé comme si depuis longtemps nous étions intimement liés.

Apia est une créature admirable à tous les points de vue, et elle a, malgré son air hautain et dédaigneux, une exubérance de santé extraordinaire. Seulement Lysias avait raison : ce n'est pas moi qui commande, c'est elle. J'ai cherché à plusieurs reprises à prendre le dessus, mais cela m'est impossible. Lorsque je la contredis, elle me regarde d'un air tranquille avec ses yeux bleu saphir, et je n'ose plus rien dire; je me sens tout troublé. Arriver à dominer Apia, c'est aussi impossible pour moi que de démolir un mur en ciment à coups de tête. En face d'elle je n'ai plus de volonté et je suis comme un enfant. Je m'étais cependant

bien promis de ne jamais me laisser mener par une femme.

Apia n'est pas seulement càline et caressante, mais elle a une volonté d'acier, et en plus de cela elle est autrement musclée que moi. Elle peut jouer avec moi comme un chat avec une souris, et son bonheur semble être de me faire sentir mon infériorité. Quelquefois, elle me regarde en face, puis tout à coup me saute par-dessus la tête. Sa poitrine frôle mes cheveux, et elle retombe sur les omoplates, en roulant en boule sur le sol élastique de la grotte. Ce mouvement se fait sans effort, sans aucune difficulté, comme une cabriole de chat. Elle a au plus haut degré la faculté de mettre en tension les muscles qu'elle veut, tout en laissant les muscles voisins à l'état de relaxe, et elle s'amuse beaucoup de ma maladresse. Ainsi quand je touche son bras ou sa poitrine avec le doigt, la chair est résistante, mais elle est aussi souple que du caoutchouc. Quand, au contaire, sur sa demande, je lui allonge un coup de poing, je me fais horriblement mal, car la partie visée se raidit instinctivement et devient aussi dure que du silex. Si je continuais, je me mettrais les mains en sang, sans arriver à lui faire aucun mal. Cet exercice de boxe qui me vexe beaucoup fait le bonheur d'Apia.

Quelle étrange femme! Elle ne pense qu'à l'amour et aux sports. Apia est une amoureuse insatiable. Ses caresses m'affolent; sa chair si belle et si savoureuse me hante et m'hypnotise. Le contact de sa main douce et fine, qui se ploie comme du caoutchouc, jette le trouble dans tout

mon être. C'est avec délices que je plonge mes doigts dans sa chevelure admirable qui resplendit à la lumière comme de l'or incandescent, qui tombe sur ses épaules en boucles lourdes, et qui est cependant si légère qu'elle flotte au vent comme de la mousseline de soie. Et puis Apia sent bon, non pas parce qu'elle emploie des parfums, mais parce qu'elle exhale de son corps une odeur délicieuse. Elle est trop fière pour employer des parfums, trop fière pour porter des bijoux. Elle me dit parfois : « Je suis belle parce que je suis belle ; et je veux que ma beauté reste naturelle, car mon corps est la plus belle œuvre d'art qui existe au monde, et chercher à l'embellir par des artifices serait une erreur et un sacrilège. »

Apia n'est pas seulement pour moi la maîtresse affolante et aimée, mais je l'adore comme déesse, comme quelque chose de divin, de supérieur et d'admirable.

Ce qui nous a réuni est, je crois, le fait que, dans ce pays d'harmonie, nous sommes deux phénomènes, deux isolés. Nous avons uni nos isolements, voilà tout.

Moi, je suis un phénomène, parce que je suis un civilisé ou parce que, comme dirait Lysias, je ne suis qu'un civilisé, c'est-à-dire un ourson mal léché, ignorant, vulgaire, illogique et maladroit, ou du moins je me rends compte que c'est là l'opinion qu'on a de moi.

Apia est un phénomène, parce qu'elle n'est pas éprise d'un idéal d'harmonie. Elle veut commander et dominer ; et elle m'aime parce qu'elle peut

me dominer, alors qu'elle n'aurait jamais pu dominer un dieu : aucun d'eux ne se serait laissé faire. Moi, selon l'expression du Prophète, je suis le complément harmonique d'Apia ; elle commande et j'obéis. C'est charmant, surtout pour elle. Il est bien évident que sans moi, elle ne pourrait pas satisfaire à son instinct de domination. Les autres déesses ont faim d'amour, tandis qu'Apia a soif de commandement, et je suis son nectar indispensable et aimé.

Apia m'a expliqué qu'elle était un phénomène d'atavisme qui avait jeté la perturbation dans la Faculté des Pedigrees, et que ce phénomène s'était reproduit à plusieurs reprises depuis la fondation du peuple déonien. Elle m'a mené un jour devant une magnifique statue du prophète Déon, et je suis resté abasourdi. Apia est le portrait craché de Déon.

— Voyez-vous, me dit Apia, le Prophète a dit : « Je suis le dieu barbare ; je suis le dieu ancêtre, le dieu de force, de puissance et d'enthousiasme. » Eh bien, moi, je suis sa fille directe. Les modifications qui ont eu lieu dans la race des dieux n'existent pas chez moi. Moi aussi je suis la déesse barbare, la déesse de force, de puissance et d'enthousiasme. Mon ancêtre a prêché l'harmonie, mais lui-même a été autocrate ; il a commandé et on lui a obéi. Comme lui, je voudrais prêcher l'harmonie pour les autres, mais moi personnellement, j'ai les instincts de Déon et j'ai besoin de commander. Aussi, j'étouffe dans ce pays-ci, car j'ai la nostalgie du combat. Je voudrais faire chez vous ce que Déon a fait dans ce pays. Je voudrais

prêcher et imposer la doctrine de l'harmonie. Ici je ne suis qu'une déesse; chez vous je serais *La déesse*. Malheureusement, c'est impossible.

C'est surtout après la douche que la beauté d'Apia est la plus éblouissante. Tout à côté de notre grotte, à l'ombre de grands cèdres, se trouve un petit torrent de montagne, dont l'eau est très froide et idéalement limpide. Cette eau passe dans un rocher creux, qui forme un pont naturel entre deux masses de rochers, et dont elle déborde en pluie; de nombreuses fougères, nourries par cette irrigation constante, pendent en grappes jusqu'au sol. Un peu plus bas, le torrent forme une petite chute d'eau très divisée, de sorte que l'eau lancée avec beaucoup de vitesse n'a pas trop de poids. Nous avons donc le choix entre la douche en pluie et la douche en jet.

Apia, superbe d'impudeur, laisse tomber le vêtement qu'elle porte noué autour des hanches, et se raidit avec volupté contre l'eau glacée qui lui cingle le corps. Au premier contact de l'eau, sa peau qui est mate et d'une blancheur laiteuse se couvre immédiatement d'un nuage rosé; et en sortant de la douche, ce corps admirable sèche en quelques secondes. Cela tient, dit-elle, à sa chaleur intérieure. C'est alors qu'Apia m'affole le plus, car cette peau, momentanément rosée, embaume l'iris, et, lorsque je la couvre de baisers, elle me semble avoir le goût de fruits délicieux.

Poussé par Apia, je prends aussi ma douche glacée, mais non sans appréhension, car le premier contact de l'eau glacée me donne un choc pénible. Et puis j'ai un peu honte de me déshabiller devant

Apia, car je provoque aussitôt chez elle le fou rire. Elle prétend que c'est parce que je suis laid. Cela me vexe beaucoup de m'entendre dire des choses pareilles. Lorsque je me regarde dans la glace, je me trouve très bien : et je sais que je suis bien, car en Europe cela m'a été dit par plusieurs petites femmes très gentilles. Mais ici les déesses me trouvent laid, et je crois qu'elles sont sincères ; de sorte que je n'y comprends rien.

Apia et moi depuis quinze jours vivons isolés, et je ne vois plus personne ; je reste souvent seul, car elle s'absente pour aller à l'observatoire, où elle s'occupe de météorologie. Nous faisons ensemble beaucoup d'excursions dans les rivières souterraines. La montagne semble être minée par des grottes et des tunnels dans lesquels la plus grande partie de l'eau des glaciers vient se déverser, de sorte que les torrents qui alimentent le lac du gouffre sortent des grottes dans lesquelles se trouvent de nombreuses cascades très belles. Cela tient probablement à ce que la montagne est sillonnée de fissures, qui servent de déversoir aux eaux des glaciers.

Nous parcourons ces rivières dans un canot magnétique. Les grottes et les tunnels sont légèrement phosphorescents et pleins de lueurs vagues ; mais pour y mieux voir nous avons à l'avant du canot deux phares dont les glaces sont en verre taillé comme des diamants à facettes et ces facettes sont teintées en couleurs différentes. Comme ces glaces sont animées d'un mouvement perpétuel de rotation, cela produit un éclairage curieux et qui donne des effets très artistiques. Notre canot

glisse silencieusement, sans aucune trépidation, et souvent lorsque nous nous arrêtons, nous faisons pointer les phares obliquement pour éclairer le fond de l'eau. Comme par endroits elle est très profonde, nous obtenons avec ces lumières tournantes et colorées des effets fantastiques, car le fond de l'eau est hérissé de rochers étranges et cabossé de cavernes sous-marines.

Parfois aussi Apia cède à ses instincts de cantatrice, et sa voix répercutée par les échos mystérieux me semble toujours plus belle, plus chaude, et plus savoureuse.

III

Depuis quelques jours, nous allons souvent le soir faire la fête dans le palais des bacchanales. Apia a compris, je crois, que mon amour pour elle ne m'empêchait pas de souffrir un peu de notre isolement, et d'avoir par moments la nostalgie de la foule et du bruit. Je ne sais pas trop comment mon aventure se développera, mais jusqu'à présent dans ma vie j'ai toujours éprouvé beaucoup de difficultés à n'aimer qu'une seule femme à la fois, de sorte que les femmes jalouses me font souffrir. Bien des fois j'ai hésité au moment d'ébaucher une aventure nouvelle en songeant à la difficulté de rompre, et aux ennuis et aux complications qui accompagnent trop souvent le flirt amoureux. Je crains qu'Apia ne rentre dans la catégorie des femmes jalouses et même très jalouses. J'aurais dû réfléchir à cela avant.

Au palais des fêtes, c'est très gai, et je m'y amuse beaucoup. Soupers délicieux, musique splendide, femmes exquises, danses folles et caractéristiques. Les pierres précieuses scintillent sur les vêtements, sur les doigts des déesses et aussi sur les piliers massifs en ivoire incrusté d'or. Les étoffes drapées et tombant en plis lourds, qui servent de tentures, rivalisent de beauté avec les tissus légers et nuageux des vêtements. Les lampes

électriques sous formes de fleurs variées projettent sur les groupes divins de merveilleuses teintes multicolores et toujours changeantes, dont le résultat est absolument féerique. La musique splendide et capiteuse vous grise, les chairs nacrées et diaphanes des déesses vous enivrent, les parfums délicats vous troublent, la caresse des voix vous pénètre. Les cinq sens sont charmés et ravis par l'harmonie somptueuse et éblouissante de tout ce qui vous entoure et on se sent envahi par une joie profonde.

Mais ce qui me donne peut-être la plus grande joie de toutes, c'est cet orchestre immense, cet orchestre puissant et grandiose en même temps que ciselé comme de la dentelle et léger comme de la mousseline de soie. La différence entre l'impression donnée par un grand orchestre et celle donnée par un petit est analogue à la différence qui existe entre un mouvement d'armes exécuté par six hommes commandés par un caporal, et ce même mouvement exécuté par un régiment formé en masse profonde. Le premier ne dit rien; le second impressionne.

Oh ces petits orchestres! Au cercle artistique dont je faisais partie, les vieux messieurs écoutaient, en dodelinant la tête, des quatuors de Mozart. Moi cela me faisait bouillir. Trop souvent dans les bals, de petits orchestres voulant suppléer au nombre par la force, m'ont meurtri le tympan avec des mélodies agressives et prétentieuses.

Ici l'orchestre est puissant, mais il joue doucement, et pour moi rien n'est aussi délicieux que le murmure frémissant et velouté du grand orchestre.

Je crois cependant que, dans ces fêtes, je m'amuserais davantage si Apia n'y était pas. Il est vrai qu'elle est elle-même très gaie, qu'elle est de toutes la plus belle, la plus souple et la plus extraordinaire. Mais je ne peux pas m'approcher d'une autre déesse sans attirer l'attention toujours en éveil d'Apia, de sorte que mon rôle dans ces fêtes se borne surtout à être l'admirateur muet et passif de ma splendide compagne.

Après ces soupers nous rentrons dans notre grotte. Apia, encore toute vibrante des joies de la fête, s'abandonne avec ivresse, avec la fougue d'une nature chaude et passionnée. Ce qui me manque par exemple avec elle, c'est la conversation ; elle ne veut pas causer. Il y a des moments où je regrette de ne plus voir Vérone, Sorrente et Lysias ; avec eux je pouvais causer et discuter, et j'adore discuter. Mais quand je parle à Apia, elle ne me répond pas ou me répond à peine d'un air nonchalant et dédaigneux. Prenant un jour mon courage à deux mains, je lui ai demandé pourquoi elle était si peu communicative avec moi.

— Parce que, m'a-t-elle répondu, vous êtes incapable de me comprendre. Vous ne cherchez d'ailleurs pas à comprendre, vous ne cherchez qu'à contredire, et cela me fatigue de causer avec vous. Vous êtes tellement ignorant et si parfaitement inconscient de votre ignorance, que votre conversation m'ennuie profondément et me donne envie de dormir. Quand je vous ai entendu parler pendant dix minutes, je tombe de sommeil.

Cette réponse m'a mis en fureur, et si je n'ai pas riposté vertement à Apia, comme je l'aurais

fait à toute autre, c'est que lorsqu'elle me regarde d'une certaine façon, ma langue se colle au palais et je ne peux plus articuler. Bien des fois en songeant à ce phénomène curieux, je me suis demandé si cette fascination qu'Apia exerce sur moi n'est pas une forme d'hypnotisme ; c'est, je crois, le seul moyen de l'expliquer. En présence d'Apia, je l'adore et je suis fou d'elle ; mais lorsque je suis seul il m'arrive de la détester et de me mépriser moi-même pour ma faiblesse.

Apia est toujours belle. Mais le moment où elle est peut-être la plus splendide est lorsqu'elle conduit sa libellule. Il n'existe pas d'insectes au pays de l'harmonie, de sorte que ce modèle de libellule a été construit d'après un dessin de Paul Airin. Cette libellule a environ trois mètres de long et le corps n'en est guère plus gros que mon avant-bras. Mais, entre les ailes, se trouve une plate forme grande comme un petit coussin, et les ailes transparentes et irisées ont près de quatre mètres d'envergure ; ces ailes n'ont d'ailleurs qu'un but décoratif, et c'est par la combinaison du courant zénithal alimenté sans fil par la voie aérienne et de l'attraction magnétique que la libellule évolue dans l'air.

Apia, drapée dans son étoffe bleu paon, debout sur la petite plate-forme et tenant dans les mains des doubles rênes en soie également bleu paon, mène sa libellule avec une habileté renversante, rappelant l'écuyère de cirque debout sur son cheval. Elle s'élance dans l'espace, où elle décrit des courbes audacieuses, sans montrer ni appréhension, ni hésitation, debout sur sa libellule, la

poitrine nue et provocante, la tête haute et légèrement rejetée en arrière dans une expression de défi, les cheveux flottant légèrement au vent, l'attitude nonchalante et dédaigneuse, et au bout de quelques instants disparaît au-dessus des grands arbres de la forêt, pareille à une allégorie mythologique.

IV

L'autre jour je suis sorti seul, ce qui ne m'était pas arrivé depuis que je connais Apia, et cela m'a donné une délicieuse impression de liberté à laquelle je n'étais plus habitué. J'ai erré d'abord dans la forêt, puis dans des prairies fraîches et émaillées de fleurs ; tout à coup, au tournant d'un sentier, je me suis trouvé face à face avec Vérone. Elle était assise sur un petit rocher, les jambes croisées, et s'appuyait, dans une pose abandonnée, sur la main droite à la hauteur de la hanche. Elle portait à la ceinture une gerbe de grosses violettes de Parme doubles. En m'apercevant, Vérone a paru surprise et heureuse, et m'a tendu affectueusement sa petite main souple et fraîche qu'elle n'a pas cherché à retirer, et qu'elle a laissé séjourner dans la mienne. J'ai retrouvé chez Vérone ce regard à la fois chaud et doux qui m'avait déjà hanté et poursuivi, ce regard bien différent de celui d'Apia, ce regard tout imprégné de sympathie et de tendresse.

— Bonjour, ami, me dit-elle. Que devenez-vous ? On ne vous voit plus.

— En effet, je suis retiré de la circulation.

— Mais pourquoi vivre ainsi en sauvage, et sans voir personne ?

— Ah! Vérone, c'est que je ne m'appartiens plus ; je ne fais plus ce que je veux.

— Vous êtes donc bien pris?

— Hélas!

— Voyons, asseyez-vous à côté de moi, et racontez-moi ce que vous faites. Prenez-moi pour confidente. Si vous avez des chagrins, ne suis-je pas là pour les entendre? Ne voulez-vous pas que je les partage ? Ne suis-je plus votre amie?

— Si, Vérone, vous êtes une bonne et charmante amie, et il m'arrive souvent de regretter de n'avoir pas su me contenter de votre amitié.

— Dites-moi, ami, votre chaîne est-elle pesante, vulgaire et impitoyable, ou bien douce, légère et dorée?

— Ni l'une ni l'autre, Vérone; elle est splendide, dorée et impitoyable.

— Et pourquoi ne pas la briser? Pourquoi vous soumettre à un esclavage qui n'est pas dans nos mœurs, qui n'est pas dans nos habitudes? Pourquoi ne pas vivre libre? Les deux meilleures choses qui existent au monde sont l'amour et la liberté. Je sais bien que chez vous ces deux mots sonnent mal ensemble, et que vous associez toujours l'amour à l'esclavage. Mais vous auriez pu ici tenter d'aimer librement, au lieu de choquer nos idées sans trouver ni la joie, ni le bonheur; car la joie et le bonheur ne savent pas s'épanouir autrement qu'en liberté.

Tandis qu'elle me parlait ainsi, le regard tendre de Vérone me pénétrait jusqu'au cœur et sa voix, d'une douceur infinie, était une caresse toujours nouvelle, un ravissement de tous les instants.

La présence de Vérone m'a réconforté. Je sentais en elle l'amie loyale et aimante. J'éprouvais pour elle une amitié pleine de confiance qui était presque meilleure que de l'amour. Aussi je lui ai dit combien Apia était autoritaire, combien elle était dédaigneuse et fière. Je lui ai fait part des souffrances de mon amour-propre, des humiliations que je subissais en silence. A mesure que je parlais, je sentais mes griefs s'accentuer, de même qu'une bouteille de champagne tranquille en apparence se met à mousser avec impétuosité dès qu'on la débouche. Mais j'ai été aussi obligé d'avouer que, malgré tout cela, j'aimais Apia avec passion, que je ne pouvais pas soutenir son regard, et qu'au premier mot d'elle je retomberais sous le charme.

— Ce qui vous fait souffrir, pauvre ami, me dit Vérone, c'est que chez vous Apia a jeté la discorde entre l'être inconscient, qui aime éperdument, et l'être conscient, qui n'aime pas. Le bonheur véritable existe quand ces deux êtres, unis par les liens de la solidarité amoureuse, se confondent pour se fusionner en un seul être. Reprenez donc votre chaîne, puisque vous n'avez pas le courage de vivre libre. Mais rappelez-vous que, si Apia vous aime, moi aussi je vous aime, quoique d'une façon différente. Je serai toujours pour vous une amie tendre et loyale, et, lorsque vous aurez le cœur gros, venez causer avec moi comme à une confidente. J'espère pour vous que cette liaison ne sera pas éternelle, et que vous saurez un jour goûter les joies d'un amour moins passionné, mais meilleur et plus doux.

— Hélas, Vérone, je voudrais croire ce que vous

me dites, mais je crains bien de rester toujours sous le charme et la domination d'Apia, car tous les jours mon amour pour elle semble augmenter d'intensité. Sa chair m'affole; son effluve amoureuse m'enveloppe et me pénètre délicieusement; en sa présence je semble vivre avec une intensité nouvelle ; mes tempes battent avec force, mon sang bouillonne, et cependant je n'ai plus aucune volonté. Loin d'elle, je trouve le courage de me plaindre du rôle humiliant qu'elle m'assigne. Devant elle, je suis ébloui et fasciné. Je voudrais n'avoir jamais connu Apia. Maintenant, il est trop tard. Au revoir, Vérone, au revoir, déesse charmante et adorable.

En quittant Vérone, j'ai cru voir une larme briller dans le coin de sa paupière, et je suis parti tout imprégné de son parfum délicat qui semblait me suivre à travers la campagne.

Son souvenir me hantait; je ne pouvais pas chasser son image de ma pensée, et je suis rentré à tout petits pas, la tête basse.

Mon Dieu que la vie est donc difficile !

V

Apia rentrant un jour, avec sa libellule, du bureau météorologique, me dit : « Il y a du nouveau ; j'ai formé le projet de fuir ce pays où j'étouffe et d'aller en France avec vous. Mais, avant d'en dire plus long, allons visiter votre aviateur, et nous rendre compte de l'état dans lequel il se trouve. » Je n'ai pas sur le moment répondu à cette proposition qui m'a, je ne sais pourquoi, rempli de perplexité et j'ai suivi Apia, très songeur. Nous nous sommes embarqués dans un canot magnétique, et après avoir navigué pendant environ une demi-heure sur les rivières souterraines, sommes arrivés à une grotte dont l'ouverture principale donnait sur la campagne au pied de la montagne. Mon aviateur s'y trouvait, reposant sur la sable de la grotte.

La première impression a été celle de quelque chose d'horriblement laid. Ce n'est pas étonnant, car depuis que je suis dans ce pays, je n'y ai vu que des choses exquises, qui sont toutes des œuvres d'art ; je n'avais rien conservé provenant des pays civilisés, et même mes vêtements m'avaient été enlevés. Il faut ajouter à cela, que lorsque j'ai construit mon aviateur avec les pièces de ma voiture, je n'ai en aucune façon cherché à faire quelque chose de joli. Mon aviateur était un

appareil d'essai destiné à un raid nocturne, et non un appareil de vente destiné au public, et je n'avais en aucune façon visé à l'esthétique. Les pièces étaient assemblées à la diable et je n'avais même pas eu la coquetterie de donner au tout une couche de peinture grise, qui aurait peut-être atténué cette apparence rustre et débraillée. De plus, le moteur que j'avais généreusement graissé, avait craché pas mal d'huile.

Mais, à part cette première impression pénible à l'œil, j'ai revu mon appareil avec plaisir car, en somme, cet aviateur est ma création, mon œuvre; c'est à lui que je dois toutes ces aventures extraordinaires qui m'arrivent. Et puis je dois avouer que cette apparence commune ne m'a pas été complètement désagréable. J'ai revu, par la pensée, la France si différente du pays de l'harmonie et dont j'ai quelquefois la nostalgie depuis que je suis avec Apia, c'est-à-dire depuis que je suis souvent seul.

— Voyons, me dit Apia, la première chose à faire est de nous assurer si votre appareil est susceptible de refaire le voyage avec pas mal de poids supplémentairé. Ceci est de toute importance. Pouvez-vous mesurer le contenu de vos accumulateurs et voir ce qu'il reste de courant zénithal ?

Je retrouvai dans un caisson le volt-mètre spécial que j'avais construit pour mesurer le courant zénithal et, avec l'aide d'Apia, je mesurai le voltage des accumulateurs. Le résultat fut très satisfaisant; je n'avais fait qu'une faible brèche à ma force élévatrice.

Apia me demanda alors si la force élévatrice qui restait serait suffisante pour nous enlever tous deux dans l'aviateur avec un poids supplémentaire de trois mille kilogrammes. A cette demande, je me lançai dans des calculs qui semblèrent intéresser beaucoup Apia, et dans lesquels elle m'aida avec une compétence surprenante. Le résultat de ces calculs fut que l'aviateur pouvait fournir le travail que demandait Apia. Seulement, comme je le lui fis remarquer, je ne pouvais pas être sûr du résultat, car j'établissais des calculs au sujet d'un courant nouveau que je ne connaissais pas bien, et je m'appuyais sur des données, sur des facteurs, dont je n'étais pas certain. Tout ce que je pouvais dire, c'était que d'après la dépense d'électricité occasionnée par le premier voyage, je supposais qu'il en restait assez pour refaire le voyage en sens inverse en portant un poids supplémentaire de trois mille kilogrammes.

Sur la demande d'Apia, je visitai le réservoir à essence. J'étais parti avec deux cents litres d'essence. Il en restait environ cent trente. J'en avais donc brûlé soixante-dix, et il restait plus que la quantité nécessaire pour effectuer le même voyage en sens inverse. Il en était de même de l'huile dont il restait plus que la moitié.

Je fis alors tourner le moteur à vide, par la manivelle de mise en marche, en ayant bien soin de couper l'admission des gaz, de façon à ne pas provoquer d'explosions, car le bruit aurait pu attirer l'attention. Le moteur tournait moelleusement, et la magnéto donnait de belles étincelles chaudes.

J'expliquai à Apia que selon mon opinion l'aviateur était en parfait état et prêt à repartir.

— Bien, me répondit Apia; maintenant rentrons dans notre demeure, et je vous expliquerai mon projet de fuite, au sujet duquel vous garderez le secret le plus absolu.

Nous sommes rentrés silencieusement en canot magnétique et, une fois dans la grotte qui nous servait d'habitation, Apia s'est mise à causer avec moi; c'est la première fois que cela lui arrivait depuis longtemps.

— Je vous ai déjà raconté, me dit Apia, que je je ne suis pas heureuse dans ce pays-ci, dans ce pays d'amour et d'harmonie. J'ai l'âme barbare; je ne suis pas comme les autres, j'ai besoin de combattre et de dominer. Ici, au point de vue moral, j'étouffe, et mes qualités de combat me rendent impopulaire. Vous savez que j'ai été, avec Vérone et Sorrente, l'élève de Paul Airin; par lui, j'ai appris à connaître la façon dont vous vivez en Europe. Je ne suis pas communicative; personne ne peut deviner mes pensées; mais, puisque nous allons être liés l'un à l'autre d'une façon encore plus irrévocable, puisque le sort de l'un sera le sort de l'autre, je puis bien vous dire que depuis que j'ai connu Paul Airin, j'ai été hantée par l'idée de quitter ce pays-ci, pour régner en France et régner sur le monde civilisé. Avant votre arrivée, cette idée ne pouvait être qu'une chimère, qu'un rêve irréalisable. Mais, lorsque vous avez vécu parmi nous, et surtout lorsque je vous ai connu, l'idée de la fuite m'a hantée de nouveau. Je l'ai étudiée et je la crois réalisable.

Seulement je ne vous cache pas qu'elle est dangereuse et que nous risquons notre vie. Non seulement le voyage lui-même sera périlleux, mais le départ clandestin sera hérissé de difficultés et si nous étions pris au moment de la fuite, nous serions probablement condamnés à mort ; car, en dévoilant au reste du monde l'existence de ce pays-ci, nous serions considérés, à tort selon moi, comme ayant menacé l'existence même du peuple déonien. Réfléchissez bien et dites-moi si vous êtes prêt à affronter la mort pour me suivre.

— Vous savez, Apia, que je vous aime à la folie, que je ne peux pas avoir d'autre volonté que la vôtre, que ce que vous commanderez, je l'exécuterai. Seulement, ne vous lancez pas tête baissée dans une aventure pareille sans avoir pesé le pour et le contre. Vous n'êtes pas heureuse ici, dites-vous, et vous croyez pouvoir l'être en France. Mais vous vous trompez absolument. Si vous étouffez ici, vous étoufferez bien plus en France ; vous ne pourrez pas y vivre avec votre caractère altier et magnifique. La vie mesquine et bourgeoise sera pour vous une souffrance de tous les instants. Vous croyez connaître les conditions de l'existence civilisée par ce que vous en a dit Paul Airin. Mais vous vous trompez, vous marchez à une catastrophe.

— Pas du tout ; je sais très bien ce que je fais. Mon plan est parfaitement bien étudié.

— Eh bien alors, dites-moi quel est votre plan. Dites-moi surtout ce que vous comptez faire en France, et je vous dirai, moi, si cela me paraît raisonnable et réalisable.

— Je vais d'abord vous expliquer comment je compte m'y prendre pour arriver à quitter le pays. Une difficulté, qui dans d'autres circonstances serait insurmontable, c'est le voile électrique qu'il est impossible de traverser sans être foudroyé. Mais dans le cas actuel cette difficulté peut être tournée, car, comme vous le savez, je suis attachée au bureau météorologique de l'observatoire, et j'ai accès aux appareils qui commandent le voile électrique. Non seulement je pourrai, sans qu'on s'en aperçoive, suspendre l'action du voile, interrompre le courant qui l'imprègne, mais, ce qui est plus important, j'ai trouvé le moyen de suspendre cette action pendant une heure seulement. Au bout de ce temps, qui nous suffira pour traverser la zone dangereuse, le courant reprendra son action. S'il en était autrement, notre fuite serait aussitôt soupçonnée. Comme le bureau météorologique possède des aviateurs beaucoup plus rapides que le vôtre, et munis de microphones puissants qui par le bruit de votre moteur révéleraient notre direction, nous serions aussitôt poursuivis, et bientôt rattrapés. Mon projet est de partir la nuit, sans mettre le moteur en marche, et à l'heure exacte que j'aurai fixée pour l'interruption automatique des courants aériens. Nous nous élèverons lentement à l'aide du courant zénithal, et nous nous glisserons le long des rochers et des glaciers en nous dirigeant avec des gaffes et des crochets, jusqu'à ce que nous ayons franchi le col de Déon. Nous mettrons alors le moteur en marche, et filerons vers le nord en faisant le moins de bruit possible. Avant de partir nous envelopperons le tuyau et le pot d'échap-

pement d'une substance semblable à l'amiante, qui assourdira encore le bruit des explosions. Je compte mettre le cap sur l'Egypte qui est plus rapprochée que l'Algérie car, étant donné le chargement supplémentaire qui alourdira l'aviateur, l'important est d'atteindre un centre civilisé, où nous puissions nous ravitailler en essence et en électricité.

— Mais je ne connais pas la direction de l'Egypte, répondis-je ; je ne sais pas où nous sommes ; je ne connais pas la position géographique du pays de l'harmonie et nous n'avons pas de cartes.

— Ne vous inquiétez pas de cela, dit Apia avec tranquillité. Je suis la déesse Apia attachée au bureau météorologique. J'aurai tout ce qu'il faut et c'est moi qui conduirai. Vous n'aurez à vous occuper que du moteur dont je ne connais pas le fonctionnement et dont un arrêt pourrait nous être fatal, surtout au début. D'ailleurs, si je me propose de nous diriger sur l'Egypte, c'est aussi pour échapper à une poursuite possible une fois en dehors de l'action des microphones, car il est probable qu'on nous poursuivrait alors dans la direction de l'Algérie. Je vais maintenant vous expliquer pourquoi je vous ai demandé si votre aviateur supporterait un chargement supplémentaire considérable. Dans vos pays la richesse est le facteur principal de la puissance. Il faut donc que nous soyons riches en arrivant. Si nous pouvons emporter trois mille kilogrammes de pépites d'or, que nous trouverons à profusion tout à côté de la grotte de l'aviateur, cela nous représentera un capital d'environ dix millions de francs en or. Je voudrais emporter aussi

quelques diamants, rubis et émeraudes de grosse taille, qui sous un poids minime représenteront un valeur d'environ vingt millions de francs, mais qui constitueront une réserve dont la réalisation demanderait d'ailleurs un certain temps. Je tiens aussi absolument à emporter ma libellule, que nous attacherons le mieux possible sur l'aviateur, avec des cordes. Je veux en arrivant en France m'imposer immédiatement comme déesse ou plutôt comme Dieu. Je déclarerai que je suis Dieu et je forcerai les gens à me croire. Je circulerai à Paris dans l'avenue des Champs-Elysées debout sur ma libellule.

— Permettez, Apia, une observation. Je vous aime, je vous admire, j'ai foi en vous, et je vous obéirai. Mais, si vous vous montrez à Paris dans le costume que vous portez ici, c'est-à-dire le buste nu, vous serez immédiatement arrêtée et mise en prison pour outrage aux bonnes mœurs.

— Comment, vous ne trouvez pas ma mise convenable ?

— Moi, je vous trouve splendide, éblouissante; je ne voudrais pas vous voir autrement que vous n'êtes. Seulement, ayant été élevée ici, vous ne pouvez pas vous douter de l'étroitesse d'esprit qui règne en France. Dans les autres pays c'est encore pis. Les autorités admireront votre beauté resplendissante, mais les agents vous arrêteront, les magistrats appliqueront la loi et vous serez mise en prison.

— Si vous croyez m'arrêter par de pareils raisonnements, répondit Apia, vous vous trompez absolument. J'ai songé à tout cela; je connais parfai-

tement vos usages et vos lois. J'ai fait parler Paul Airin pendant des journées entières, et j'ai bu avec avidité ses paroles, qui sont restées gravées dans ma mémoire. Je connais le masque de vertu dont se parent chez vous la méchanceté et l'hypocrisie. Mais je sais aussi que toutes ces vertus de parade s'appuient sur la lâcheté morale, et qu'il n'existe aucun civilisé dont la volonté ne puisse être immédiatement brisée par la mienne. Aussi mon intention n'est pas de discuter. Cela ne sert à rien de discuter avec les ignorants. Je serai Dieu et je commanderai. Aucun homme ne pourra porter la main sur moi, car je l'hypnotiserai de mon regard. Si je suis traduite devant un tribunal, je forcerai les magistrats à se mettre à genoux et à déclarer hautement que je suis Dieu. Pouvez-vous me résister? Pouvez-vous ne pas m'obéir? Non, n'est-ce pas? La raison en est que ma volonté est plus forte que la vôtre, que mon être conscient domine le vôtre, et que votre être inconscient obéit à mon être conscient et non au vôtre. C'est ce qu'on appelle chez vous l'hypnotisme.

— Si je discute avec vous, divine Apia, ce n'est pas pour le plaisir de vous contredire. Je reconnais votre supériorité ; vous êtes plus intelligente que moi, votre volonté est supérieure, tout cela je le reconnais. Mais vous êtes jeune, vous êtes enthousiaste, et vous vous êtes fait une idée fausse des pays civilisés. Vous vous êtes laissé emporter par votre imagination brillante sans être jamais modérée par les objections que je vous aurais présentées. Vous n'avez discuté qu'avec vous-même, et dans ce cas on se donne toujours raison.

C'est comme lorsque par la pensée on se bat à coups de poings avec un adversaire imaginaire, on s'attribue toujours la victoire. Mais il y a une chose à laquelle vous n'avez pas songé : c'est que dans les pays civilisés on n'a pas d'enthousiasme ; c'est le scepticisme et l'indifférence qui règnent. On ne vous écoutera pas, on ne discutera pas avec vous ; on se moquera de vous, on vous jettera des pierres, et si vous pouvez imposer votre volonté à ceux qui vous approcheront, à ceux qui vous parleront, vous ne pourrez pas l'imposer à ceux qui ne vous auront jamais vue ; vous ne pourrez pas empêcher les journaux de vous traîner dans la boue et de mener une campagne violente contre vous. Vous pourrez dominer un homme ou un groupe d'hommes, mais vous ne pourrez pas dominer toute une nation et imposer des idées qui choqueront les instincts et les sentiments innés. Ce que vous voulez faire, Apia, est une folie.

— J'empêcherai les journalistes de m'attaquer, répondit Apia d'un air hautain.

— Et comment vous y prendrez-vous?

— Je les provoquerai en duel.

— On ne se bat pas avec une femme.

— J'en forcerai bien un à se battre avec moi et comme je le tuerai, les autres ne pourront pas invoquer la faiblesse de mon sexe. Dans les pays civilisés on respecte la force, on admire la violence. Eh bien je serai forte et violente. Je commencerai par tuer vingt-cinq hommes en duel, et vous autant ; cela fera cinquante. Vous avouerez que cela ne compte pas quand il s'agit du triomphe d'une doctrine, quand il s'agit de la révélation de

la vérité divine. Les victimes de toutes les églises sont autrement nombreuses.

— Alors vous voulez que moi aussi je me batte en duel ?

— Mais certainement.

— Et que je tue successivement vingt-cinq adversaires?

— Parfaitement.

— Et si c'est moi qui suis tué.

— Vous vaincrez facilement.

— Je ne demande qu'à vous croire, mais je suis loin de partager votre foi. Il serait peut-être de meilleure politique de chercher à obtenir la neutralité bienveillante de la presse, en échange de pépites d'or ou de pierres précieuses.

— Non, répondit Apia, il me faut des duels. Je veux bouleverser le monde, imposer la doctrine nouvelle. La révolution religieuse ne peut pas s'effectuer sans victimes; l'histoire le prouve. Nos victimes seront peu nombreuses, mais je veux que ces duels nous entourent, vous et moi, d'une auréole de divinité, et que la foule ignorante, superstitieuse, et toujours avide de merveilleux, voie dans notre invincibilité un miracle divin, qui nous servira de base pour établir la religion nouvelle et vaincre nos adversaires. Aux arguments je répondrai par des miracles,; j'en ai tout un stock qui vous confondra vous-même, car je suis une femme de science; ce que je veux faire, je le prépare depuis longtemps.

— Apia, il me semble que vous déraisonnez.

— Écoutez, Martial, mon plan est plus étudié que vous ne le croyez. Toutes ces objections que

vous me faites, je les ai prévues et je les ai résolues d'avance. Nous ne partons pas encore ; nous avons deux mois devant nous, et je vais vous préparer à toutes les éventualités ; je vous ferai travailler tous les jours, et je vous rendrai invincible. D'ailleurs, vous ne vous rendez pas compte du changement qui s'est déjà opéré en vous depuis votre arrivée au pays, et qui tient en grande partie à l'alimentation et aux soins d'hygiène. Vos muscles sont beaucoup plus souples et plus ardents. Votre système nerveux est plus puissant et plus intense. Votre commandement instinctif est plus précis et plus rapide. C'est avec intérêt et émotion que je suis votre transformation progressive et régulière. Lorsque nous aurons travaillé ensemble, lorsque je vous aurai insufflé la foi, et que par mon effluve magnétique j'aurai donné un voltage plus élevé aux cellules de vos centres nerveux inconscients, vous serez invincible : je vous le promets et je vous le garantis.

— Apia, je vous aime, j'ai foi en vous, je vous obéirai, et cependant je tremble que vous ne couriez à une catastrophe ; et puis, en admettant que vous réussissiez complètement et absolument, que vous deveniez reine du monde civilisé, qu'est-ce que je serai, moi ?

— Lorsque je serai reine, vous serez mon prince consort.

— Prince consort ! diable ; mais c'est que c'est un rôle qui n'est pas sympathique au public, un rôle ingrat, d'autant plus que vous avez sur l'amour des idées très larges, et que vous n'admettez pas la jalousie.

— La jalousie n'est pas inspirée par l'amour; elle est inspirée par les mauvais instincts de la domination et de la monopolisation, et vous n'aurez pas ces mauvais instincts.

— Mais si, au contraire, je suis sûr que je les aurai, ces mauvais instincts, et que je serai très jaloux.

— Je ne vous le permettrai pas.

— Mais alors je souffrirai, je serai malheureux.

— Vous serez heureux, au contraire, car vous contribuerez au triomphe de la doctrine de l'harmonie.

— Voyons, Apia, parlons sérieusement. En France, vous avez l'intention de vous montrer à Paris, presque nue, debout sur votre libellule. Et qu'est-ce que je ferai? Vêtu d'une tunique et d'un peplum je provoquerai vos détracteurs en duel ?

— Non, c'est moi qui les provoquerai et les tuerai. Vous ne commencerez que lorsque j'aurai fini. Vous représenterez mon armée de réserve.

VI

Resté seul, je réfléchis avec épouvante aux projets insensés d'Apia. C'est de la pure folie ; et quel rôle va être le mien. Mon Dieu ! je vois d'ici ce qui va se passer, en admettant que nous ne nous cassions pas le cou pendant le voyage, et que nous arrivions sains et saufs en France. Apia élevée dans ce pays de luxe somptueux, habituée à satisfaire à tous ses désirs, à obéir à tous ses caprices, ne peut avoir aucune idée de la valeur de l'argent. Tout ce qu'elle verra chez nous lui paraîtra laid, vulgaire, mesquin, bourgeois. Rien pour elle ne sera assez beau, assez riche, assez luxueux, assez cher, et pour satisfaire à ses goûts, elle jettera follement l'argent par la fenêtre. Les millions que nous emporterons avec nous fondront comme un morceau de glace au soleil, et au bout de peu de temps nous serons sans le sou, Il est vrai que je possède mes revenus personnels ; mais Apia, orgueilleuse et altière, est capable de me faire manger mon capital pour une folie quelconque. Et puis nous allons déchaîner un scandale épouvantable, en commençant par les promenades sur la libellule. On va se battre dans les rues à cause de nous ; il y aura des interpellations à la Chambre ; nous ferons peut-être tomber le ministère !

En plus de cela, Apia ne sera évidemment pas

reçue dans le monde. On ne reçoit pas dans les milieux convenables une femme habillée en Vénus de Milo et ne portant même pas de chemise. Les salons les plus parisiens nous seront fermés. Quant aux bourgeois bien pensants, ils mettront des chaînes de sûreté et des doubles verrous à notre intention.

D'un autre côté, je ne peux pas me figurer Apia en robe montante et en chapeau, se faisant annoncer comme « Madame Apia » et causant futilités avec des Parisiennes dont l'esprit est souvent taquin. Une déesse déchoirait en jouant à la femme du monde.

Apia affectera d'ailleurs à l'égard des femmes du monde le mépris le plus dédaigneux. Elle voudra régner; elle voudra éblouir les masses. Je parie qu'à la revue du 14 Juillet elle voudra se montrer à Lonchamps sur sa libellule, avec sa chevelure étincelant au soleil. Cela fera la joie du populo, et cela jettera la consternation parmi les fonctionnaires et le monde officiel. Et dans ce cas-là quel costume porterai-je, moi? Si j'arbore la jaquette et le haut de forme, je choquerai Apia et me coulerai dans son estime; et si je me promène habillé en dieu je me ferai huer par la foule et arrêter par les agents. Ce n'est guère que chez les peintres et les sculpteurs qu'Apia trouvera bon accueil; et moi, l'amant, je me trouverai alors dans la position d'un mari d'actrice.

Apia dédaignera les milieux mondains, et de même que le canard va à l'eau, elle se dirigera d'instinct vers les endroits où on n'a pas le respect des conventions, dans les endroits où l'on s'amuse. Elle dansera chez Maxim's, où elle fera la joie des princesses de la fête et des viveurs, et elle sera

le clou des vegliones de Nice, si les membres du comité des fêtes ne lui en refusent pas l'entrée.

Et quel sera mon rôle à moi? je serai l'amant jaloux et gênant de la déesse Apia.

Si je n'étais pas amoureux, si je n'étais pas sous le charme, si je n'étais pas complètement pris, cela serait beaucoup moins compliqué. Je lâcherais Apia qui se débrouillerait et régnerait tout au moins sur sa suite d'adorateurs. Mais le malheur est que je ne pourrai jamais quitter cette femme, que je ne pourrai jamais l'oublier, qu'elle ne pourra pas m'être indifférente et que ses succès seront pour moi des souffrances atroces, car Apia remplit mon âme et imprègne mon être de son effluve chaude et dominatrice.

Que faire? Comment éviter la catastrophe qui me menace? Je suis, hélas! impuissant, car Apia ne cédera pas à mes prières. Je la connais; elle exécutera de point en point le projet qu'elle a conçu et étudié. Auprès d'elle, je suis sans volonté; je ne puis qu'obéir et laisser s'accomplir le destin. Mais je suis jaloux d'avance, horriblement jaloux, car, si je ne crois pas au règne d'Apia comme prophète, je crois à son succès comme femme. Sa beauté est tellement éblouissante, sa nature est si puissante et si chaude, son effluve magnétique si intense, que tous les hommes seront à ses pieds et la couvriront d'or. Ce n'est pas pour elle que je tremble, c'est pour moi. Je rougis d'avance à l'idée du rôle abominable que je serai forcé d'accepter, si je n'arrive pas à me dégager d'elle; et je sens que je ne pourrai pas rompre, que je n'en aurai jamais ni le courage, ni la force.

VII

Depuis quelque temps, je travaille toute la journée avec Apia le pistolet, l'épée et la boxe, et elle apporte dans son enseignement une ardeur infatigable et pleine d'enthousiasme. Elle s'est fabriqué, je ne sais où ni comment, deux pistolets et une quantité de cartouches, dont un grand nombre à blanc. Elle m'a appris d'abord à juger d'une façon tout à fait certaine de l'endroit exact où le coup a porté, même en tirant à blanc. Elle a commencé par me faire tirer de près, de façon à faire mouche à tout coup, puis s'est évertuée à me faire arriver au même résultat, en tirant de plus en plus rapidement après le commandement « feu ». Elle prétend arriver en peu de temps à me faire faire mouche à tous les coups à la distance réglementaire, et cela avec une rapidité d'exécution foudroyante. Le fait est que je m'étonne moi-même de mes progrès. Nous tirons aussi beaucoup de coups à blanc l'un sur l'autre à la distance de cinq pas. Elle veut arriver par ce moyen à habituer mon être inconscient à l'impassibilité complète devant le coup de feu dirigé sur moi.

Quant à l'escrime, Apia est tout simplement renversante, surtout étant donné qu'elle n'en a jamais fait. Mais elle a une telle souplesse et une

telle rapidité et précision de mouvements, qu'elle possède d'instinct toutes les qualités qu'un maître d'armes met des années à acquérir. D'ailleurs sa méthode est entièrement différente de celle de nos salles d'armes. Je suis convaincu qu'elle est bien meilleure, car toutes ses parades comportent simultanément une attaque foudroyante dans laquelle on reste complètement couvert. La foi d'Apia commence à me gagner, et je crois que je deviendrai un adversaire très redoutable sinon invincible.

Nous terminons généralement nos journées par des séances de boxe qui font la joie d'Apia, parce que je me meurtris les mains sur ses chairs, qui, sous le coup porté, se raidissent instinctivement et deviennent aussi dures que du marbre à l'endroit frappé. Cette faculté de différenciation instinctive des muscles, si remarquable chez Apia, me remplit toujours d'étonnement, et je ne peux me lasser de l'admirer.

Pour chercher à me donner d'une façon rudimentaire la même faculté, Apia me fait aller au palais des bains, où il y a à cet usage une machine très curieuse. Comme principe elle rappelle ces appareils composés d'une quantité de petites touches, dont se servent les chapeliers pour prendre la forme exacte de la tête. Seulement, ici cet appareil enveloppe et moule le corps tout entier, et lorsqu'on s'est mis dedans et que les touches ont été fixées dans la position normale, on donne un contact électrique, et ces touches se mettent à vous tapoter le corps tout entier, et avec plus ou moins de force, selon la quantité de

courant électrique qu'on fait passer par l'appareil. L'impression qu'on reçoit est fort agréable, et il paraît qu'en se servant de cet appareil régulièrement, les muscles apprennent à résister automatiquement aux chocs reçus. La différenciation des muscles, me dit Apia, provient de l'éducation progressive des centres nerveux inconscients, et tout le monde peut l'acquérir, dans une plus ou moins grande mesure, à la condition de commencer très jeune et de poursuivre cette éducation avec régularité. Moi qui n'entends rien à ces questions de psychologie physiologique, je me laisse faire docilement et me borne à constater que les sensations que donnent l'appareil en question sont fort agréables.

Dans ces leçons de duel, Apia attache une grande importance à la façon de se tenir, de se présenter et de regarder. Elle prétend qu'il est de toute importance de donner à son adversaire une impression de supériorité, de dominer son être inconscient, de jeter le trouble dans ses centres nerveux secondaires, de le pénétrer d'effluves magnétiques supérieures. Si un adversaire craint d'être battu, il perd de ce fait une grande partie de ses moyens.

Apia, à chaque pause, plonge son regard dans le mien, et me masse le corps de ses mains blanches et nerveuses, prétendant augmenter ainsi la puissance de mon effluve magnétique, qui est, paraît-il, très inférieure à celle des dieux. Je constate qu'après ces séances d'exercices violents, quelquefois très longues, je ne me sens aucunement fatigué ; je me sens au contraire rajeuni et vivifié. Cela tient, paraît-il, aux effluves magnétiques

d'Apia, que mon corps s'habitue à accumuler et à conserver en quantités de plus en plus grandes.

J'ai renoncé à combattre les projets d'Apia, car lorsqu'elle parle de son triomphe sur les barbares civilisés, tout son être s'illumine d'une foi tellement intense, qu'elle me pénètre, et que je commence à la partager. Apia prétend que la seule difficulté, le seul danger réside dans le départ du pays, et parfois elle exprime des craintes à ce sujet. Elle a, dit-elle, tout combiné, tout prévu, mais les plans les mieux conçus peuvent être renversés par une circonstance tout à fait imprévue, inattendue, invraisemblable. Et comme notre fuite serait considérée comme portant atteinte à la sécurité du pays, elle ne cesse de me recommander le silence le plus absolu sur nos projets et la prudence la plus grande dans tous nos préparatifs.

Ces préparatifs ne sont d'ailleurs pas très compliqués. L'aviateur contient déjà ses provisions d'essence et d'huile. Nous faisons progressivement le chargement de pépites d'or, que nous allons prendre la nuit au pied de la montagne, par petites quantités, et que nous apportons à l'aviateur remisé dans la grotte.

Apia apporte aussi de temps en temps une poignée de pierres précieuses, de pierres magnifiques et de taille royale. En procédant ainsi, nous arriverons petit à petit à charger l'aviateur de nos trésors, sans attirer l'attention. Les provisions de bouche ne seront embarquées qu'au dernier moment, et ce n'est aussi qu'au dernier moment que nous attacherons la libellule sur l'aviateur. Seulement nous étudions la façon de la placer et de l'at-

tacher. Je crains bien que cette libellule ne nous donne beaucoup d'ennuis. J'ai fait remarquer à Apia que cela nous forcerait à marcher à une vitesse très ralentie, sans quoi la libellule serait arrachée par la résistance de l'air, ou démolie, ce qui pourrait nous causer un accident sérieux. Je lui ai fait remarquer aussi que cette vitesse ralentie nous forcerait à brûler plus d'essence, surtout si nous étions obligés de marcher en deuxième vitesse, et que nous pourrions bien rester en panne faute de combustible. Mais Apia tient absolument à sa libellule dans laquelle, par la suite, elle compte placer des accumulateurs de courant zénithal, et elle dit qu'elle tournera cette difficulté en démontant les ailes qui pourraient alors se coller sur la coque et que nous pourrions entourer complètement par une corde enroulée en spirale, serrée de façon à former comme une seconde coque adhérente à la première.

— La grosse difficulté, m'a répété Apia, sera le départ. Nous aurons exactement une heure pour franchir le col de Déon et traverser le voile électrique qui l'imprègne. Après ce temps, le voile reprendra son effet foudroyant, et si nous ne nous trouvons pas alors de l'autre côté de la montagne, nous serons perdus. On s'apercevra le lendemain au bureau météorologique de la présence des appareils automatiques que j'aurai installés, agissant sur les manettes qui commandent l'action du voile électrique. Les soupçons seront éveillés et nos projets seront bien vite découverts et exposés. Comme nous ne pourrons pas, à cause du bruit, mettre le moteur en marche, il faudra nous

guider et nous pousser avec des gaffes en nous appuyant sur les rochers et sur les glaciers. Il est donc indispensable que nous allions tous les deux ensemble, et à plusieurs reprises, reconnaître notre route afin que nous connaissions parfaitement le terrain et les obstacles qui s'y trouvent, car il ne faudra pas commettre une seule faute, et il n'y aura pas une minute à perdre. La grotte où est remisé l'aviateur, se trouve presque directement au-dessous du col de Déon, et comme à cet endroit la pente de la montagne est très abrupte, la distance horizontale à parcourir n'est pas très grande. Il nous restera bien, comme pis aller, la faculté de nous élever verticalement, à l'aide du courant zénithal jusqu'au-dessus du voile électrique, de mettre alors le moteur en marche, et de franchir la chaîne des montagnes sans nous occuper du col. Mais je ne voudrais employer ce moyen qu'à la dernière extrémité, en cas de retards imprévus, car le bruit des explosions, une fois que nous nous trouverons de l'autre côté des montagnes, ne sera probablement pas perçu, tandis que si nous sommes forcés de mettre le moteur en marche avant d'avoir franchi le col, l'alerte sera donnée, et nous serons très probablement poursuivis, ce qui constituera pour nous un grave danger.

— Mais comment explorer et reconnaître le terrain sur une pente presqu'à pic, couverte de glaciers, pleine de précipices et de crevasses, qui d'en bas paraissent gigantesques, demandai-je à Apia.

— Nous nous servirons pour cela de ma libellule ; j'y installerai un siège pour vous.

C'est en vain que j'ai expliqué à Apia que je n'avais en aucune façon le tempérament d'un aéronaute, que j'avais au contraire la terreur du vide et que le fait de me trouver sur cette libellule paralyserait mes moyens à tel point que je serais incapable d'étudier quoi que ce soit. Elle n'a pas écouté mes objections, et je l'ai vue arriver un beau jour sur sa libellule, à laquelle elle avait ajouté, derrière la plate-forme sur laquelle elle se tenait debout, un petit siège à dossier me rappelant une selle fauteuil de motocycle, et il a fallu que je prenne place sur cette selle. Nous avons fait une promenade aérienne comme essai.

Apia, comme d'habitude, se tenait debout, s'appuyant sur ses rênes en soie bleue, qu'elle tenait dans les mains. Moi, les jambes pendantes dans le vide, je me cramponnais avec désespoir aux côtés de la selle. Je fermais les yeux et je transpirais d'angoisse. Je ne sais pourquoi je songeai à une situation analogue et aussi ridicule qui m'avait frappée dans les aventures de Don Quichotte, lorsque Don Quichotte et Sancho Panza avaient été installés les yeux bandés sur un cheval de bois, et qu'on leur faisait croire que ce cheval enchanté naviguait dans les airs. J'enviais la situation de Sancho Panza dont les craintes n'étaient qu'imaginaires, tandis que les miennes étaient légitimes. Il avait au moins la possibilité d'étreindre Don Quichotte, qui se trouvait devant lui, tandis que moi, je n'osais pas toucher aux jambes d'Apia, de crainte de la faire tomber.

Dans cette première sortie, Apia, qui s'amusait beaucoup de ma terreur, n'a pas été trop impi-

toyable. Nous sommes restés à une cinquantaine de mètres du sol, et la libellule obéissant à la direction savante d'Apia évoluait dans l'air en décrivant des courbes et des arabesques, comme un patineur décrit des courbes sur la glace. Après quelques promenades quotidiennes de ce genre, j'ai constaté que mon appréhension diminuait, et cela tenait, je crois, beaucoup à la maîtrise impeccable d'Apia dans sa façon de conduire. Nous nous sommes alors élevés à une altitude plus grande ; nous avons évolué au-dessus des forêts gigantesques, et nous avons côtoyé des glaciers fantastiques.

Ayant réussi à obtenir d'Apia qu'elle installe deux étriers sur lesquels je pouvais reposer les pieds, et un guidon pour les mains, je me suis peu à peu habitué à cette locomotion aérienne, et j'ai pu jouir du paysage admirable de ce pays de l'harmonie. C'est grand, majestueux, éblouissant et terrible, et c'est en même temps tendre, charmant et riant.

La plaine est un jardin rempli de fleurs, de verdure et de poésie. Partout des palais féeriques scintillent au soleil, et les eaux limpides des rivières reflètent l'image des grands arbres qui les bordent.

La montagne avec toutes ses grottes, ses glaciers monstrueux, ses forêts de cèdres grandioses, ses innombrables chutes d'eau, a un caractère mystérieux et fantastique que je n'ai vu nulle autre part.

Les cimes neigeuses, s'élevant à pic, et se détachant sur le ciel bleu complètent la splendeur

de ce pays admirable que je ne quitterai qu'avec bien des regrets.

Lorsqu'Apia a jugé que j'étais suffisamment aguerri et qu'elle a reconnu que la libellule avait cessé de m'épouvanter, elle a décidé que nous irions explorer la pente abrupte qui nous intéressait particulièrement, et dont nous devions reconnaître le terrain avant d'effectuer notre fuite nocturne.

Nous sommes donc partis un matin avec la libellule et, pour ne pas trop attirer l'attention, nous avons rasé les montagnes. La libellule marchait tout doucement et nous frôlions des pentes de gazon couvertes de fleurs alpines merveilleusement jolies. Elles étaient encore couvertes de rosée, et remplissaient l'air de leur parfum auquel se mélangeaient les fraîches senteurs des forêts de cèdres qui se trouvaient plus bas et que nous apercevions au-dessous de nous. Peu à peu nous avons atteint la région des glaciers.

Tout dans ce pays-ci semble avoir été créé sur une échelle géante. J'ai autrefois fait maintes ascensions alpines en Suisse et notamment dans le massif du Mont-Cervin à Zermatt, et aussi dans l'Engadine. Mais je n'ai jamais rien vu de comparable aux glaciers de ce pays-ci dont les crevasses béantes donnent tous les tons, depuis le vert tendre jusqu'au bleu saphir, et dont les séracs gigantesques ont un aspect à la fois terrifiant et fantastique. Le silence de ces régions était lui-même plein de mystère et le moindre bruit causé par nous-mêmes était répercuté et amplifié par les échos et se perdait dans le lointain.

Le ciel était pur, mais le soleil était encore bas, et lorsque nous passions à côté d'une paroi de neige ou de glace notre ombre se projetait sur le glacier ; et je ne pouvais me lasser d'admirer la silhouette fière et souple d'Apia, dont les lignes admirables et toujours changeantes surpassaient encore en beauté la splendeur de ce qui nous entourait. L'ombre même d'Apia était une œuvre d'art.

Apia elle-même resplendissait glorieusement au soleil. Sa chair fouettée, par la brise du glacier, se couvrait par moments d'un léger nuage rosé, et sa chevelure d'or à la fois sombre et lumineux flottait au vent comme une écharpe de soie légère.

Nous montions ainsi très lentement. Apia toujours debout dans sa pose d'écuyère, lorsque tout à coup, en contournant un énorme bloc de glace, nous nous sommes trouvés au milieu d'une bande d'adolescents, garçons et filles, qui, en nous apercevant, se sont mis à pousser des cris de joie et à battre des mains ; ceci a semblé causer à Apia une vive contrariété.

Elle m'a en effet expliqué que cette rencontre fâcheuse pouvait avoir pour nous de graves conséquences, notre présence à deux dans le voisinage du col de Déon pouvant, si elle était connue, faire naître des soupçons à notre égard et paralyser nos projets de fuite.

— Bah ! dit Apia après un moment de réflexion, nous partirons quand même ; le sort en est jeté ; advienne que pourra.

Les adolescents, accompagnés de deux jeunes déesses, s'exerçaient au sport du ski, et les pieds

chaussés de longues planches relevées aux deux extrémités, se laissaient glisser sur les pentes de neige à des vitesses vertigineuses, bondissant comme des chamois et franchissant des déclivités et des crevasses.

Ces enfants étaient extraordinaires d'audace et de courage et leur adresse était renversante; et puis ils étaient gentils tout plein. Magnifiquement habillés de tuniques légères aux couleurs riantes, ils respiraient la santé et la joie. Ces petits gaillards deviendront plus tard des dieux splendides et des déesses ravissantes.

J'ai demandé à Apia comment on pouvait encourager des enfants aussi jeunes à se livrer à des sports aussi dangereux, les enfants étant à cet âge dépourvus de tout jugement.

Apia, selon son habitude, ne m'a pas répondu. C'est toujours comme cela. Chaque fois que je lui demande un renseignement, ou que je veux échanger des idées, elle me décourage par son silence glacial. Il est vrai que dans les circonstances actuelles, elle est peut-être absorbée entièrement par son idée fixe, c'est-à-dire notre fuite.

Nous avons continué à nous élever progressivement et doucement. On ne voyait plus que de la neige qui étincelait au soleil, et dont la réverbération fatiguait les yeux.

A un moment donné, Apia a arrêté sa libellule et m'a expliqué que nous étions en face du col de Déon, et presqu'à son niveau, mais que nous ne pouvions pas monter davantage, nous trouvant actuellement juste au-dessous du voile électrique; et que si nous nous élevions de quelques mètres

seulement, nous serions instantanément foudroyés.

J'ai suggéré aussitôt à Apia de descendre un peu, estimant que c'était une folie inutile de s'approcher autant d'une zone dangereuse, représentée par un voile invisible.

Apia m'a demandé de bien examiner la configuration du terrain, de suivre avec grande attention la route que nous allions faire pour descendre, et de graver cette route dans ma mémoire, afin de pouvoir, pendant la nuit de notre fuite, l'aider à la retrouver, si elle-même avait, à un moment donné, des doutes sur la direction à suivre. Nous sommes alors redescendus très lentement, en rasant la neige. Nous descendions la pente en biais, et nous ne marchions pas en ligne droite, car nous contournions les obstacles de façon à conserver le contact avec le sol.

Le problème pour nous était en effet, dans notre fuite ascendante, de diriger l'aviateur sans le secours du moteur, en employant seulement le courant zénithal, et en nous servant de gaffes et de crochets. Mon rôle, à moi, devait être de régler le courant zénithal très minutieusement en obéissant aux ordres d'Apia qui, elle, manierait la gaffe. Je lui ai demandé ce qui arriverait si nous perdions le contact du sol, et comment nous pourrions le retrouver. Apia m'a répondu, avec beaucoup de logique, qu'il suffirait de faire descendre l'aviateur pour retrouver le contact, et que précisément à cause de cette difficulté possible, elle évitait les parois verticales et qu'elle faisait de nombreux détours pour rester en con-

tact de plans inclinés. Qu'en plus de cela, il y avait toujours pendant la nuit un vent léger qui nous pousserait vers la montagne et tendrait à nous coller contre les pentes.

Nous sommes ainsi redescendus très doucement jusqu'à la grotte de l'aviateur, et ensuite Apia, toute joyeuse, a lancé vivement et avec entrain sa libellule dans les airs, et nous sommes rentrés à grande allure à notre logis. Apia s'est déclarée tellement satisfaite de cette première expédition, qu'elle a jugé inutile d'en faire une seconde. Elle a ajouté qu'il serait d'ailleurs prudent de ne plus nous montrer dans les parages du col de Déon.

VIII

Nous poussons avec ardeur nos préparatifs de fuite. Apia qui a réussi à se faire donner mon second pigeon voyageur, tient beaucoup à ce que je continue à écrire mon journal. Elle veut le confier au pigeon que nous lâcherons aussitôt après avoir franchi le col de Déon, de façon à ce que, si nous périssons en route, le récit de mes aventures puisse tout au moins arriver en France. « Si nous réussissons, dit Apia, je serai reine de France ; si nous périssons, je veux que les Français sachent qu'ils ont failli avoir une reine. »

IX

Tout est prêt pour le départ. Les provisions sont embarquées. J'ai fait le plein d'eau. J'ai vérifié et nettoyé tous les détails de l'allumage. J'ai essayé le courant zénithal, qui fonctionne parfaitement bien dans l'intérieur de la grotte. Nous avons démonté la libellule, que nous avons solidement ficelée sur l'aviateur et qui, de la façon dont nous l'avons aménagée, n'offrira pas trop de résistance à l'air. Le pigeon voyageur est à bord; mon manuscrit sera réduit aujourd'hui même par la photographie (c'est Apia qui s'en charge). Voici donc la fin de mon journal, car nous partons ce soir. Je raconterai la suite de mes aventures de vive voix, lorsque nous serons arrivés,

---

X

Eh bien, nous avons raté notre départ. Notre aventure a abouti à une catastrophe. Je m'en étais toujours douté. Au début, je me méfiais instinctivement; puis j'avais fini par partager la foi aveugle d'Apia.

Voici comment les choses se sont passées.

Nous nous sommes, Apia et moi, rendus à la grotte de l'aviateur en canot, par la rivière souterraine. J'ai alors donné suffisamment de courant zénithal pour annuler le poids de l'aviateur et nous l'avons tiré hors de la grotte. Il faisait une belle nuit étoilée et, selon les prévisions d'Apia, il y avait un léger vent du sud qui devait nous aider à rester collés à la montagne. Notre expédition nocturne s'annonçait donc sous les meilleures auspices.

Je m'apprêtais à monter dans l'aviateur, lorsque subitement cinq ou six dieux sont sortis d'un buisson, se sont jetés sur moi et, en un clin d'œil, m'ont terrassé, ligotté et ficelé comme un saucisson. Cela m'a rendu fou de rage, mais j'avais beau me débattre, je n'arrivais pas à me relever.

J'ai entendu à côté de moi des cris épouvantables. C'était Apia. Elle était ligottée, courbée en arrière. On lui avait attaché les mains derrière le dos, puis on lui avait attaché ensemble les mains

et les pieds. Elle faisait néanmoins des efforts désespérés pour se dégager, et malgré ses liens, faisait en l'air des bonds formidables, retombant sur la figure ou la poitrine sans que cela eut l'air de la gêner. Elle me rappelait absolument un saumon se débattant après avoir été amené sur la berge. Elle poussait en même temps des rugissements terribles, pareils à ceux d'un lion furieux. C'était épouvantable et terrifiant.

On m'a alors déposé tout ficelé dans une automobile fermée, probablement la même que celle qui m'avait servi lors de mon arrivée au pays. La voiture s'est mise en marche et j'ai ensuite été amené dans une petite pièce peu éclairée. On m'a délié et j'ai été laissé seul pendant plusieurs heures.

Ces heures ont été pénibles à passer. J'étais furieux, fou de rage et très humilié du dénouement de l'aventure. Et puis je n'étais pas du tout rassuré. Je me demandais avec anxiété quelles seraient les conséquences de cette affaire.

On est enfin venu me chercher et on m'a amené, en passant par une longue galerie, dans une salle luxueuse et resplendissante de lumière. Cette salle était en marbre polychrome, les piliers et les colonnades étaient en agathe et en ivoire incrusté d'or et de pierreries. Devant moi se trouvait une partie surélevée, à laquelle on accédait par six marches en marbre et sur laquelle se trouvaient des fauteuils magnifiques. Ces fauteuils étaient occupés par sept dieux splendidement vêtus. Le dieu assis au centre était Lysias, dont la physionomie, habituellement affable et joyeuse, était cette fois sévère et impassible.

A mes côtés se trouvait Apia, libre de tous liens. Elle était comme d'habitude drapée jusqu'aux hanches dans une merveilleuse étoffe bleu paon: ses sandales étaient de même couleur; sur ses épaules ses cheveux ardents étincelaient à la lumière et sa chair était laiteuse. Elle paraissait absolument calme. Son attitude était fière, hautaine et dédaigneuse, et jamais Apia ne m'avait paru aussi belle.

On a commencé par Apia et son interrogatoire a eu lieu en carthaginois. Je n'y ai rien compris sur le moment, mais je le raconte tout de même car il m'a été traduit après coup. D'ailleurs cela n'a pas été long.

C'est Lysias qui a interrogé.

— Déesse Apia, dit Lysias, nous avons encore au pays de l'harmonie des lois, et même des lois très sévères. Mais depuis que notre peuple existe, c'est-à-dire depuis plus de vingt siècles, ces lois n'ont pas été appliquées. Depuis vingt siècles il n'y a jamais eu dans notre pays ni crime ni délit. Depuis vingt siècles le tribunal n'a jamais eu l'occasion de siéger. C'est donc avec un sentiment de profonde douleur, la mort dans l'âme, que je me vois forcé de procéder à votre interrogatoire.

Déesse Apia vous êtes accusée d'avoir attenté à la sûreté de l'Etat, et si l'Etat n'a pas le droit de se venger, il a le devoir de se défendre. Poussée par une ambition démesurée, assoiffée d'un besoin de domination qui est contraire à nos principes les plus sacrés, vous avez trahi notre confiance. Vous avez cherché à quitter le pays pour régner en Europe, alors que vous saviez que l'existence

de notre pays doit demeurer ignorée du reste du monde; et vous avez usé de votre influence magnétique pour entraîner à votre suite le civilisé qui est aujourd'hui votre coaccusé. Déesse Apia, qu'avez-vous à répondre?

— Je suis déesse, répondit Apia d'une voix puissante et chaude. Je ne reconnais à personne le droit de m'interroger, à personne le droit de me juger. Je suis née libre, j'ai vécu libre et je veux mourir libre.

Elle parlait sans hâte en se grandissant avec fierté.

Apia tira alors des plis de son vêtement un long poignard qui scintilla aux lumières, éleva le bras droit presque verticalement, et marqua un temps d'arrêt dans cette position.

Il se fit un grand silence; on aurait entendu voler une mouche. J'étais haletant d'émotion.

Le bras s'abaissa lentement, la lame étincelante s'enfonça jusqu'à la garde dans la chair laiteuse, et Apia tomba lourdement sur le sol.

La déesse était morte.

Morte, la déesse des déesses! Morte cette créature superbe et admirable! Morte celle que j'aimais! Je crus que mon cœur se déchirait. Le sang s'élança à mes tempes et les fit battre avec violence, et un bourrelet d'angoisse m'étreignit à la gorge. Puis subitement un grand calme se fit dans tout mon être; mon esprit se révéla plus lumineux et plus puissant comme si un brouillard se dissipait. Il me sembla qu'un lien se rompait, et je me sentis grandi et envahi d'un sentiment de liberté inconnu jusqu'alors.

Les juges se levèrent.

— Nobles dieux, dit Lysias d'une voix grave, oublions les griefs que nous pouvions avoir contre celle qui n'est plus. Il y aurait eu d'ailleurs une question de responsabilités à établir, qui aurait soulevé des problèmes complexes, car si le tempérament de la déesse Apia ne s'adaptait pas à nos mœurs, si son âme n'aspirait pas comme les nôtres à un idéal d'harmonie, la responsabilité de cette faute doit remonter jusqu'à la Faculté des Pedigrees qui, malgré ses efforts et ses travaux consciencieux, n'a pas su prévenir le phénomène d'atavisme représenté par la déesse, et a provoqué, par cette erreur, la venue au monde d'un être prédestiné par ses instincts héréditaires, à ne pas trouver le bonheur parmi nous.

Nous devons toutefois reconnaître que, si la déesse Apia, dominée par l'exubérance de son être inconscient, a commis une faute envers l'Etat, elle n'a pas failli à nos traditions de courage et de fierté, et qu'elle a préféré la mort à l'humiliation. Pendant sa vie, hélas ! trop courte, elle nous a étonnés par la hauteur de son intelligence et la puissance de ses conceptions ; elle nous a charmés par la noblesse de ses mouvements et nous a illuminés par l'éclat de sa beauté resplendissante. Nobles dieux, saluons la mémoire de la déesse Apia, qui malgré la ténuité de ses formes délicates et adorables, incarnait la beauté, la force et la puissance.

Les juges saluèrent en étendant la main droite en avant.

Après un moment de silence, Lysias tourna son regard vers moi et dit :

— A vous maintenant. Vous êtes accusé d'avoir attenté à la sûreté de l'État, et vous avez fait preuve à notre égard d'une ingratitude inconcevable.

Nous vous avons accueilli dans le pays avec bonté, avec générosité. Nous vous avons traité comme un égal, vous qui n'êtes qu'un ignorant et un civilisé, tandis que nous sommes des dieux. Vous avez été autorisé par nous à aller, venir, circuler, et à jouir librement de tout ce que nous possédons. Nous avons subi sans une protestation les manifestations de votre scepticisme civilisé.

Ignorant de votre ignorance, incapable de concevoir un idéal élevé, dépourvu de toute dignité, vous n'avez pas hésité à nous froisser journellement dans nos sentiments les plus sacrés, et cela par vos railleries, votre attitude et vos réticences. Au lieu de chercher à vous élever jusqu'à nous, vous auriez voulu nous abaisser jusqu'à vous.

Vous avez vécu chez nous dans la splendeur et l'opulence. Nous vous avons accordé la liberté entière et complète. Nous n'y avons mis qu'une restriction, une seule, c'est que vous ne quitteriez pas le pays ; et nous vous en avons donné la raison. A cause de l'abondance de l'or chez nous, notre existence doit demeurer ignorée du reste du monde, sans quoi les civilisés se rueraient sur notre pays pour nous dévaliser et nous massacrer, sous prétexte de nous civiliser. Votre départ constituerait pour nous un grave danger, et votre rentrée en Europe aurait été pour nous une épée de Damoclès toujours suspendue au-dessus de nos têtes.

Cela ne vous a pas empêché, trompant notre confiance, de préparer longuement et secrètement votre fuite, et de remplir votre aviateur de pépites d'or comme si vous vouliez à dessein prouver l'existence de nos richesses.

Vous avez compté pour rien l'existence d'un peuple tout entier; vous n'avez pensé qu'à satisfaire votre inclination.

Votre ingratitude et votre déloyauté constituent un crime.

Qu'avez-vous à répondre ?

Je ne pouvais me défendre qu'en accusant Apia morte à mes pieds, et il me répugnait de le faire. Je ne trouvai rien à dire ; je baissai la tête et ne répondis pas.

« La Cour va délibérer sur votre sort, dit Lysias d'une voix sévère. »

A ce moment, une déesse entrant brusquement dans la salle, vint se placer à côté de moi. C'était Vérone, jeune, fraîche, souple, exquise. Son œil brillait d'un éclat inaccoutumé.

— « Nobles dieux, dit Vérone, je demande la parole. » Sa voix, en disant cela, vibrait avec une ampleur troublante.

« Ce civilisé, cet homme que vous avez devant vous a trahi notre confiance et a mis la patrie en danger. Nos lois barbares et terribles sont tombées en désuétude et ne sauraient être appliquées rigoureusement, car elles ne s'harmonisent ni avec nos mœurs actuelles, ni avec les paroles du Prophète : « Il ne faut ni punir, ni pardonner ; il faut guérir. » Toutefois, le crime de cet homme mérite un châtiment exemplaire, et je demande

qu'il soit privé de la chose la plus précieuse qui existe au monde : je demande qu'il soit privé de la liberté. Donnez-moi cet homme, donnez-le-moi complètement, absolument, qu'il soit mon bien, ma chose, et que je puisse en faire ce que bon me semblera. Dans ces conditions je répondrai de lui et me déclarerai, envers l'Etat, responsable de ses actes.

— Noble déesse, répondit Lysias, votre proposition est bizarre. Le cas n'a pas été prévu. Mais la Cour va délibérer. »

Après quelques instants de discussion à voix basse entre les juges, Lysias annonça à Vérone que sa demande était accordée.

— Cet homme vous appartient, dit-il. Vous pouvez en faire ce que vous voudrez.

J'étais très ému et, malgré la conduite énigmatique de Vérone, je compris instinctivement qu'elle me sauvait de la détention, peut-être même de la mort. Très embarrassé sur l'attitude à prendre, très humilié, très honteux, je me cachai la figure dans les mains ; puis je m'inclinai vers elle en signe de gratitude.

— Debout, Martial, s'écria-t-elle avec force et chaleur. Relevez-vous, la tête haute, le regard noble ; soyez splendide et magnifique ; c'est ainsi que je vous veux, ce n'est qu'ainsi que je peux vous aimer. J'ai le droit de faire de vous ce que bon me semble. Le tribunal l'a décidé ainsi, et sa décision est irrévocable. Eh bien ! je n'ai pas l'intention de faire de vous un esclave ; j'ai l'intention de faire de vous un dieu. — Venez.

Et, me prenant par la main, elle m'entraîna dehors.

Il faisait nuit; les étoiles brillaient au ciel, et la nuit était douce et sereine. Nous marchions la main dans la main sous de grands arbres mystérieux; la brise tiède nous caressait le visage, et cela sentait les violettes et les roses.

Nous sommes arrivés à un tertre d'où on dominait toute la plaine située à nos pieds et nous nous sommes assis sur les marches d'un petit temple dont les colonnades étaient couvertes de fleurs grimpantes. Il faisait un clair de lune splendide, et toute la campagne était baignée de lumière douce et argentée. Le fleuve Déon serpentait au-dessous de nous, et en face de nous les montagnes d'un violet sombre dressaient fièrement vers le ciel leurs cimes étincelantes.

Vérone s'est assise sur la dernière marche. Penchée en arrière, elle s'appuyait sur les mains, les jambes croisées et allongées devant elle, et les délicieuses sandales dont elle était chaussée laissaient apercevoir ses ongles roses et brillants, qui scintillaient au clair de lune. La chair nacrée de ses épaules et de sa poitrine était sillonnée de petites veines bleues. Vérone, ainsi, me paraissait absolument exquise, et je me suis assis un peu au-dessous d'elle.

Vérone m'a parlé longuement et je l'ai écoutée avec délices, avec ravissement. Ses paroles chantaient à mes oreilles comme de la musique. Depuis que je suis dans ce pays-ci, j'ai constaté en moi une transformation physique progressive et complète. Depuis qu'Apia est morte, c'est-à-dire depuis quelques instants seulement, le brouillard qui obscurcissait mon esprit s'est dissipé. J'aimais

Apia il y a une heure ; maintenant je ne l'aime plus. Mon amour pour elle a cessé avec sa vie. Il me semble même que je ne l'ai jamais aimée, et que j'étais simplement pénétré par son effluve magnétique.

Auprès d'Apia, je n'avais plus de volonté. Mais auprès de Vérone, je me sens libre et je me sens aussi meilleur, plus noble, plus élevé, plus ardent, plus fier.

J'ai honte de mes sentiments passés, j'ai honte de ma vulgarité, j'ai honte du style de mon journal et je voudrais le détruire. Mais Vérone s'y oppose ; elle veut le faire partir.

Dès qu'elle a eu vent de notre arrestation, elle s'est précipitée sur les lieux pour s'emparer du pigeon auquel personne n'avait songé, et c'est pour cela qu'elle est arrivée en retard au tribunal. Elle désire que je termine mon journal, et elle s'arrangera pour faire traverser au pigeon le voile électrique. Lysias avec lequel elle s'entendra ne s'y opposera pas. Lysias est d'ailleurs persuadé que mon journal n'aura aucune influence, et que personne ne croira à la véracité de mon récit. Il affirme que cela ne pourra intéresser que quelques philosophes rêveurs, mais que les civilisés sont trop bornés, trop ancrés dans la routine de leurs préjugés, pour s'inté.esser à la doctrine de l'harmonie ; que les uns riront et croiront faire preuve d'esprit en raillant les principes de la religion déonienne et que les autres, incapables de concevoir un idéal élevé, se livreront à une vertueuse explosion d'indignation. Il ajoute que mon manuscrit a été écrit un siècle trop tôt.

Vérone, au contraire, croit qu'il pourra intéresser et faire du bien à ceux qui ont abandonné leur ancienne foi, et qui, au point de vue moral, errent désemparés comme une barque sans gouvernail.

Je veux maintenant me laisser guider par Véronne dont le charme me pénètre, et dont l'intelligence me réchauffe. Je comprends maintenant l'amitié amoureuse, cette flamme douce et ardente dont la chaleur éclaire et réconforte, cette flamme bien différente de l'incendie de l'amour passionné qui dévaste et détruit pour ne laisser que des cendres fumantes.

J'ai promis à Vérone tout ce qu'elle m'a demandé; j'ai promis et je tiendrai mes promesses.

J'ai promis de vibrer d'entousiasme et d'aimer, de les aimer tous et toutes, les dieux et les déesses, d'aimer d'amour les beautés de la nature, d'aimer d'amour la beauté dans les arts, les sciences et la philosophie et la beauté en toutes choses.

Je ne veux plus critiquer; je veux créer. J'ai promis de travailler, et je travaillerai avec ardeur car je me sens maintenant pénétré de force, de puissance et d'enthousiasme. Je veux travailler pour le bien de tous et sans espoir de récompense ultérieure. Je veux travailler, en noble sportsman, pour la joie de vaincre la difficulté.

Il me semble que si je puis créer, contribuer au progrès, au bonheur de tous, sans songer à moi-même, en m'effaçant complètement devant une grande œuvre inspirée par l'idéal de la beauté, de l'harmonie et de l'amour, je me serai, de ce fait, élevé au rang des dieux.

Il me semble qu'après avoir piétiné dans les marécages, je vais maintenant nager dans la splendeur.

J'aime Vérone, car elle personnifie les trois grandes vertus de la femme : la beauté, la bonté et l'intelligence.

On n'aura plus de mes nouvelles; je reste définitivement au pays de l'Harmonie, et je vivrai, je crois, très heureux, car je suis devenu le dieu de Vérone.

FIN

Tours, imp. Deslis Frères, 6, rue Gambetta.



